



BRABANT

illon
tourisme

REVISBIQUE
Archives

154

TRIMESTRIEL N°4
DECEMBRE 1995

Bureau de dépôt
WATERLOO 1

BRABANT

Wallon *tourisme*

Revue trimestrielle
de la Fédération Touristique
de la Province du Brabant wallon

Président:
Jacky Marchal, *Député permanent*

Directeur - Rédacteur en Chef:
Gilbert Menne

Secrétaire de rédaction:
Tanguy Lambert

Administration:
Brigitte Blicq

Présentation:
Martine Bacq
Claude Dumont
Tanguy Lambert

Imprimerie:
Robert Louis

Les articles sont publiés sous la seule
responsabilité de leurs auteurs. Ceux
non insérés ne sont pas rendus.

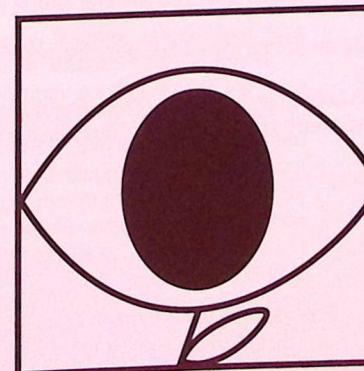
Affiliée à la Fédération de la Presse
Périodique de Belgique (FPPB).

Décembre 1995

Prix de ce numéro : 150 F
Cotisation 1995 (4 numéros) : 500 F

Editorial, par Jacky Marchal	2
La ferme de Mellemont à Thorembais: des Merode à la tante de l'archiduc Lorenz, par Eric Meuwissen	3
La céramique, mémoire illustrée des croyances, des traditions, du quotidien et aussi du génie des Grecs de jadis par Albert Burnet	8
L'affaire des comtes d'Egmont et de Hornes, par Armand Leclercq	12
Rebecq à trouvé son meunier: il tourne au petit Moulin d'Arenberg, par André Jacques	21
Ecrin ou atelier: le Musée Wiertz, par Sara Capelluto	25
Promenades à Genappe... à Bousval et Glabais, par Jean Mevisse et Jean Verhulst	30
Prestigieuses demeures du Brabant (16) :	
Le Théâtre Royal de la Monnaie, par Josée Georis	34
La chaîne "Logis de Belgique" est née, par Gilbert Menne	44
"Un jour sans ciel" à Bruxelles... ou... "une histoire d'égouts", par Dominique Detreves	46
Le Luxembourg belge vous accueille à "prix d'ami", par José Fievet et Christiane Dujardin	51
Le char de Sainte-Gertrude (1402), par H.P. Henri-Jaspar	53
Le tourisme littéraire en Brabant wallon (4): Orp-Jauche, par Emile Poumon	56
Jodoigne, porte du Brabant wallon, par Jean-Paul Crevecoeur	59
Avis-Echos, par G.M.	63
Vient de paraître, par G.M.	64

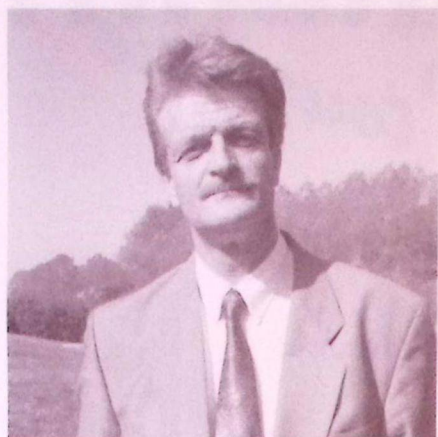
Photo de couverture: la chapelle du Try-au-Chêne à Bousval
(Photo : A. Kouprianoff Partners).



FEDERATION TOURISTIQUE DE
LA PROVINCE DU BRABANT WALLON

Editeur responsable: Gilbert Menne
Chaussée de Bruxelles, 218
1410 Waterloo

Les bureaux sont ouverts du lundi au vendredi, de 9 à 16 heures. Fermé les jours fériés.
Tél. : 02/351.12.00 Fax : 02/351.13.00 Crédit Communal: 091-0117057-07



Des Assises du tourisme... et après ?

Les Assises du tourisme du Brabant wallon qui se sont tenues au Domaine provincial d'Hélécine les 22 et 23 septembre derniers ont rencontré un énorme succès, avec pas moins de 114 personnes présentes.

Cette participation massive est la preuve, s'il en était besoin, que ces Assises répondaient à une véritable demande de la part de l'ensemble du secteur touristique de la nouvelle province.

La qualité et le nombre des interventions des participants aux quatre ateliers «Infrastructures», «Produits», «Promotion-accueil-formation» et «Tourisme et agriculture» furent remarquables.

Quelles sont dès lors les principales conclusions à tirer de la première phase de ces Assises ?

Tout d'abord le constat que le tourisme est unanimement considéré comme une activité économique.

Il convient désormais d'analyser l'offre touristique du Brabant wallon et de la confronter aux demandes de la clientèle pour examiner leur adéquation. Dès lors, faut-il créer de nouveaux produits ou valoriser ce qui existe ? La majorité des participants a opté pour la valorisation.

Un changement fondamental des mentalités est que les acteurs touristiques de notre province doivent penser prioritairement au tourisme de séjour plutôt qu'au tourisme d'un jour, ce dernier ne devant pas être négligé pour autant.

Il faut en conséquence développer des offres structurées en collaboration avec le secteur hôtelier et les attractions.

Une deuxième constatation importante est qu'il existe des lacunes dans la communication interne entre les acteurs touristiques du Brabant wallon.

Les informations passent mal à tous les niveaux, d'une part entre les divers organismes officiels (C.G.T., O.P.T., F.T.P.B.W.) et les S.I., O.T., attractions et associations locales, mais aussi parmi les acteurs du niveau local eux-mêmes. Il incombe donc à notre Fédération de créer une synergie entre ces partenaires et d'assumer un rôle de coordonnateur et de communicateur à tous les niveaux.

Le troisième axe de réflexion est l'avenir du tourisme rural dans notre province. Tous les participants ont convenu qu'il a un bel avenir devant lui, mais que des efforts importants restent à faire quant à l'information des acteurs, la sensibilisation du monde rural et la nécessité d'un projet de développement intégré.

Nous allons aborder la deuxième phase des Assises en organisant trois ateliers qui semblent prioritaires à beaucoup de partenaires touristiques: la communication et l'information internes entre acteurs du Brabant wallon, le tourisme rural et les éditions.

Les autres secteurs d'activités feront l'objet de travaux ultérieurs, afin que la totalité du champ touristique de notre province soit examiné au cours de cette phase.

Je tiens déjà à remercier très chaleureusement les représentants des organismes publics et du secteur privé, ainsi que les nombreux bénévoles pour leur précieuse collaboration qui nous aidera à définir les axes du développement du tourisme du Brabant wallon.

JACKY MARCHAL
Député permanent,
Président de la Fédération Touristique
de la Province du Brabant wallon.

La ferme de Mellemont à Thorembeis: des Merode à la tante de l'archiduc Lorenz

par Eric MEUWISSEN



Le remarquable porche d'entrée orné d'une niche. (Photo: Paul Joachim).

En ce début d'automne 1984, le petit village de Thorembeis-les-Béguines (Perwez) accueille en ses terres, la nièce du chef de la «Maison de France»: Marie-Christine Bourbon des Deux-Siciles, née duchesse d'Aoste. A savoir l'arrière-arrière-petite-fille de... Louise de Merode. Elle arrive en droite ligne du Brésil où elle réside avec son mari le prince Casimir Bourbon Lubomirsky. Plus que le village, c'est la ferme de Mellemont qui l'intéresse. Une visite touristique? Pas vraiment. La fille du Vice-Roi d'Ethiopie vient juste y faire son «tour du propriétaire». Et cela à l'occasion du mariage Bruxelles de son neveu avec la fille du Prince Albert de Liège.

Car en ce 22 septembre 1984, la capitale vit un grand événement mondain. En effet ce jour-là, Son Altesse Impériale et Royale, l'archiduc

Lorenz d'Autriche-Este épouse en l'église du Sablon Son Altesse Royale, la Princesse Astrid de Belgique. Tout le Gotha européen s'est donné rendez-vous pour la circonstance. Il y a l'oncle de Lorenz, l'archiduc Otto de Habsbourg, ses parents, l'archiduchesse Margherita et l'archiduc Robert d'Autriche-Este... et bien entendu sa tante, la duchesse d'Aoste, propriétaire de Mellemont. Cette dernière avant de repartir pour le Brésil, s'est donc rendue à Thorembeis-les-Béguines, histoire de s'entretenir quelque peu avec ses locataires: les «fermiers» de Mellemont.

Une des plus belles fermes du Brabant wallon

La ferme de Mellemont. Sans doute une des plus belles fermes du Brabant

wallon. Dans le jargon, on parle d'une grande ferme céréalière de Hesbaye. Et pour cause, elle couvre pas moins de 180 ha! Sise 1100 mètres à l'ouest du village de Thorembeis-les-Béguines, elle dresse ses bâtiments imposants non loin de la chaussée de Gembloux Jodoigne (RN29). Pour y arriver, en venant de Gembloux, vous passez le lieu-dit «Cul d'enfer» (en face du bois de Buis), puis le pont qui enjambe l'autoroute Namur-Bruxelles et vous arrivez au lieu-dit «Trois pucelles». Non loin de là, vous apercevez sur votre droite, entre des superbes rangées de peupliers, sur un coteau dominant le ruisseau Thorembeis, une splendide ferme qui constitue sans doute le plus bel exemple de la ferme brabançonne du XVIII^e siècle.

Tous les ingrédients architecturaux y sont réunis. Un mur d'enceinte en forme de quadrilatère, percé d'une haute porte charretière en plein cintre (ancrage au millésime de 1867) sans oublier une vaste cour intérieure et une grange imposante. Le chemin de croix qui orne le mur extérieur est quant à lui une création du XIX^e siècle. Dommage que le prieuré, ou maison d'habitation des moines, ait disparu. Ce dernier fut détruit après la guerre 14-18. Voilà donc autant de témoins de la présence de... l'abbaye de Villers Thorembeis-les-Béguines depuis le XII^e siècle!

Et de fait, Mellemont fut un des fleurons de l'abbaye de Villers. Mellemont était même la «grange» la plus importante de Villers.



Au XVIII^e siècle le «quartier de Mellemont» ne comptait pas moins de quatorze fermes couvrant une superficie de 1.550ha. A cette époque la ferme de Mellemont couvrait elle seule un domaine de 220 ha. Un siècle plus tard, le «quartier de Mellemont» allait passer 200ha. C'est assez dire l'importance de la ferme sous l'Ancien Régime. Ses biens s'ajoutaient ainsi à ceux que l'abbaye de Villers possédait à Bruxelles, Nivelles, Wavre, Jodoigne, Louvain, Huy et même Schoten près d'Anvers. Mellemont apparaît donc comme un ensemble remarquable de «cense d'autrefois», capable de vivre pendant longtemps sur ses réserves et de résister à d'éventuelles agressions. Selon d'autres, un souterrain reliait jadis le prieur de Mellemont à l'abbaye des moniales cisterciennes de La Ramée sous Jauchelette (Voir Brabant Tourisme n° 1 mars 1993). Lors des guerres qui émaillèrent tant l'histoire de la région, ce souterrain, long de 4,5 kilomètres, permit sans doute plus d'une fois aux trappistes de La Ramée d'échapper aux dangers qui les menaçaient et de se mettre à l'abri. Peut-être servit-il dans l'autre sens à quelques moines un peu trop galants...

La Révolution française va évidemment perturber toute cette distribution de richesses. L'abbaye

de Villers fut supprimée et Mellemont fut vendue comme «bien national» en mars 1798. La ferme fut alors acquise par un banquier d'origine française: Maximilien-Joseph Plovits. Un homme bien connu en Brabant wallon puisqu'il jeta son dévolu sur un bon nombre de biens nationaux. Et parmi ceux-ci: la ferme des Templiers à Wavre (en face des antennes de la RTBF) et un magnifique hôtel rue Royale à Bruxelles. Quant au frère de Maximilien Plovits, Jean-Baptiste (1743-1825), il racheta le splendide château de Sterrebeek, aujourd'hui propriété de l'arrière-petite-fille de l'inventeur de la soude: Anne Solvay.

La ferme de Mellemont échut par héritage à la fille du châtelain de Sterrebeek. Cette dernière épousa Daniel-Patrice Hennessy (1780-1855), qui avait acheté en 1803 les papeteries de La Hulpe. Mellemont passa ainsi aux mains de la famille Hennessy, de même que le château de Sterrebeek et la ferme des Templiers.

Après la mort de D.P Hennessy, la ferme de Mellemont fut acquise en 1833 par la belle-soeur du châtelain de Rixensart, Louise-Victoire de



Merode, née comtesse de Spangen. A partir de ce moment-là, la ferme ne fut plus jamais vendue. Elle se transmit au fil des successions et des héritages pour aboutir dans le patrimoine de l'arrière-arrière-petite-fille de la comtesse de Merode. A savoir la duchesse d'Aoste, Marie-Christine, épouse du prince Casimir Bourbon Lubomirsky.

Dans le patrimoine de la branche cadette de la maison de Savoie

Lorsqu'en 1818, le comte Werner de Merode (1797-1840) épousa la comtesse Louise-Victoire de Spangen (1799-1845), il réalisa ce qu'on appelle un «beau mariage». En effet, son épouse était considérée à l'époque comme une des plus riches héritières du pays. Elle apporta d'ailleurs dans la corbeille de mariage, le magnifique domaine de Loverval qui s'étendait sur 1200ha repartis sur les communes de Couillet, Bouffioulx, Gerpennes, Jamioulx et Marcinelle. Le couple Merode-Spangen résidait au château d'Everberg. Ils eurent sept enfants. Sept enfants qui à leur tour réalisèrent de prestigieuses unions. L'aînée, la comtesse Louise (1819-

1868) héritière de Mellemont, épousa un prince de la Cisterna dont la fille s'unira avec le fils cadet de Victor Emmanuel II d'Italie. A savoir Amédée de Savoie, duc d'Aoste qui sera un éphémère Roi d'Espagne (1870-1873). La cadette, Marie-Ghislaine (1830-1892) à qui revenaient une grande partie des propriétés familiales sises sur Perwez unira sa destinée en 1847 avec Antoine-François d'Arenberg (1826-1910), le second fils du septième duc du même nom. On sait que la famille d'Arenberg disposait d'un domaine d'environ 900 ha dans la région (Jodoigne, Perwez, Incourt et Ramillies).



Pour la petite histoire, signalons qu'une autre fille de Werner de Merode convola en 1846 avec son Altesse Sérénissime Charles III Honoré Grimaldi, prince régnant de Monaco, fondateur de Monte-Carlo et de son célèbre casino. Et c'est ainsi qu'Antoinette de Merode est la trisaïeule de Rainier de Monaco. Son règne fut néanmoins de courte durée puisqu'elle s'éteignit dans le palais ancestral des Grimaldi en 1864. Ajoutons encore pour l'anecdote qu'en 1876, lors du décès de Louis de Merode (le fils de Werner) la succession fut réglée par tirage au sort.

Et c'est ainsi que le domaine d'Everberg passa au prince Albert de Monaco. Celui-ci n'accepta pas cet

héritage et procéda de commun accord avec les autres héritiers à un échange, de sorte que le château d'Everberg resta la propriété des Merode. Et cela à la différence de la ferme de Mellemont qui elle échut à la branche cadette de la maison de Savoie.

Acquise par l'épouse du châtelain-bourgmestre d'Everberg, la ferme passa ainsi dans le patrimoine de leur petite-fille, épouse d'Amédée, duc d'Aoste, frère du Roi d'Italie. Depuis le bien est toujours resté propriété de la famille. Même si l'héritière actuelle, la duchesse d'Aoste, a épousé un Bourbon-Sicile. Le père de cette dernière était donc Amédée, troisième duc d'Aoste (1898-1942) et sa mère, Anne de France (1906-1986), à savoir la soeur du prétendant à la couronne de France, Henri, Comte de Paris, lui-même époux de la fille de l'empereur du Brésil.

Le père de cette dernière était donc Amédée, troisième duc d'Aoste (1898-1942) et sa mère, Anne de France (1906-1986), à savoir la soeur du prétendant à la couronne de France, Henri, Comte de Paris, lui-même époux de la fille de l'empereur du Brésil.

Le père de la duchesse d'Aoste, Amédée de Savoie fut l'une des grandes figures militaires de l'histoire contemporaine d'Italie. Ce Vice-Roi d'Ethiopie et gouverneur général de l'Afrique orientale italienne est mort en 1942, prisonnier des Anglais.

Détail du porche d'entrée (Photo: Paul Joachim).

La cour intérieure est impressionnante. (Photo: Paul Joachim).

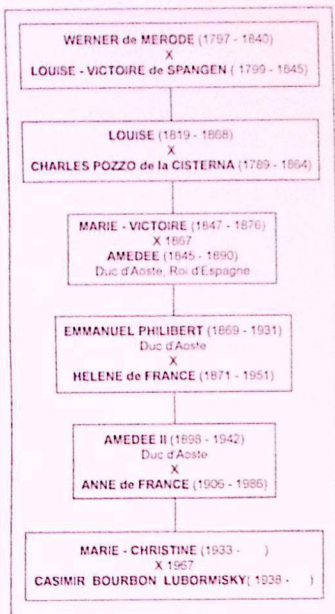
Aujourd'hui, les Aoste vivent toujours en Italie. Le cinquième duc y possède une propriété de 650ha dont le vin de Chianti est réputé!

Le premier Grand-Maître du Grand-Orient de France

Si du côté des ancêtres paternels de la duchesse d'Aoste, on retrouve l'histoire de l'Italie moderne (son bisaïeul fut Roi d'Italie de 1861 à 1878), du côté maternel, c'est une partie de l'histoire de France qui resurgit. Sa mère Anne de France (née en 1906) était la fille du duc de Guise (1874-1940) qui fut chef de la «Maison de France» jusqu'en 1926. L'arrière-grand-père de ce dernier était donc Louis-Philippe (1773-1850), Roi des Français de 1830 à 1848. Ce qui veut dire que la propriétaire de Mellemont descend en droite ligne du régicide Philippe Egalité (le père de Louis-Philippe). On sait que ce dernier, partisan des idées nouvelles, franc-maçon notoire et premier Grand-Maître du Grand-Orient de France fondé en 1773, fut l'un des premiers nobles à rejoindre les rangs du Tiers-Etat. On le soupçonne même d'être un des



Détail du porche d'entrée (Photo: Paul Joachim).



Infographie Yves Orient.

néalogique). Tous deux descendent en droite ligne de ce Ferdinand Ier, qui lui-même était le fils du Roi d'Espagne (Charles III). Pour bien comprendre les choses, il faut savoir que le sud de l'Italie ainsi que la Sicile étaient l'apanage d'une branche de la maison royale de Bourbon d'Espagne: les Bourbon-Sicile. Ils régnèrent sur les royaumes de Naples et de Sicile. C'était l'époque où Naples était la troisième ville d'Europe après Londres et Paris. Ferdinand Ier, l'ancêtre commun des propriétaires de Mellemont, n'a pas laissé un souvenir impérissable de son passage ici-bas. Il se préoccupa fort peu des affaires de l'Etat et ses seuls véritables passe-temps étaient la chasse et les... canulars (sic!). Caractère paillard, il était adoré par le petit peuple napolitain et régna sous l'influence de sa femme, soeur de la

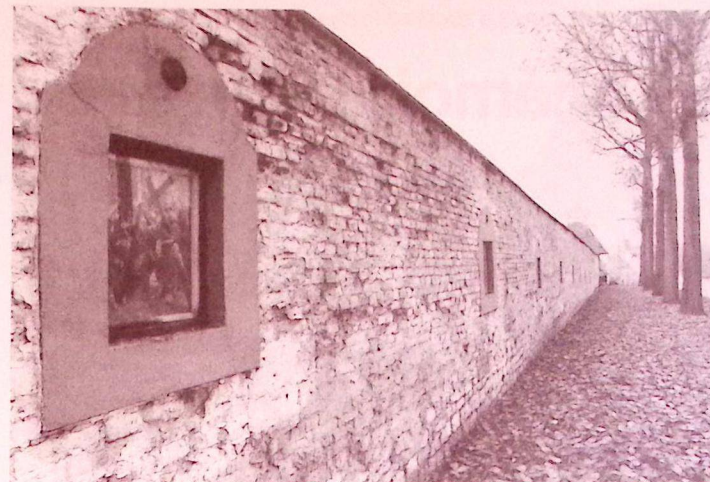
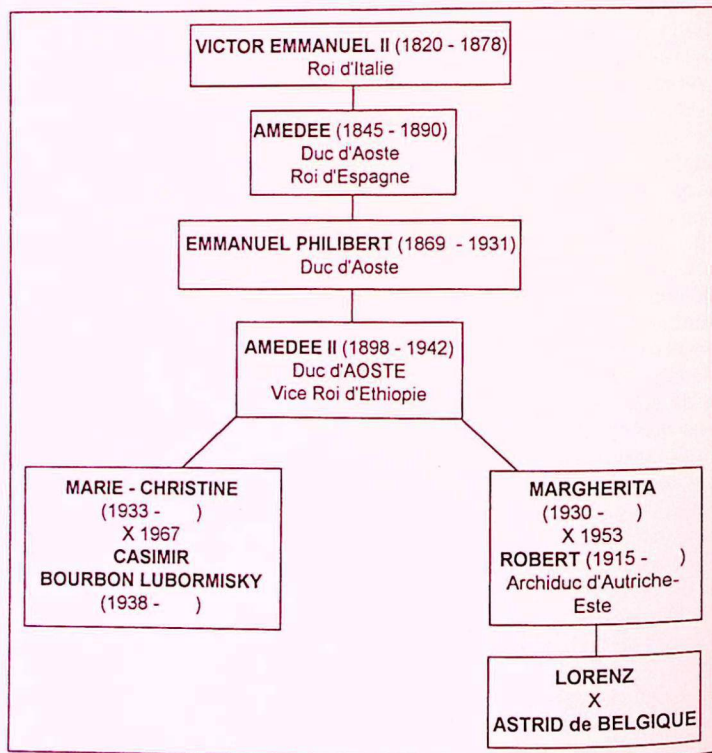
reine de France Marie-Antoinette. Son fils, François Ier ne fit pas mieux. Son règne fut l'âge d'or de la corruption et du trafic des charges. Quant à sa fille, Marie-Amélie des Deux-Siciles, elle connut un fabuleux destin. Née dans le somptueux palais royal de Caserte, en Campanie, au nord de Naples, elle allait devenir la future reine des Français. En effet, en 1809, elle épouse Louis-Philippe d'Orléans, prince proscrit et alors sans ressources. Il faudra attendre la révolution de 1830 pour voir Louis-Philippe et sa femme s'installer aux Tuileries. De leur union naquit celle qui sera la première reine des Belges (Louise), mais aussi le duc de Chartres, le duc de Nemours (qui faillit être notre premier roi), le prince de Joinville, le duc d'Aumale et le duc de Montpensier. Marie-Amélie était donc la tante de Ferdinand II, Roi des Deux-Siciles,

Infographie Yves Orient.

instigateurs de l'assaut donné à la Bastille le 14 juillet 1789. Par la suite, il prit le nom de Philippe Egalité et participa à la sanglante journée du 20 août 1792 qui coûta son trône à Louis XVI. Plus tard, bien que membre d'une branche cadette de la famille royale de France, il n'hésita pas à voter la mort du roi lors du fameux procès instruit en 1793. Tout cela ne l'empêchera pas d'être guillotiné la même année. Et cela quelques jours après la reine Marie-Antoinette. Il fit preuve lors de son exécution du même courage et de la même dignité. L'ironie de l'histoire a donc porté en 1830 sur le trône de France, Louis-Philippe d'Orléans, le fils d'un régicide et sa femme Marie-Amélie Bourbon-Sicile, nièce de l'infortunée Marie-Antoinette et quadriaïeule de la duchesse d'Aoste.

Les propriétaires de Mellemont descendent tous deux du «Roi des canulars»

Il est piquant de constater que le premier Roi des Deux-Siciles Ferdinand Ier (1747-1825) est l'ancêtre commun tant de la duchesse d'Aoste que de son mari Casimir Bourbon Lubormisky (cf. arbre gé-



Le chemin de croix du mur extérieur remonte au XIXe siècle. (Photo: Paul Joachim).

n'est pas rare de les voir abandonner de temps en temps la ferme et leurs 130 bêtes pour partir aux... sports d'hiver! La famille d'Etienne Rigo exploite la ferme depuis le début du siècle. Il y eut d'abord le grand-père Eugène, puis le père, Gabriel. Aujourd'hui le fils Etienne s'est lancé dans la politique. Il est échevin de l'environnement, de l'aménagement du territoire et de l'urbanisme à Perwez. Il est symptomatique de constater que les exploitants de Mellemont ont souvent exercé des fonctions politiques au village. Comme Auguste Boucher (1853-1918) qui fut en son temps député-bourgmestre de Thorembais-Béguines. Mellemont était une ferme tellement importante que celui qui l'exploitait s'apparentait à un véritable seigneur local. Il faut dire que les illustres propriétaires qui s'y sont succédé depuis la Révolution française avaient, nous l'avons vu, d'autres chats à fouetter!

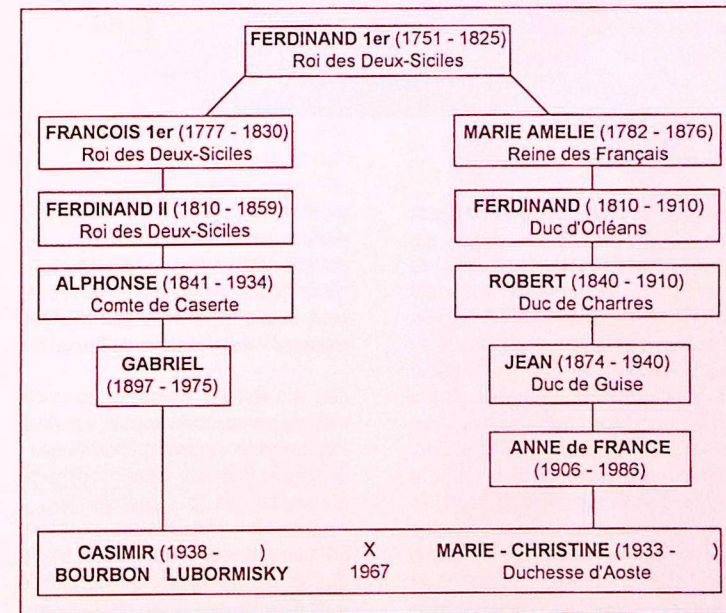
Infographie Yves Orient.

dont on a pu dire que «le règne était la négation de Dieu érigée en système de gouvernement». Il fut surnommé par ses sujets «Bomba» pour avoir bombardé sa propre ville (Palerme), ce qui lui valut une réputation détestable en Europe. Il était donc l'arrière-grand-père de Casimir Bourbon Lubormisky. Le fils de «Bomba» François II (1836-1894) qui avait épousé la soeur de l'impératrice Sissi, fut le dernier roi régnant des Deux-Siciles qui furent en 1860 annexées au nouveau royaume d'Italie. Son frère Alphonse, comte de Caserte devint chef de la dynastie en 1894. Ce dernier était donc le grand-père de Casimir Bourbon Lubormisky. La boucle est bouclée.

Un couple de fermiers très BCBG

Pour l'heure, les propriétaires de Mellemont (la duchesse d'Aoste et son mari) résident avec leurs quatre enfants dans un immense domaine qu'ils possèdent dans les environs de Sao-Paulo au Brésil. La famille de Madame possède toujours des milliers d'hectares dans le Val d'Aoste en Italie. Mais aussi en France puisqu'il y a quelques années encore le comte de Paris (l'oncle de la duchesse d'Aoste) déclarait posséder pas moins de 30.000 ha de forêts en France (l'équivalent d'un tiers du Brabant wallon). Aujourd'hui, la ferme

de Mellemont est tenue par un couple de fermiers très «Bon-chic-bon-genre» (BCBG). Etienne Rigo est plus qu'un simple fermier puisqu'il a fait des études d'ingénieur industriel en agronomie tandis que son épouse Marielle de Coster est médecin. Elle est la belle-soeur de Sybille de Coster-Bauchau (échevine à Grez-Doiceau) dont le père est le châtelain d'Archennes. Les «fermiers de Mellemont» ont cinq enfants et il



Un aspect parmi bien d'autres du département de l'Antiquité classique aux Musées royaux d'Art et d'Histoire

La céramique, mémoire illustrée des croyances, des traditions, du quotidien et aussi du génie des Grecs de jadis

par Albert BURNET



Le dinos était un vase posé sur un support. Cet exemplaire, dont nous avons isolé le récipient proprement dit pour mieux en distinguer l'ornementation, date du VIIe siècle avant notre ère, une époque où l'influence orientale se fit particulièrement sentir. Une double frise d'animaux, réels ou fantastiques, noirs sur fond ocre jaune, se déploie sur la partie supérieure de la panse. (Photo: A. Burnet).

(1813-1889). Malgré la modicité des subsides alloués de tous temps par l'Etat au budget des acquisitions, les Musées purent s'enrichir d'autres pièces au fil des ans tandis que le mécénat demeurait heureusement présent pour contribuer encore à son expansion.

Se borner à la seule céramique grecque peut paraître un tant soit peu injuste à l'égard des autres catégories d'œuvres d'art réparties dans cette section. Disons donc qu'il était temps de lui accorder une petite revanche car bien évidemment, la statuaire monumentale et sa miniaturisation, les figurines de terre cuite -pas seulement des «Tanagras»- n'ont aucune peine à capter l'attention des visiteurs. Les vases laisseraient-ils plus souvent indifférent? En réalité, ils requièrent dès l'abord une attention plus soutenue, un coup d'oeil plus inquisiteur et cela d'autant que l'admiration qu'on doit leur porter se partage d'emblée entre leurs doubles attraits, à la fois autosuffisants et

Quand on évoque la Grèce antique et son art, les premières images qui viennent à l'esprit sont faites de marbres et de bronzes auxquels s'attache immédiatement l'évocation des dieux de l'Olympe et de ceux du stade. Puis, la mémoire rend hommage à ceux qui créèrent ces chefs-d'œuvre: les Phidias, les Praxitèle, les Lysippe, les Scopas. Sans vouloir disputer à ces génies la gloire qui les nimbe depuis la Renaissance, penchons-nous sur les merveilles héritées d'une autre corporation d'artistes et d'artisans où le talent se manifesta d'une manière

plus souvent anonyme: celle des céramistes et des peintres de vases dont nous pouvons admirer un choix de spécimens merveilleux sans aller bien loin: simplement aux Musées royaux d'Art et d'Histoire de Bruxelles.

Car s'il est un domaine où cette institution nationale peut à juste titre rivaliser avec d'autres grands musées étrangers, c'est bien celui-ci. Le mérite en revient en tout premier lieu à quelques mécènes qui en constituèrent le fonds dès le siècle passé, en tête desquels il faut citer le nom d'Emile de Meester de Ravestein

Les kylix sont des coupes largement évasées, à deux anses, avec lesquelles les Grecs s'adonnaient volontiers à de généreuses libations. Elles sont de dimensions variées mais parfois considérables, dépassant la contenance d'une ou même de deux bouteilles de vin actuelles! Le fond était généralement orné d'un médaillon historié dont le répertoire est des plus vaste. Celui-ci est un des plus élégants de la collection du Cinquantenaire. La «jeune fille se préparant au bain» orne une coupe attique à figures rouges que l'on attribue au peintre Onésimos (vers 480 av. J.-C.). (Photo: A. Burnet).

complémentaires: la forme et la décoration.

Il ne s'agissait pas de bibelots

Il faut se pénétrer d'une première vérité à son égard: le vase grec n'est pas un bibelot d'ornement: il a sa vocation utilitaire bien précise et c'est parce que les fonctions qui l'attendent sont multiples que ses formes le sont aussi. Les archéologues et les historiens de l'art en sont rapidement venus à créer ce que l'on appelle une

Si les kylix sont généralement noires, en voici une appartenant à une phase ultérieure de ce type de céramique: le fond est blanc alors qu'est noir le médaillon sur lequel se détachent les figures rouges. Nous avons isolé le médaillon parce qu'il est d'un exceptionnel intérêt, au point de figurer en photographie au musée du portique d'Attale, sur l'Agora d'Athènes. On y voit en effet une mère faisant face à son bébé installé dans une chaise percée, dont le musée grec possède un exemplaire. Cette coupe fut exhumée d'une tombe athénienne datant environ de 470-460 av. J.-C., époque où les fonds blancs se firent plus nombreux. (Photo: A. Burnet).



typologie de la céramique grecque, basée concurremment sur son usage et sur son évolution au fil du temps. Les anciens Grecs n'ont eu aucune peine à imposer à ces exégètes un vocabulaire adéquat: à de rares exceptions près -le plat à poissons ou la cruche par exemple- c'est le terme antique qui est demeuré dans nos langues modernes pour préciser «l'état-civil» des objets. Certains nous sont plus ou moins familiers, comme l'amphore ou le cratère, d'autres restent confinés au domaine des spécialistes, même si, de temps à autre, un «vulgarisateur» de notre espèce ou un romancier soucieux de précision, sinon de préciosité, sort du placard l'hydrie, la péliké, l'oenochoé, le stamnos, l'aryballe, le lécythe, le cyathe, le dinos, l'alabastre, le rhython, la pyxide, ou encore appelle kylix ce que nous désignons plus simplement sous le nom de coupe.

Le lécythe est un flacon de parfum réservé à la toilette funéraire et ensuite déposé dans ou sur la tombe. On admire la beauté formelle de ces vases, généralement d'assez petite taille dont l'ornementation ne peut souvent être perçue d'un seul coup d'oeil en fonction de la forte courbure du récipient. Deux photographies permettent de juger de l'ensemble de cette curieuse composition de style fleuri, à figures rouges. (Photo: A. Burnet).



Grand cratère à volutes dont la décoration a pour thème principal une amazonomachie, c'est-à-dire un combat de Grecs contre des Amazones, femmes guerrières censées constituer une tribu implantée dans des territoires barbares nordiques. Les historiens n'ont jamais pu trouver une base de vérité à leur propos même si les légendaires Amazones furent souvent le thème des artistes, peintres et sculpteurs. On a voulu voir dans les amazonomachies un symbole de la victoire de la civilisation sur la barbarie (I^{er} siècle av. J.-C.). (Photo: A. Burnet).

azimuts par l'esthétique moderne, le mot «référence» garde encore tout son poids en cette matière. Nous avons donc bien raison d'aller de temps à autre nous ressourcer dans ces salles ou, si nous les avons négligées jusqu'ici, de décider d'en faire la découverte au plus tôt pour nous faire pardonner d'avoir tant tardé à accomplir ce pèlerinage.

Le céramique: un grand bond en avant

Les céramistes de l'époque classique étaient les héritiers d'une longue tradition prenant sa source dans un passé exprimé en millénaires. A côté de la subdivision en préhistoire et histoire, dont le critère de définition principal fut longtemps l'absence ou la présence d'une écriture, on peut aussi diviser les civilisations en périodes «précéramiques» et «céramiques» tant l'introduction de cette technique influença le destin des hommes. La saga de la poterie connut aussi ses subdivisions: une première phase fut celle d'un artisanat ignorant le tour, la seconde fut marquée par les progrès qu'engendra cette invention. Grâce à elle, l'homme apprit graduellement à améliorer son niveau de vie. De grands récipients permirent le transport et le stockage de denrées comestibles, comme l'huile, le poisson, le vin. De plus petits, telles les tasses, les coupes, les cruches, les assiettes, rendirent les rapports humains plus agréables, assurant aux repas plus de confort et de convivialité. Des récipients furent aussi élaborés pour assumer des fonctions religieuses et funéraires. On devine sans peine à quel point les artisans furent mis à contribution pour affiner sans cesse leurs créations,

tantôt pour simplifier les formes et rendre les objets plus pratiques, tantôt pour combler les désirs esthétisants des usagers en leur procurant des récipients agréables à regarder et à manier, ou dignes de remplir une fonction sacrée. Pour ce faire, la décoration extérieure, ou parfois intérieure des vases, jugée indispensable dès l'aube de la céramique, ne tarda pas à évoluer, cette fois encore dans deux directions: l'ornementation pure et simple, se suffisant à elle-même, et celle qui fut expressément conçue pour s'intégrer dans la fonction du

récipient, en y incluant parfois une intention magique ou propitiatoire. A ce stade, les artistes peintres furent sollicités et c'est un bienfait. S'il est un art antique dont nous avons presque totalement perdu le souvenir tangible, c'est bien la peinture grecque. On ne put, de temps à autre, que recueillir l'épave de quelque composition murale, souvent bien insuffisante pour se faire une idée d'une oeuvre globale; par contre, aucune peinture de chevet n'a traversé les siècles. Il ne restait que des regrets avivés par les écrits de quelque auteur antique vantant les mérites d'un



Polygnote, d'un Zeuxis, d'un Apelle. Dès lors, les peintres qui se rangèrent à côté des céramistes pour décorer les vases nous transmièrent une partie de leur talent, de leurs styles, en dépit des servitudes imposées par ce support. Et c'est cet aspect-là, plus particulièrement, qui devrait séduire le visiteur au Cinquantenaire. Nous avons sélectionné quelques exemples. Ils sont principalement axés sur la décoration peinte. Pour la plupart, ils appartiennent à la période classique, celle des «figures noires» (début du VI^e siècle avant notre ère jusque vers -530), des «figures rouges» (de -530 à -475) jusqu'à l'apparition des officines de Grande-Grèce (Italie du Sud, au I^{er} siècle avant J.-C.).

La mythologie occupe une large place dans la thématique des peintures de vases. Thésée tuant le Minotaure est un sujet souvent interprété par les artistes. En voici deux spécimens: à gauche, une amphore à col, où la mise à mort du monstre dans le labyrinthe crétois, est traitée dans le style des figures noires (première moitié du VI^e siècle av. J.-C.), à droite grand cratère à colonnettes, où les protagonistes sont cette fois des figures rouges (milieu du Ve siècle av. J.-C.). (Photo: A. Burnet).



Destinée à récompenser un vainqueur de joutes sportives aux jeux panathéniens, organisés tous les quatre ans à Athènes en hommage à Athéna, protectrice de la cité, cette amphore dite «panathénaique» est illustrée d'un combat entre deux lutteurs encadrés par les arbitres. Le récipient était rempli d'huile provenant des oliviers sacrés de la déesse (Ve siècle av. J.-C.). (Photo: A. Burnet).

Les sujets traités sont extrêmement variés. Certains sont des réminiscences mythologiques ou littéraires (l'Iliade et l'Odyssée en particulier), d'autres nous informent sur la vie quotidienne des Grecs, sur leurs croyances funéraires et aussi sur leur passion des sports. On sait que plusieurs villes organisaient périodiquement des compétitions athlétiques, dont les plus connues sont les Jeux Olympiques. Les vainqueurs se voyaient attribuer, outre une couronne de lauriers, une amphore commémorative remplie d'huile, souvent de grande taille. Dès lors, si nous faisons place aux images? Ce sera le moyen le plus convaincant, l'avant-goût le plus éloquent de ce qui nous attend au grand «temple des muses» que sont les Musées royaux d'Art et d'Histoire.



Les musées royaux d'Art et d'Histoire, parc du Cinquantenaire, 10 à 1040 Bruxelles sont accessibles tous les jours sauf le lundi de 10 à 16h45. Le service éducatif organise des visites guidées ainsi que diverses activités pour groupes et écoles. Tél.: 02/734.07.13.

N.B. Les céramiques 1, 6 et 7 font partie du legs de Meester de Ravestein

L'affaire des comtes d'Egmont et de Hornes

par Armand Leclercq



Monument aux Comtes d'Egmont et de Hornes par Charles Auguste Fraikin. (Illustration: Le Folklore Brabançon n° 180 p.387).

En page 21 du premier volume de La «Belgique illustrée» de l'éditeur Bruyland-Christophe, l'on peut voir la statue des comtes d'Egmont et de Hornes placée devant l'entrée de la Maison du Roi. Cette symbolique, qui date du XIXe siècle, suscita bien des controverses à l'égard de son opportunité, de son édification et de son emplacement.

Pour une statue

C'est à la demande du ministre de l'intérieur de l'époque que la Ville de Bruxelles fut invitée à participer financièrement à l'érection d'un monument à la mémoire des comtes d'Egmont et de Hornes, rappelant ainsi la lutte contre l'intolérance espagnole au XVIe siècle. Le ministre

étayait son argumentation en ces termes: «Je désire d'abord être fixé sur le choix de l'emplacement que l'administration communale trouve convenable d'affecter au groupe. La place de l'Hôtel de Ville a été indiquée. Un grand souvenir historique le recommande. Cependant, il peut s'élever des objections au point de vue des convenances locales...».

C'était sans compter en effet avec la réaction de certains opposants à ce projet et parmi lesquels l'on retiendra le nom de Charles de Brouckère, bourgmestre de la Ville de 1848 à 1860. Cet ancien membre du Congrès National et de la Commission de la Constitution de 1830 attaqua le projet du ministre lors de la séance du Conseil communal du 25 juin 1859.

Sa principale argumentation était la contestation du rôle historique joué par le comte de Hornes lors des troubles du XVIe siècle. Charles de Brouckère s'exprima ainsi devant les échevins: «Je déclare que c'était un homme faible, un grand capitaine sans contredit, mais un homme nul du côté politique. Je ne le vois pas au Compromis des Nobles, je ne le rencontre à aucun moment décisif de cette époque. Qu'on élève un monument au comte d'Egmont seul, je le veux bien. Je ne puis qu'approuver l'érection d'un monument à la mémoire du vainqueur de Gravelines; et celui qui a décidé de la victoire de Saint-Quentin, d'un homme qui est mort en victime... Mais je me demande ce que vient faire là le comte de Hornes? Dénaturer le caractère du monument. Ces personnages n'ont été associés qu'au nom de leur mort... Je vote contre un monument simultané aux comtes d'Egmont et de Hornes».



Lamoral d'Egmont - Tableau entre 1565 et 1567. (Illustration: Le Folklore Brabançon N° 180 p. 366).

ces deux personnages. Les comtes d'Egmont et de Hornes sont tombés victimes du joug de l'étranger. Le monument qui leur sera élevé rappellera au peuple quel est le poids de l'étranger, lui inspirera le sentiment de la nationalité en lui rappelant que ces deux hommes ont été involontairement ou volontairement, peu importe, les martyrs de la cause nationale; il apprendra qu'il faut repousser l'intervention étrangère jusqu'à la dernière extrémité.»

Un emplacement

Ces belles envolées lyriques plaident peut-être pour l'édification de ce monument, car le Conseil communal décida bientôt d'un emplacement le plus adéquat. L'on compta jusqu'à six propositions d'emplacement, telles que la place de l'Industrie, la place du Palais de Justice (Nouvelle place) et la place du Trône. Mais en finalité, le choix se porta sur la Grand-Place.

Le bourgmestre de Brouckère s'opposa à nouveau à ce choix, prétextant la hauteur de 4 mètres qui allait déparer la place. Mais en 1859, le Conseil communal décide d'implanter le monument sur la Grand-Place, adossé au perron de la Maison du Roi. Un an plus tard (1860), l'autorité communale accepte le projet de monument présenté par Charles-Auguste Fraikin, membre de l'Académie royale de Belgique et comptant de nombreux édifices de ce type à son actif.

L'inauguration de la statue eut lieu le 16 décembre 1864 en présence des ministres des Affaires étrangères, Rogier, de l'intérieur, Vandenpeereboom et de Fraikin. Seul le roi Léopold II n'assista pas à la cérémonie.

Transfert au Petit Sablon

Après ces multiples péripéties, l'on aurait pu croire que le sort de la statue des comtes d'Egmont et de

Si l'analyse des faits semble donner quelque peu raison au bourgmestre et même envers le comte d'Egmont dont le courage n'eut d'égal que son indécision dans les moments les plus cruciaux pour la défense de la religion protestante, les partisans de la statue, tels l'échevin Jules Anspach et le conseiller communal Auguste Orts défendirent énergiquement la proposition et mirent même en cause les connaissances historiques du bourgmestre. Dans une violente réplique, Jules Anspach devait dire: «Je crois que M. le bourgmestre, en étudiant les archives de l'époque s'est placé à un point de vue inexact,...

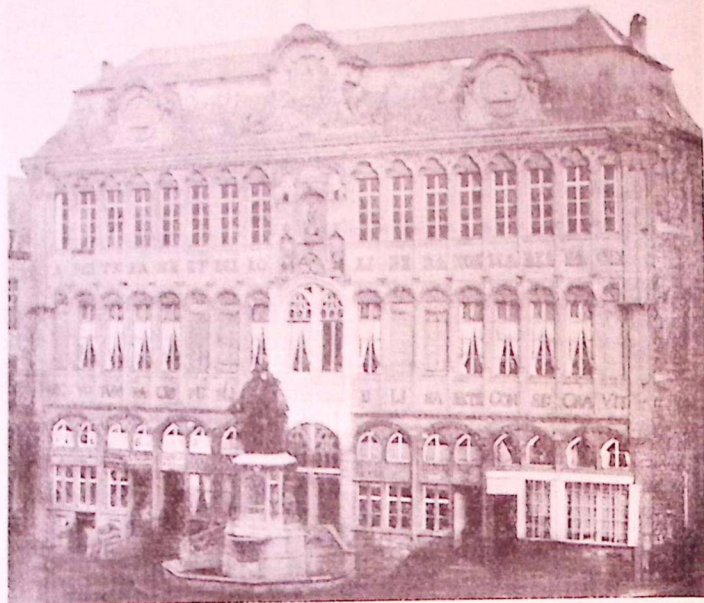
Lorsque les comtes d'Egmont et de Hornes étaient au nombre des conseillers de Marguerite de Parme, ils affichaient hautement leur amour pour la tolérance à la liberté religieuse, à la liberté de conscience... L'erreur dans laquelle est tombé notre honorable président vient d'une seule cause: c'est qu'il a représenté les comtes d'Egmont et de Hornes comme des conspirateurs, comme des révolutionnaires, voulant renverser le gouvernement établi...» Dans la même foulée, Auguste Orts ajouta qu'il ne voyait «pas dans l'érection du monument une réhabilitation ni une canonisation de

La Maison du Roi au XIXe siècle.

Hornes, qui devait immortaliser une page de notre histoire dans un lieu aussi grandiose que la Grand-Place, était réglé définitivement. Il n'en fut rien, puisque l'idée de la transporter en un autre lieu fit son chemin.

A la suite des importants travaux de restauration de la Maison du Roi en 1875, la question d'un transfert devenait de plus en plus évident pour la statue. Aussi, malgré les protestations du ministre de l'Intérieur et de l'artiste Fraikin et l'inquiétude du ministre des Travaux publics, le Collège des échevins fit la réponse suivante: «*Nous comptons continuer la galerie devant la façade principale de la Maison du Roi aujourd'hui en reconstruction. L'exécution de ce travail deviendrait impossible si ce monument élevé aux comtes d'Egmont et de Hornes restait dans son emplacement actuel.*»

Cette réplique retint peut-être l'attention du ministre de l'Intérieur, puis qu'en 1877, il autorisa le Collège à enlever la statue pour la mettre provisoirement dans un dépôt de la Ville. Lorsqu'on sait que sur le plan administratif, le provisoire devient souvent définitif, l'on comprend alors



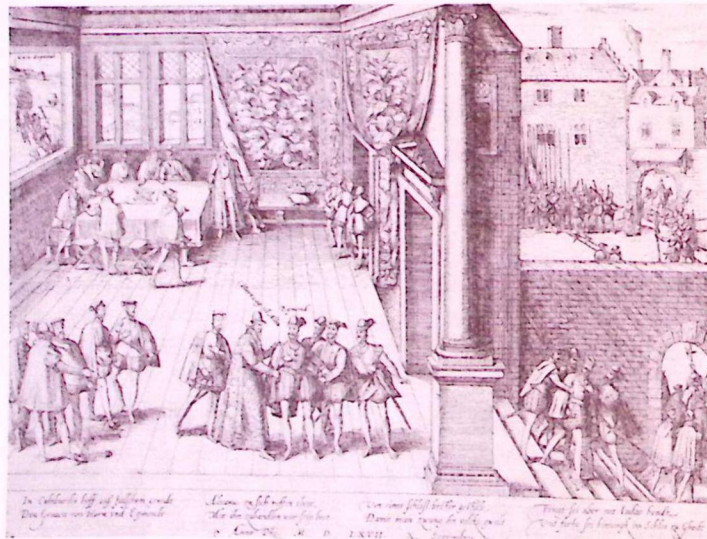
que le même ministre, s'inquiétant du sort de la statue, demanda au Collège quelles étaient ses intentions au sujet de la destination de cette oeuvre, étant donné que l'Etat estimait qu'il n'avait pas fait les dépenses pour la voir enfermée dans les magasins de la Ville. Le Conseil communal, en séance du

13 janvier 1879, décida l'implantation du monument au Petit Sablon. Après cette date, plus rien ne rappelait le supplice de ces deux hommes sur la Grand-Place. En 1910, le comité de l'oeuvre Francisco Ferrer fit don à la Ville d'une dalle de marbre pour rappeler ce souvenir historique. Cependant, la boue et la poussière rendaient malaisée la lecture de cette plaque. Aussi la remplaça-t-on par deux petites plaquettes posées encore actuellement à l'entrée de la Maison du Roi.

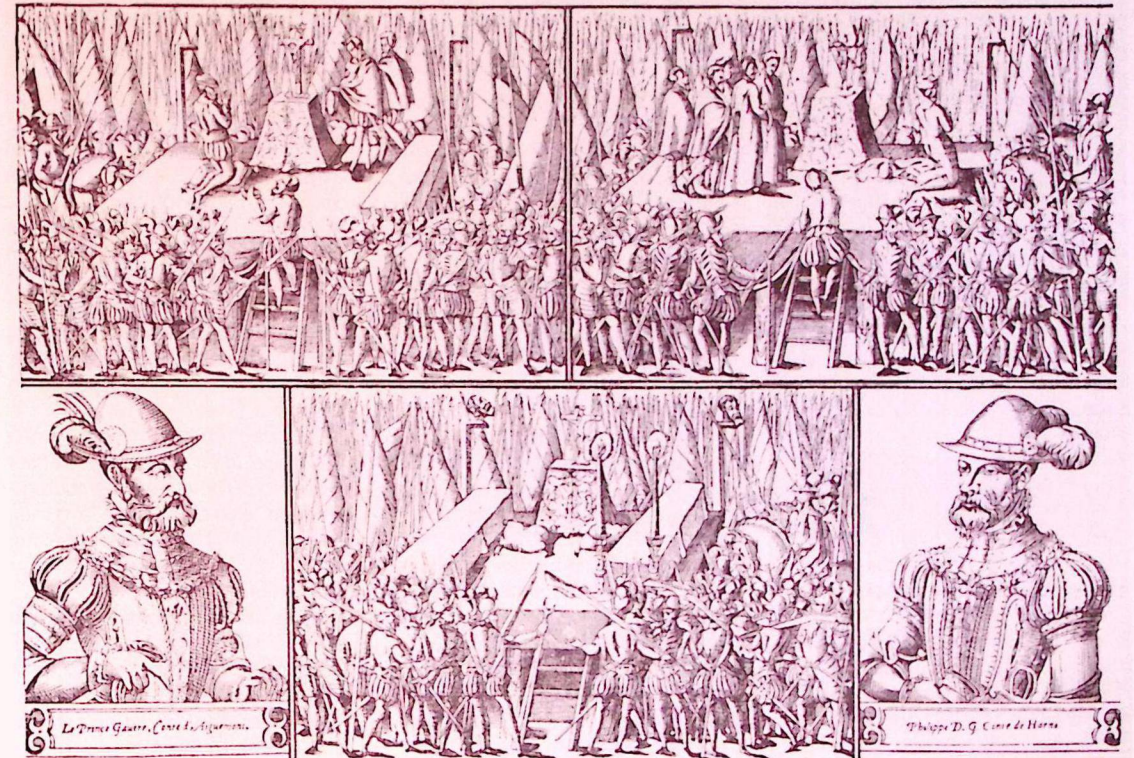
Ce furent finalement les travaux de rénovation de la Maison du Roi qui eurent davantage raison de l'emplacement de l'oeuvre de Fraikin que les turpitudes administratives ou politiques, puisque c'est en définitive au Petit Sablon que l'on peut encore l'admirer aujourd'hui.

Après tant de controverses à propos de l'édification de la statue des comtes d'Egmont et de Hornes, l'on est en droit de se demander qui étaient réellement ces deux hommes, quelle a été leur participation à la lutte con-

L'arrestation d'Egmont - Gravure par Fr. Hagenberg (1593). (Illustration Folklore Brabançon n° 180 p. 373).



exécution & supplice fait par sentence judiciaire, a l'encontre des nobles & illustres Cheualiers de la Toison, les Contes d'Aigumont, & de Horne.



L'exécution d'Egmont et de Hornes. Estampe par Benoist Rigaud à Lyon 1570. (Illustration: Folklore Brabançon n° 180 p. 371).

tre l'intolérance religieuse et quelle perception nous en avons aujourd'hui.

Les événements

Jusqu'à l'arrivée du duc d'Albe dans nos régions, les protestants menaient une vie relativement calme. En principe aucune exécution ne fut signalée entre 1541 et 1567. Cependant, dès 1546, la châtelaine de Grand-Bigard, Marguerite de Bigard et son fils font l'objet d'une

arrestation et sont conduits au château de Vilvoorde où ils sont décapités un an plus tard. Le même sort est réservé à l'ancien curé Joes Houwaert convaincu d'appartenir à une communauté calviniste appelée Eglise du Soleil et qui sera exécuté le 8 avril 1552.

Devant cette démonstration de force, les nobles protestants sortent alors de l'irrésolution et s'affranchissent de l'idée qu'il «n'y a rien à faire» contre le pouvoir despotique du roi Philippe II. La répression aveugle ne ménageant aucun habitant des Pays-Bas, le mécontentement éclata et les nobles motivés par l'un d'entre eux, Marnix de Saint-Aldegonde, s'organisèrent en Confédération qualifiée de «Compromis des Nobles» (1566). Ce

document, qui avait pour but principal de réclamer la suppression des persécutions religieuses contre les protestants, circula dans tout le pays et récolta près de quatre cents signatures de gentilshommes, mais dont curieusement celles des comtes d'Egmont et de Hornes ne figurent nullement sur le parchemin.

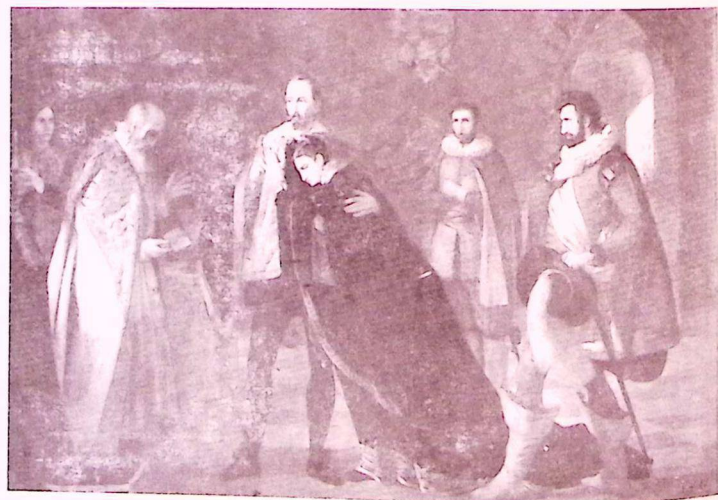
L'agitation grandit cependant, tandis que des prédicateurs de la nouvelle doctrine se multiplièrent par le pays, encouragés par la censure véhémente d'abus qui frappaient tout le monde. Des bandes furieuses semaient le désordre et l'on compta bientôt quatre cents églises pillées et ruinées en l'espace de huit jours. Affolée par tant de troubles, la gouvernante des Pays-Bas,

Marguerite de Parme, résolu de négocier avec les nobles confédérés. Le 5 avril 1566, trois cents seigneurs confédérés, avec Henri de Bréderode à leur tête, remirent à la gouvernante la requête qui demandait la suppression de l'inquisition. Durant cette entrevue solennelle un incident émailla la rencontre. Comme Marguerite de Parme semblait impressionnée, le seigneur de Berlaymont, partisan de la fermeté envers les protestants, lança: «Eh quoi! Madame, Votre Altesse a-t-elle crainte de ces Gueux? «L'Insulte fit franc bruit et comme pour railler l'impertinence, le comte de Bréderode dit: «Eh bien! Puisque nous sommes Gueux, c'est raison que nous portions besache et bevions en plateaux de bois!»

En cette même année 1566, deux cents nobles se réunirent en l'abbaye de Saint-Trond pour discuter de l'attitude à adopter envers le pouvoir royal et l'inquisition. Tous étaient prêts à mourir pour la défense des idées du Compromis. Le 30 juillet 1566, ces seigneurs envoyèrent à la Régente des Pays-Bas douze délégués qui lui remirent à nouveau une pétition contre le maintien de l'inquisition et demandait d'assurer leur protection en désignant les comtes d'Egmont et de Hornes, ainsi que le prince d'Orange comme garants de leur sécurité.

Malgré son attitude peu conciliante dans les propos qu'elle tient en ces termes: «J'entends bien que vous voudriez faire justice vous-même, comme si vous étiez le roi», le 25 août 1566, elle publia une ordonnance suspendant l'inquisition et les anciens placards. Durant un temps, les troubles cessèrent et les adeptes de la nouvelle religion purent assister en paix à leur culte. La suite des événements montrera pourtant la volonté farouche du roi de réduire le culte protestant.

Egmont donne sa lettre pour Philippe II à l'évêque d'Ypres et fait ses adieux à sa femme 1826. (Illustration: Folklore Brabançon n° 180 p. 377).



Réaction de Philippe II

Déjà durant son séjour aux Pays-Bas, de 1555 à 1559, le roi fut l'objet de demandes de franchises et de privilèges à rétablir ou à étendre. Mais le but poursuivi par Philippe II était au contraire de réduire davantage le pouvoir des seigneurs et de mener une politique qui proscrivait la nouvelle religion afin de garder la seule hiérarchie de l'Eglise catholique. Il disait: «*Je suis la colonne de l'Eglise, c'est là ma mission divine. ... je perdrai même cent vies si je les avais, car je ne pense ni ne veux être seigneur d'hérétiques.*»

Une telle déclaration montre l'état d'esprit du roi et son caractère de fermeté qui allait marquer son règne dans nos régions pendant quarante-deux années.

Dès qu'il fut à la tête du royaume, Philippe II confirma les placards contre les adeptes de la nouvelle religion. Aussi, lorsqu'il apprit les négociations en cours entre la Régente des Pays-Bas et les Confédérés, il engagea Marguerite de Parme à ne rien céder ou accepter qui puisse compromettre l'autorité royale.

Devant la fermeté du roi, l'agitation reprit dans le pays et, en 1567, le roi fut obligé de dépêcher son cousin le duc d'Albe pour rétablir l'ordre. En fait, l'arrivée de ce seigneur, autoritaire et vindicatif, ne connaissant que son

devoir: «Obéir au Roi», allait sonner le glas de la conciliation entre les représentants de la couronne et le rôle modérateur joué par les comtes d'Egmont et de Hornes. Malgré la menace qui se profilait à l'horizon, c'est encore le comte d'Egmont qui accueillera le duc d'Albe aux portes de Bruxelles, le 22 août 1567.

Ayant reçu les pleins pouvoirs de son royal cousin pour pacifier la région et extirper la religion protestante, le duc fait publier le 24 mai 1568 un placard qui punit de la hart et de la confiscation des biens, tous ceux qui assisteront aux prêches. Les protestants sont dès lors poursuivis et livrés à la justice du roi. Personne ne sera épargné, pas même les membres de la noblesse. Le sang coule!

Accompagné de vingt mille hommes de troupe, le duc établit son quartier général en l'hôtel de Culembourg - derrière le Petit Sablon- là où les Gueux avaient tenu conseil quelque temps avant pour rédiger leur Compromis.

A peine installé et nommé capitaine général des Pays-Bas, le duc d'Albe instaura le Conseil des Troubles, plus connu sous l'appellation populaire des «Bloedraad». Conseil du sang. En quelques semaines après l'installation du duc à Bruxelles, l'on compta près de huit cents exécutions selon les chiffres transmis par le duc à Philippe II. Durant cette répression

Derniers moments d'Egmont - Louis Gallait 1849. (Illustration Folklore Brabançon n° 180 p. 383).



féroce qui s'étend de 1567 à 1569, l'on estime que 6 à 8.000 personnes périrent sur le bûcher par ordre du duc. En outre, l'institution du Conseil des Troubles semble être une excellente opération financière, puisque le duc se vanta d'avoir ainsi rapporté au roi la somme de cinq cents mille ducats de rente.

Une galerie de portraits

Pour mieux saisir la personnalité des protagonistes, il faut faire un saut dans le passé et découvrir les hommes qui marquèrent ce XVI^e siècle fait de troubles et de luttes religieuses dans nos régions.

Le comte d'Egmont est bien sûr la première figure qui nous intéresse. Né le 18 novembre 1522 au château de la Hanaide, près de Ath, il accompagne, dès ses 19 ans, Charles-Quint dans sa campagne en Afrique du Nord en 1541 et s'y distingue à la tête d'un corps de cavalerie. En 1554, on le retrouve dans l'escorte de l'ambassade qui se rend en Angleterre pour demander la main de Marie Tudor au nom de Philippe II. Cette brillante carrière sera encore marquée par la victoire qu'il remporte sur les Français à la bataille de Saint-Quentin en 1557 et par celle de Gravelines, moins d'un an après, où il est reconnu le meilleur capitaine de son temps.

Nommé capitaine général, en 1559, de la Flandre et de l'Artois, ce jeune officier semble fait davantage pour la guerre que pour la diplomatie ou la politique. Cette faiblesse le rendra incapable de grands desseins et de prendre parti ouvertement pour les protestants dont la grande majorité se retrouve dans le peuple. Tablant sur son prestige militaire, le comte d'Egmont se rend à Madrid pour amener le roi à céder sur les mesures brutales de l'inquisition. Mais le roi ne cédera pas et lorsque le comte rentre au pays, il nomme le duc d'Albe à la tête des armées espagnoles qui

s'installent aux Pays-Bas en vue d'une répression des troubles. Alors même que tous les princes confédérés ont compris la menace et se retirent dans les provinces du nord, Egmont va au devant du duc d'Albe pour l'accueillir dans la bonne ville de Bruxelles. Mieux, malgré les mises en garde des autres seigneurs, le comte d'Egmont se considère innocent de tout crime contre son roi.

Cette attitude quelque peu naïve sera à l'origine de sa perte et son caractère indécis le feront déconsidérer aux yeux des princes qui le côtoient et aux yeux du roi. L'hésitation du comte pose donc la question de son héroïsme véritable, face à l'intolérance religieuse et royale de l'Espagne. Car la volonté de ménager l'autorité du roi et de revendiquer à la fois la liberté du culte protestant ne pouvait que conduire à l'échec de cette initiative et, à terme, à la condamnation du comte comme faisant partie des rebelles. Les états de service du comte prouvent suffisamment qu'il appartenait au pouvoir et rien dans sa personne ou dans son tempérament ne laissait penser qu'il serait un révolutionnaire

au sens premier du terme. Pétri de fidélité à son roi et comblé par les honneurs, le comte n'avait nullement l'intention de croiser le fer avec son suzerain, mais bien davantage d'amener ce dernier à composer avec les adeptes de la nouvelle foi. Cette politique n'aboutit pas et les seigneurs, dans son entourage, déjà gagnés à la cause protestante, le regardèrent comme un niais et un rêveur.

De cette même classe issue de la vieille noblesse, Philippe de Montmorency, comte de Hornes, naquit en Flandre en 1525. Il fut attaché à la Cour de Charles-Quint en qualité de gentilhomme de la bouche et prit part à la guerre que mena l'empereur en Allemagne, de 1546 à 1547, contre les armées protestantes.

En 1549, le futur Philippe II le nomme à la charge de capitaine de ses archers. Il accompagnera Philippe II en Allemagne, Italie, Espagne et Angleterre, puis sera élevé au grade de gouverneur et capitaine général du duché de Gueldre et du comté de Zutphen et gratifié du collier de la Toison d'Or lors du chapitre d'Utrecht en janvier 1566. On le retrouve dans

les campagnes de 1557 et 1558 contre la France et également comme le comte d'Egmont, à la bataille de Saint-Quentin. Le roi l'attacha à sa maison en l'élevant encore à la dignité de surintendant des affaires des Pays-Bas, avec la charge de Conseiller d'Etat en 1561, et sera revêtu du titre d'Amiral de la mer des Pays-Bas, ainsi que celui de chambellan et chef d'une bande d'ordonnance.

Les charges, les honneurs et les services du comte de Hornes prouvent à suffisance que ce gentilhomme n'était nullement un agitateur ou propagandiste de la nouvelle religion. Loin de nier le pouvoir royal et de le mettre en cause, de Hornes occupera même un rôle moins engagé envers les Confédérés, mais sera perçu cependant, par Philippe II, comme un sujet peu fiable et de nature influençable. Les comtes étaient donc loin de renverser le régime et leur faiblesse dans leurs décisions les conduisirent à des erreurs politiques qui les perdront.

Arrestation et procès

Le 9 septembre 1567, le duc d'Albe convoqua une réunion du Conseil d'Etat dans l'hôtel de Culembourg où un an plus tôt les Confédérés avaient tenu leur réunion historique du Compromis des Nobles. Cette mise en scène du duc d'Albe lui permit, à la fin de la séance du Conseil d'Etat, de procéder à l'arrestation des comtes qui furent aussitôt transférés à la citadelle de Gand. La veille de cette sinistre réunion, le fils du duc avait cependant averti le comte et lui offrit même la possibilité de quitter le pays. Mais ce dernier, confiant en l'honnêteté de son roi et pensant qu'il ne l'abandonnerait pas, refusa l'offre du fils du duc.

Durant neuf mois les deux comtes furent soumis à un interrogatoire serré par les membres du Conseil des Troubles qui établiront l'acte

d'accusation en ces termes: «*Le procureur général du Roy, et en ce nom demande en la cause et procès criminel qu'il a par-devant l'illustrissime duc d'Albe, ... et pareille juge commis en ceste partie contre Lamoral d'Egmont, comte dudict lieu, détenu au grand chasteau de Gand, deffenseur, dict et remonstre, sous protestation de pouvoir ci-après contre ledict deffenseur articuler et prouver autres crimes et délits... Et pour donner pied... à leurs détestables entreprises, ... ont procuré et tasché de ruyner tout ce que pouvoir empescher le fait de leur conspiration, tellement que entre aultres choses leurs a semblé convenir de faire sortir et exterminer desdicts Pays-Bas un principal personnage du conseil d'Etat (Granvelle) de Sa Majesté...*» En conclusion de ce réquisitoire contenant pas moins de 83 articles, le procureur affirmait que «*De tous lesdicts crimes et délits le procureur est suffisamment informé. Et d'icelx ledict deffenseur a esté et tout communément et publiquement diffamé et acculpé.*»

Dans un mémoire de 58 articles, le comte d'Egmont présenta sa défense et réfutera point par point l'accusation du procureur général. Procédure vaine, car déjà le duc d'Albe, réuni

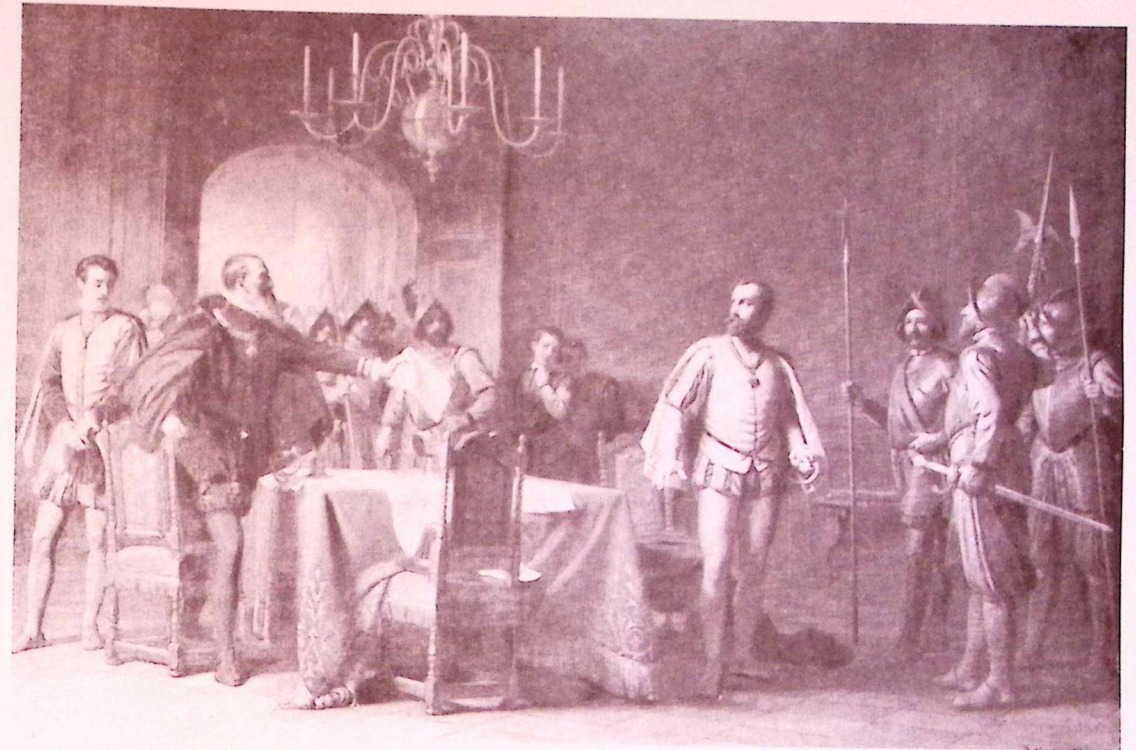
avec le Conseil des Troubles, avait pris la décision de prononcer la sentence qui condamnait les deux comtes à la mort.

«*... veu pareillement les charges résultant dudict procès d'avoir le dict comte commis crime de lèze-majesté et rébellion favorisant et estant complice de la ligue et conjuration abominable du prince d'Orange et quelques aultres seigneurs desdicts payus, ayant aussy ledict deffenseur prins en sa protection et sauvegarde les gentils-hommes confédérés du Compromis, et les mauvais offices qu'il a fait en son gouvernement de Flandre, allendroit de la conservaiton de notre sainte foy catholique et d'effense d'icelle, avec les sectaires séditieux et rebelles de la Sainte Eglise apostolique, romaine et de Sa Majesté...*»

«*Considéré, en oultre, tout ce qui résulte dudict procès, Son Excellence, le tout meurement délibéré avec conseillers lez-elle, adjudge audict procureur général ses conclusions, et déclare, suyvant ce, ledict comte commis crime de lèze-majesté et rébellion, et comme tel devoir estre exécuté par l'épée et la teste mise au publicq et hault, ... Ainsy arrêté et prononcé à Bruxelles, le 3e de juing 1568. Signé: le duc d'Alve.*»



Lecture de la Sentence - Louis Gallait 1869. (Illustration: Folklore Brabançon n° 180 p. 385).



L'arrestation d'Egmont - Julius Hamel 1876. (Illustration Folklore Brabançon n° 180 p. 391).

Exécution

Après le transfert des prisonniers du château de Gand à la Maison du Roi à Bruxelles, on lut, dans la nuit du 4 au 5 juin 1568, la condamnation à mort qui les frappait. Ils étaient reconnus coupables de lèse-majesté pour avoir favorisé la conjuration du prince d'Orange et avoir protégé les Confédérés et mal servi l'Eglise et le Roi.

C'est le révérend Rithove, évêque d'Ypres qui prépara Egmont à la mort, tandis que le curé de l'église de la Chapelle était chargé de la même mission auprès du comte de Hornes. Après s'être confessé et avoir entendu la messe, le comte d'Egmont, au moment où l'aube se levait, demanda de quoi écrire et adressa une dernière lettre au roi.

«*Sire, dit le comte, j'ay entendu ce matin la sentence qu'il a plus à Votre Majesté faire décréter contre moi. Et combien que mon intention n'ait été de rien traiter ni faire contre la*

personne ni le service de Votre Majesté, ni contre notre vraie, ancienne et catholique religion, si est-ce que je prends en patience ce qu'il plaist mon Dieu de m'envoyer. Et si j'ay durant ces troubles conseillé ou permis de faire quelque chose qui semble autre, n'a été toujours qu'avec une vraie et bonne intention au service de Dieu et de Votre Majesté et pour la nécessité du temps. Par quoy je prie Votre Majesté me le apardonner et avoir pitié de ma pauvre femme, enfants et serviteurs, vous souvenant de mes services passés. Et sur cet espoir m'en vais me recommander à la miséricorde de Dieu.

De Bruxelles, prêt à mourir, ce 5 juin 1568. De Votre Majesté. Très-humble et loyal vassal et serviteur, Lamoral d'Egmont.»

Cette lettre signée de la main du comte d'Egmont sera son dernier témoignage. A onze heures du matin, devant la Maison du Roi, le comte

d'Egmont monte sur l'échafaud. Autour, la foule est contenue par les soldats espagnols au nombre de vingt-deux compagnies sur la Grand-Place. Un silence douloureux et profond étreint la foule lorsque le comte gravit les degrés qui le mènent à son trépas. Il veut prononcer quelques mots, mais l'évêque qui l'écoute en confession l'en dissuade. Espérant encore un dernier geste du roi, il demande s'il n'y a aucune grâce à attendre, mais en vain. Le bourreau, qui demeurait caché sous l'estrade, l'escalada l'épée à la main, puis dès que Egmont remit son âme à Dieu, il lui trancha la tête.

Le comte de Hornes apparaît ensuite, digne et calme, assisté par le curé de l'église de la Chapelle. Il se met à prier après avoir rabattu une toque milanaise sur les yeux. D'un coup rapide et précis, le bourreau fit son office.

Les corps des suppliciés seront d'abord transportés en l'église Sainte-Gudule, ou au couvent des Récolets pour certains. Puis, la dépouille mortelle d'Egmont est emmenée vers l'église des Claires où elle sera embaumée, tandis que celle du comte de Hornes, moins populaire, demeurera à Sainte-Gudule. Le corps d'Egmont fut ensuite enterré dans le bourg de Zottegem. Parmi la foule bruxelloise qui assista à l'exécution, l'envoyé du roi Charles IX de France était présent. Il dit, au sujet de la mort d'Egmont: «*Je viens de voir tomber la tête de celui qui avait fait trembler deux fois la France!*»

Une lettre au roi

Six jours après l'exécution des comtes, le duc d'Albe envoie une lettre au roi son cousin pour l'informer du bon déroulement du procès et regretter la fin tragique des seigneurs, il dit: «*Sire, estant mené le procès des comtes d'Egmont et de Hornes jusqu'à la fin, m'a semblé que procédant à leurs sentences, l'on devrait aussy vers le même temps déclarer celle des seigneurs et faire conjointement exécution de quelques gentilshommes et d'autres principaux promoteurs de troubles...*»

Dans ce même courrier, le duc indique au roi que l'exécution avait surtout une valeur d'exemple qui devait éviter, selon lui, l'effusion de sang et ramener le calme dans le pays. Tout en rassurant le roi sur la façon très chrétienne dont étaient morts les condamnés, Albe dit encore son intention de poursuivre les hérétiques et d'achever ainsi, si l'on peut dire, le travail souhaité par le roi: extirper la religion protestante dans les Pays-Bas. L'on sait que la poursuite de l'Inquisition conduira finalement le pays au chaos.

Quelques jours plus tard, le 17 août 1568, le royal cousin envoya au duc d'Albe une missive rédigée en ces termes: «*...acheptant ce que restoit à faire desdicts sieurs absents; ... je treuve ce devoir de justice estre faict comme il convient et vostre considération très-bonne; combien que eusse fort désiré que ces cho-*

ses se eussent de tout peu trouver en aultre termes... que n'ay peu délaisser de bien fort sentir que ait esté force de faire ce que s'en est fait avec lesdicts comtes d'Egmont et de Hornes, et que cecy soit même advenu en son tems. Mais personne ne peult délaisser de se acquitter en ce en quoy il est obligé.»

En guise de témoignage de fidélité au roi, la légende raconte que le duc d'Albe fit mettre les têtes des suppliciés dans un coffret et qu'il les expédia en Espagne, mais rien n'est moins vrai.

En conclusion

Bien qu'appartenant à la noblesse de cour dont les actions furent parfois hostiles à la nouvelle religion, les comtes d'Egmont et de Hornes n'en demeurent pas moins de hautes figures de la résistance à l'intolérance religieuse dans les Pays-Bas espagnols. Si l'indécision et le manque de fermeté à l'égard d'un ennemi résolu caractérisent le comportement de ces deux hommes, ils représentent cependant, à nos yeux, la volonté de liberté de croyance et d'opposition à la tyrannie. Leur fin prélude celle du régime espagnol qui laissera un pays intellectuellement, moralement et financièrement ruiné. Les comtes d'Egmont et de Hornes symbolisent, en ce XVI^e siècle agité



Lamoral d'Egmont.
Dessin par Jacques Lebourc (?) vers 1570
Recueil d'Arras. (Illustration Folklore
Brabançon n° 180 p. 364).

par les passions, la lutte d'un peuple contre un pouvoir despotique. Malgré leur faiblesse, leur sacrifice fait partie intégrante d'un chapitre de notre histoire.

Bibliographie

Le Soir illustré du 21 juillet 1949, 18 octobre 1951, 21 mai 1953.

Le Patriote illustré du 11 mai 1947

Le Folklore brabançon n° 180, décembre 1968

Le protestantisme à Bruxelles, Bruxelles: Bibliothèque Royale Albert Ier, 1970

De Charles-Quint à Joseph II, E. Hubert - Bruxelles: Lebegue et Cie, 1882

Les Belges illustres J. Altemeyer - Bruxelles, 1844.

Biographie générale des Belges morts ou vivants - Bruxelles: G. Degroovers, 1850.

Dictionnaire de l'histoire de Belgique - E. de Seyn - Liège: Solédi Album biographique - Alfons Denys-Roeselare: J.A. Chabanne, 1850

Biographie nationale - André Van Hasselt - Bruxelles: Alexandre Jamar De Colombar aux Gueux - Emile Trachsel - Bruxelles, 1949

Le panthéon belge - J. Bascour - Gand: Anc. ad. Hoste, 1926

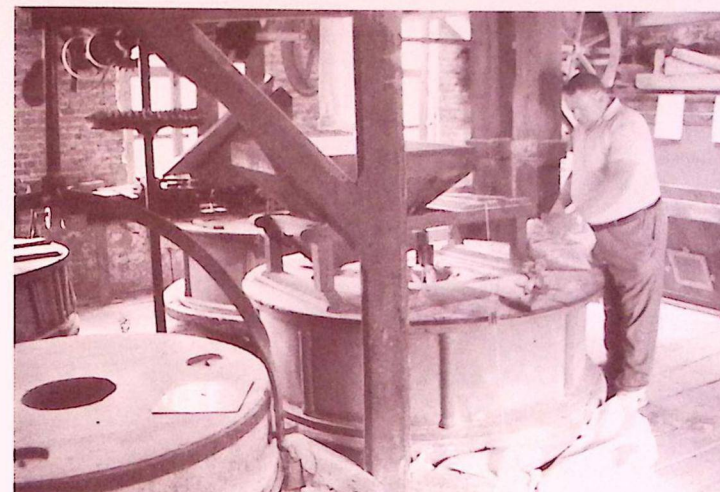
Le procès du comte d'Egmont - M. de Bavay - Bruxelles: Muquardt, 1853

Interrogatoire du Comte d'Egmont - Correspondance de Marguerite d'Autriche avec Philippe II, suivi des interrogatoires du comte d'Egmont - Baron de Reiffenberg - Bruxelles, 1842.

Remerciements à F. Blaze.

Rebecq a retrouvé son meunier: il tourne au petit Moulin d'Arenberg

par André JACQUES



Vincent Cassel. Un homme passionné par la meunerie. (Photo: A. Jacques).

Les Ducs d'Arenberg ont perdu leurs privilèges sur la Principauté de Rebecq, à la Révolution française. Les moulins ont alors été acquis par des particuliers dont la famille Minne, originaire d'Autriche. C'est elle qui a poursuivi, des années et des générations durant, l'exploitation des moulins de Rebecq. Ils en ont agrandi le plus vaste. Vers 1860, l'ensemble possédait deux roues hydrauliques et six couples de meules.

Au début du XX^e siècle, la fabrication de la farine a cédé sa place à celle de... la soie, jugée économiquement plus intéressante par les propriétaires de l'époque, les Lejour-Minne. Ces derniers ont enlevé les meules du plus grand des moulins. Une partie importante du site est ainsi devenue une fabrique de bas de soie. A cet effet, on utilisait l'énergie hydraulique, développant une puissance de 30 CV, ainsi qu'une machine à vapeur dont la haute cheminée se dresse encore fièrement dans le ciel du centre de Rebecq, près des chutes de la Senne. Mais cette industrie de substitution s'est effilochée comme le fait la soie de rebut trop légère. Si bien que le grand moulin a pu retrouver quelques-unes de ses couleurs ancestrales. Il a, en effet, servi d'entrepôt à grains et a été doté d'un aplatisseur d'avoine. On y a également effectué le broyage des aliments pour le bétail.

La roue extérieure possède un diamètre de 7 mètres 50. Elle est mise en route lors de la levée des vannes et actionne la roue dentée située à l'intérieur du moulin. Celle-ci communique le mouvement à toutes

Rebecq a retrouvé «son» meunier dont il était orphelin, depuis des siècles. Que ses habitants ne craignent rien. Il ne prélèvera pas leurs impôts pour le duc d'Arenberg et il ne leur demandera pas non plus trois patards pour emprunter le petit pont surplombant la Senne pour passer d'une rive à l'autre. Non. Le nouveau meunier n'a rien de répressif et est plutôt du genre affable, plaisant, communicatif et connaisseur.

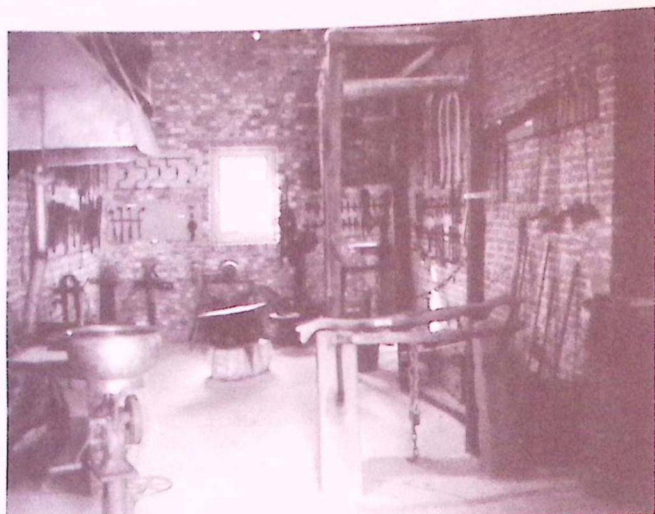
Communicatif, Vincent Cassel (c'est son nom), l'est. Il raconte l'histoire du petit moulin d'Arenberg comme s'il y avait toujours vécu. Oh certes, les historiens et les puristes n'accorderaient pas beaucoup d'importance à ses histoires tissées de fils épars, mais qu'importe, pour les visiteurs communs, comme l'est votre serviteur, il suffit à faire rêver et comprendre ce que fut l'âme vivante de Rebecq: ses moulins et son industrie du grain.

Le regard que nous posons sur le lit de la Senne qui alimentait ses roues, file comme le courant vers l'aval de l'histoire. Un couple de cygnes et son petit s'y ébattent avec une grâce inégalable.

Les chutes de la rivière ont été exploitées, de nombreux siècles durant, pour la mouture des céréales. Les fondations en vieilles pierres sont le témoignage indiscutable de cette industrie qui a été une très importante source de revenus pour les Seigneurs de Rebecq et après eux, pour les Ducs d'Arenberg qui en ont pris possession, en 1606.

Bas de soie

La mouture de la farine, apportée par les habitants du village, était sujette au paiement d'une dîme que le meunier percevait pour les Seigneurs. Un impôt ou une taxe en quelque sorte.



Une forge a été reconstituée. (Photo: A. Jacques).

les autres se trouvant au rez-de-chaussée.

Les activités meunières de Rebecq ont définitivement cessé vers 1970. En 1973, l'administration communale a racheté les moulins, ce qui a permis de sauvegarder ces témoins de l'archéologie industrielle de la région. Elle en a fait un musée régional. Des expositions y sont organisées, depuis 1975, de mai à septembre.

Fondation

Le petit moulin d'Arenberg était exclusivement employé pour la mouture de la farine de froment.

Il est plus ancien que le grand puisque sa construction remonte au XVI^e siècle. En fait, l'année précise de sa fondation est peu connue. Un document daté du 4 octobre 1475, révèle qu'une meule a été livrée à Rebecq par un certain Guille Stevens, de Bruxelles. En 1605, les biens des sires d'Engghien, dépendant des Bourbons, ont été vendus par le roi Henry IV de France aux Ducs d'Arenberg. Ces biens comprenaient, outre les moulins, d'autres propriétés à Rebecq et Engghien dont le château et le parc.

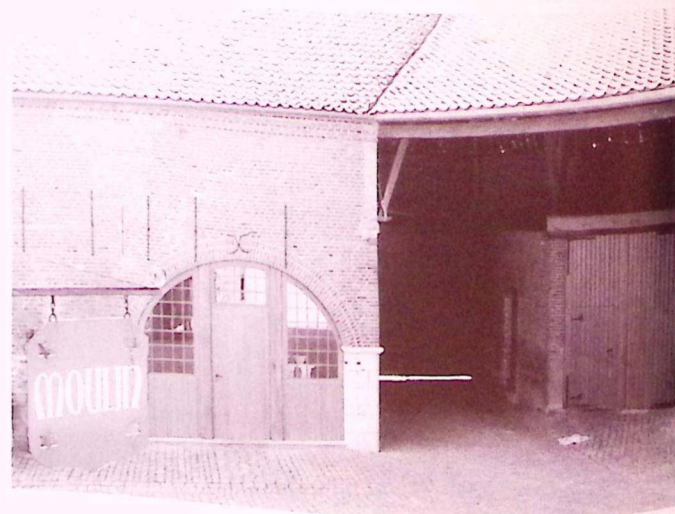
Les anciennes écuries aujourd'hui salles de réunion. (Photo: A. Jacques).

Le petit moulin d'Arenberg est également actionné par la Senne. A l'origine, il possédait à l'extérieur, une roue en bois à aubes, qui a été remplacée par une turbine provenant du moulin de Quenast, incendié, en 1910. L'installation est dotée de 4 paires de meules et d'un butoir.

L'odeur du Moulin

Vincent Cassel, le nouveau meunier de Rebecq raconte l'histoire de ce petit moulin rebecquois, comme il pétrit la pâte: avec un amour immodéré pour ce qu'il entreprend. Il

se sent le gardien du lieu dont il veut faire découvrir la suave beauté à tout qui s'intéresse un peu à l'histoire d'une région. Il veut surtout montrer aux enfants que le pain que l'on mange peut avoir une autre saveur quand il est fait comme nos aïeux. Vincent Cassel est professeur de boulangerie au Centre de formation professionnelle de La Louvière. Il met la main à la pâte non seulement pour fabriquer ce pain, ce bon pain qui sent le froment frais ou le seigle, mais aussi et surtout pour restaurer d'anciens moulins. Il a voué sa passion à celui de l'abbaye de Bonne Espérance avant de remonter la Senne jusqu'à Rebecq où il est tombé en admiration devant le site du petit moulin. Celui-ci était fermé. Par devant une vitre sale et embuée, il a regardé et a vu les paires de meules, les engrenages et le blutoir. Il a senti l'odeur de farine et de moisissure qui vous prend au nez. Il s'est emballé pour le site figé dans un arrêt momentané comme s'il attendait que quelqu'un lui redonne vie. Et il y a de quoi quand on jette son regard sur ce petit moulin d'une exceptionnelle beauté et regorgeant d'une atmosphère qui semble rappeler un passé encore bien présent.



L'entrée du petit moulin. (Photo: A. Jacques).

porte, j'ai découvert l'état technique lamentable. Il a fallu refaire l'entièreté de la mécanique notamment les dents en bois des gros engrenages, qui sont fixées dans des éléments en fonte. Elles étaient abîmées et pourries après avoir subi les assauts de l'eau et du temps. Avec des amis, on a tout remis à neuf, d'une manière bénévole et sans le moindre subside». Le but de Vincent Cassel était évidemment de refaire fonctionner le petit moulin de Rebecq. Aujourd'hui, un tournant de meule en pierre tourne convenablement. Il permet de faire de la mouture démonstrative. D'avril à septembre, il ouvre le site aux visiteurs pour leur commenter la mouture puis la fabrication du pain et d'autres produits dérivés de la farine.

Personnage clé

Le meunier d'Arenberg... nouvelle mouture est maintenant connu. De partout, on vient le voir et l'entendre raconter. Il regrette que nul ne soit prophète en son pays. Il constate qu'à Rebecq, beaucoup d'habitants ignorent encore que le petit moulin est visitable et surtout fonctionne de nouveau comme d'antans. Il le regrette d'autant plus qu'il est à la recherche de témoignages et de documents locaux qui pourraient venir étoffer ses connaissances du lieu et compléter un Musée qu'il a l'intention d'installer.

Peu importe, Vincent Cassel a déjà pu reconstituer notamment avec l'aide de l'atelier d'histoire de Rebecq, une ébauche historique.

Le meunier clé, au Moyen-Age, le personnage clé de la région. Il avait de multiples fonctions. Il percevait l'impôt pour les Ducs d'Arenberg. Pour la mouture, c'était un moulin banal. A Rebecq, il percevait un seizième de la farine produite chez lui. Il percevait également l'impôt sur les passages des ponts. Il y avait un gué à côté du petit moulin, dont on peut encore apercevoir l'amorce. Pour passer d'une berge à l'autre, les gens devaient lui payer trois patars. «On a

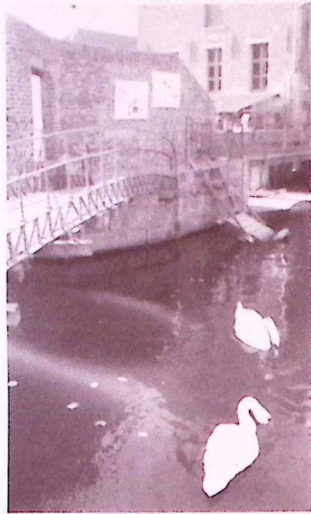
Vincent Cassel ferait comme à l'Abbaye de Bonne Espérance: il le restaurerait.

Lisez ce qu'il raconte tel un menestrel.

Restauration

«Je ne pouvais pas rester insensible au charme de l'endroit et je n'osais imaginer que personne ne pourrait en profiter. Il fallait entreprendre quelque chose pour le restaurer. Il y a deux ans, j'ai commencé à le remettre en état notamment toute la

mécanique. Celle-ci n'avait plus vraiment fonctionné depuis que le lieu a été définitivement fermé, en 1970. L'administration communale a bien procédé au nettoyage des éléments mécaniques du moulin, mais uniquement d'une manière extérieure. Le bâtiment a également subi un gazage pour la conservation du bois. Et tout est resté comme cela, durant 20 ans. L'humidité a gagné le bâtiment et pour cause puisqu'un moulin a toujours les pieds dans l'eau. Quand, il y a deux ans, j'ai ouvert la



Le petit pont enjambant la Senne était la seule possibilité d'atteindre le petit moulin. (Photo: A. Jacques).

moudre leurs céréales au petit moulin, devaient aussi payer ce passage de la Senne.

Il continue son récit.

Le meunier avait aussi obligation d'aider le bourreau des Hautes oeuvres. Il y avait à Rebecq une potence pour la pendaison des bandits. Le chemin où il était situé porte son nom: chemin du Gibet.

Les charges du meunier étaient vastes puisqu'il avait aussi la fonction d'ouvrir et fermer les vannes pour réguler les eaux de la Senne et de s'occuper des chevaux de la malleposte circulant sur la ligne Bruxelles-Paris, et faisant halte aux écuries situées dans la cour du petit moulin où existait aussi une cellule pour les prisonniers.

Ces écuries ont été restaurées par l'administration communale et servent de salles de réunion et de réception. La cour a été entièrement refaite avec d'authentiques pavés de Quenast grâce au soutien de la firme Gralex. Une forge a également été installée. Elle peut être visitée. Elle renferme une remarquable collection d'outils rappelant le travail du forgeron et du maréchal-ferrant.

Le visiteur peut goûter à cette histoire que l'on idéalise parce qu'elle possède l'attrait du passé. Elle cache une réalité qui devait être très dure à vivre pour les habitants de l'époque, véritablement soumis à la pression de leurs Seigneurs.

La saveur du pain

Vincent Cassel inclut cette histoire dans la découverte qu'il propose du petit moulin en même temps que les quatre tournants de meule dont un est en fonctionnement. Celui-ci lui permet de moudre de l'épeautre et des céréales de la région comme le petit roux brabançon très prisé pour son arôme malgré son manque de

Le petit moulin d'Arenberg: un site historique. (Photo: A. Jacques).

rendement. «On a gardé tout le contexte du moulin avec ses meules et des céréales qui s'y rapportaient, raconte-t-il. Le but est d'expliquer aux enfants des écoles notamment ce qu'est le pain. Ils ne le savent pas ou plus car ils n'ont plus de références. On leur fait découvrir le goût en comparant le pain industriel fade à celui fait au levain avec de la farine et sans améliorants. Je ne fabrique pas de pain devant eux».

Vincent Cassel veut faire du petit moulin d'Arenberg, un Musée vivant. Il projette d'y installer, en 1996, du matériel de meunerie et de boulangerie, des outils ayant eu trait à la région, provenant de sa collection personnelle: anciens moules à pains, chocolats, à biscuits, à gâteaux et à biscottes, gaufriers, reproductions et photos d'anciennes activités artisanales comme le moutarderie Delabie de Braine-le-Comte, etc. Des expositions à thèmes seront également organisées.

Contact: Rue Docteur Colson, 6-8 à 1430 Rebecq. Tél. 067/63.82.32. Ouvert du 1/5 au 30/9: les week-ends et jours fériés de 14 à 18h.; en semaine: seulement sur demande.



entrepris une recherche sur les monnaies de l'époque, raconte le meunier Cassel. Dans des arrêts écrits à ce sujet-là retrouvés à l'hospice de Braine-le-Comte notamment, on a pu relever l'existence d'une trentaine de sortes de monnaies différentes provenant de personnes qui avaient passé la Senne à Rebecq. Il n'y avait aucune correspondance. Ces monnaies étaient traduites en patar».

Bourreau et Forge

Il y avait obligation de venir moudre au moulin. Et le meunier avait obligation de moudre dans les trois jours avec une priorité accordée au clergé, aux notables et aussi aux ménages ayant un enfant en bas-âge ainsi qu'aux femmes enceintes. Si la personne allait moudre ailleurs sans son autorisation, on pouvait lui confisquer sacs, charrettes, chevaux, etc. S'il était dans l'impossibilité de moudre, le meunier de Rebecq pouvait alors envoyer les citoyens dans d'autres sites de Rebecq, en amont au Moulin d'Hou (toujours visible, mais plus visitable) et en aval au moulin de Quenast. Le moulin à vent d'Herbais pouvait également convenir, le long de la chaussée Braine-Tubize. Il n'a plus d'ailes. Curieux et avide de connaissances, Vincent Cassel entreprend actuellement des recherches pour savoir si les gens qui allaient faire

Ecrin ou atelier : le Musée Wiertz

par Sara CAPELLUTO



La Belle Rosine. (Photo: S Capelluto).

mondains, tantôt laboratoires d'innovations plastiques tel l'atelier-musée Wiertz.

Les musées ne sont pas les seuls lieux qui portent l'oeuvre d'un artiste. Leurs ateliers, théâtres de leur imagination novatrice, ont vu naître nombre de courants philosophiques ou artistiques. Certains ont enrichi la vie d'un quartier, d'une cité, par leur présence créative, leur pensée, leur culture...

C'est en 1850, que le peintre Antoine Wiertz réussit à se faire sponsoriser par l'Etat belge pour édifier, sur une crête dominant les étangs, une vaste habitation intégrant un atelier pour abriter ses compositions monumentales, de 35 sur 15 mètres, hautes de 15 ou 16 mètres, qui deviendrait à sa mort le «Musée Wiertz».

Cette construction inspirée des temples antiques eut une grande influence sur le développement du quartier qui devint un pôle de création au début du XIXe siècle. Rapidement, de nombreux artistes y ont pignon sur rue, les bourgeois s'y pressant pour passer commande afin d'étoffer la décoration de leurs hôtels de maître. Hélas! Wiertz qui se mesure à Michel-Ange et Rubens, ne vend pas ses oeuvres qu'il juge éternellement inachevées et toujours susceptibles de retouches! Ne préconisait-il pas de «peindre des tableaux pour la gloire, des portraits en buste pour la soupe, telle sera l'occupation invariable de toute ma vie». Et il tint parole! Le temps qu'il consacre à son gagne-pain, il l'estime dérobé à sa gloire. «Désespoir des critiques», «cauchemar des historiens»,

Mi-champêtre, mi-sylvestre, gagné sur la Warande, bordé par le Maelbeek et ses étangs (la place Jourdan en était un), le Quartier Léopold fut aux siècles passés, un

modèle urbain induit par une bourgeoisie amie du luxe et des arts. Parmi ces hôtels de maître, il fut flagrant que quelques ateliers d'artistes furent tantôt rendez-vous

Entrée du Musée Wiertz.
(Photo: S. Capelluto).

«Romantique belge», Wiertz a été honoré, glorifié, encensé, négligé, omis, méprisé, oublié...

Ouvert au public peu de temps après sa mort, le Musée Wiertz fut veillé par divers conservateurs à domicile: Henri Conscience, le premier, y produira nombre de ses chefs-d'oeuvre littéraires, jusqu'au dernier, Hubert Colleye qui lui dédiera une biographie éclairée. Aujourd'hui, le Musée est section extra muros des Musées royaux des Beaux-Arts de Belgique. Les quelques 160 oeuvres qu'il contient, parmi lesquelles quelques très beaux dessins et sculptures, forment l'essentiel de l'oeuvre d'Antoine Wiertz nonobstant les portraits restés pour la plupart dans des collections particulières. Cette oeuvre occupe quoi que l'on en pense une place originale évidente dans la production picturale belge si riche en nuances du XIXe siècle.

Peintre culte pour les Anglo-Saxons, Wiertz qui a la chance de «se survivre dans un Musée» restera très mal perçu par les Français fort mal informés et les Belges pourtant assidus pour cinquante centimes à l'atelier où le peintre s'adonnait «à ce que d'aucuns appellent son génie et d'aucuns sa loufoquerie».

Wiertz ou les égarements d'un talent

Né en 1806 à Dinant d'une mère journalière et d'un père tailleur de son métier mais plus tard surveillant aux Verreries de Vonêche, incorporé en 1814 à la Maréchaussée hollandaise, Wiertz grandira successivement aux casernes de Couvin, Profondeville, Ciney et Philippeville. Dès son jeune âge, il montre de réelles dispositions pour le dessin, le modelage et la gravure sur bois qui attirent l'attention de Paul de Maibes, membre de la Seconde Chambre des Etats Généraux des Pays-Bas.

C'est au domicile dinantais de son protecteur qu'Antoine Wiertz, alors âgé de treize ans, éprouve un violent coup de foudre pour une oeuvre



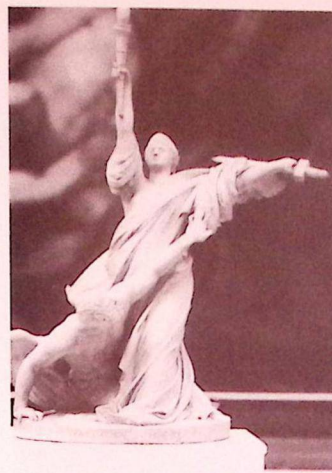
attribuée à Rubens. Conduit par ce même Paul de Maibes à l'Académie d'Anvers, il est saisi d'une profonde admiration pour la *Descente de Croix* lors de sa visite à la cathédrale d'Anvers.

Autodidacte, de l'Académie d'Anvers où il reçoit l'enseignement de Mathieu Van Brée et de Guillaume-Jacques Herryns, il retirera, outre un certain métier indispensable, de solides oeillères et une ambition démesurée vers des sommets inaccessibles: Rubens sera pour lui l'idole à vénérer, à égaler, à dépasser!... Il vécut dans

un rêve qui «prolongé peut devenir hallucinatoire».

La Gloire... Wiertz ne vivra que pour elle. Il n'eut pas d'autre amouruse! Il voyait dans l'orgueil, l'essence même de la vie: «c'est à l'orgueil qu'on doit les plus puissants efforts de l'esprit humain». Audace, persistance, volonté, orgueil... seront ses qualités-vertus.

Un premier séjour dans un Paris bouillonnant le fortifie dans sa vénération de Rubens et l'idée de compositions monumentales qu'il nomme «ardentes inspirations». Le



Le Triomphe de la lumière.
(Photo: S. Capelluto).

Prix de Rome enfin conquis à Anvers en 1832 sera le commencement des grands desseins qui le perdront. Il fera son entrée à Rome le 24 mars 1834, accueilli sous l'arc de triomphe de la Porta del Popolo par la foudre, «présage de son exceptionnelle destinée, symbole de son génie tumultueux ou de son avenir tonitruant». Il quittera Rome au début de 1837 ramenant à Anvers l'immense *Patrocle*, salué par «ce jeune homme est un géant» de Thorwaldsen, actuellement conservé au Musée de l'Art wallon à Liège. Suite à cette gloire, au triomphe des bords de l'Escaut -il écrira à sa mère «tous les journaux en parlent même les journaux flamands...»-il rêve à la consécration de Paris.

Hélas! Il arrive trop tard pour le Salon de 1838 et l'Administration de la Ville de Paris refuse d'autoriser une tente place du Louvre pour que soit montré le chef-d'oeuvre belge. L'année suivante, malgré un *Patrocle* mal accroché aux cimaises, Wiertz, sûr de son génie, juge indigne de soudoyer les critiques parisiens qui ne le ratent pas: ils y voient «des chiens s'arrachant un os», «un chaos qui n'est pas le néant», «quelque

chose d'un peintre»... Il s'enferme alors dans une rancune et un orgueil démesurés qui engendreront sa voie vers un Olympe chimérique et le refus de monnayer les «fruits bizarres de son imagination». Il passera le restant de ses jours au bord d'une détresse matérielle voulue.

Bien que Wiertz n'y attache aucune importance, les nombreuses peintures qu'il fit vers 1835, lors de son séjour à Rome, méritent une attention toute particulière: «le fin paysagiste de Rome et de Subiaco qui ne s'était pas rendu compte, à l'époque, de son talent dans ce domaine, aurait pu aussi transfigurer la banalité de l'objet et devenir alors un grand peintre de la réalité poétique».

Bruxelles capitale et Paris province

Blessé, en rage, il imagine alors d'ériger Bruxelles en capitale de l'Europe: «Allons, Bruxelles! Lève-toi; deviens la capitale du monde et que Paris pour toi, ne soit qu'une ville de province».

Ayant quitté «la Ville infernale» il se réfugie à Liège auprès de sa mère. Dans un église désaffectée, il entreprend la *Révolte des Enfers*, une composition gigantesque et furieuse exécutée à la brosse mais dépourvue «de finesse dans la matière et de

chatolement pictural».

Vers 1841, dans l'église Saint-André, Wiertz réalise *La Chute des Anges rebelles* qu'à l'origine il destinait pour faire face à la *Descente de Croix* de Rubens dans la cathédrale d'Anvers. Exposée au Salon de Bruxelles de 1842, à cause de ses dimensions dans l'ancien temple des Augustins, le tableau regagne Liège où il demeure enroulé pendant un certain temps. Outré, Wiertz estime alors que la Ville de Liège ne méritait plus son don. Après la construction de son atelier rue Vautier, il fait transporter à Bruxelles l'oeuvre qu'il retouche. Liège contestera la propriété du tableau mais le contrat signé par Wiertz stipule que l'oeuvre faisait intégralement partie inaliénable de la Collection Wiertz: elle au Musée Wiertz.

En août 1845, âgé de 40 ans, il quitte Liège pour Bruxelles à la mort de sa mère, pour réaliser de grandes toiles monumentales et surtout peindre une seconde facture de son *Patrocle* auquel, sarcastique, il apposera lui-même le sceau de l'«Approbation des critiques parisiens». L'original, exécuté à Rome en 1836, enjeu d'une tombola, a abouti chez un collectionneur liégeois.

Vue générale d'une salle au Musée Wiertz.
(Photo: S. Capelluto).



La Chute des Anges Rebelles.
(Photo: S. Capelluto).

Par l'intermédiaire d'un ami, il reçoit un asile provisoire dans un entrepôt abandonné rue du Renard dans les Marolles où il peint *La Belle Rosine*, *l'Enfant brûlé*, *la Fuite en Egypte* qu'il offre en 1847 à l'église Saint-Joseph pour le maître-autel et *Le Triomphe du Christ*, unanimement salué par les critiques bruxellois: «De pareilles oeuvres se paient un million, ou bien elles ne se vendent pas; on meurt de faim, au besoin, à côté d'elles!». C'est vers cette époque qu'il a l'idée d'un atelier construit spécialement pour lui par l'Etat belge à qui il remettrait en échange toute son oeuvre achevée et à venir. En mars 1850, il soumet son projet au ministre de l'époque, Charles Rogier, et dès 1851, il prend possession pour 15 ans d'une vaste demeure et d'un immense atelier tout neufs près de la gare du Luxembourg.

Les extrêmes l'attirent

Ils s'égare de plus en plus: Victor Hugo l'inspire dans *Esmeralda* et *Quasimodo*, la mythologie induit *les Baigneuses* et *Satyres*, la religion suscite le *Christ au Tombeau* avec le troublant Ange du Mal, beau ténébreux qui le fascinera. On a affaire ici au Mal pur parfait dans sa forme androgyne, image d'une humanité irrévocablement révoltée. De cette même époque date *l'Education de la Vierge* qu'il veut voir placé chez lui à côté du tableau de Rubens du Musée d'Anvers qui peignit le même sujet. Dans des tableaux plus petits comme la célèbre *Belle Rosine* ou *l'Inhumation précipitée* si souvent reproduit, il fait montre d'une peinture «littéraire» qui le fait surnommer «le philosophe aux pinceaux». Il aurait pu devenir un des plus intéressants peintres d'allégories réalistes ou de nus de son pays: *Filles se préparant au bain*, la *Jeune Sorcière* (pastiche de la *Vénus Frigida* de Rubens), *La Jeune Fille à sa Toilette*, *l'Attente*, *La Confiance*, *Le Bouton de Rose* montrent que Wiertz, chaste ou continent par goût ou nécessité, se



fourvoiera dans «une imagerie lourdement libidineuse, mais érotiquement insignifiante». Il n'atteindra jamais à la chaude sensualité de Rubens. Dominé par l'orgueil, enfermé dans son propre musée, ce «mausolée ante mortem d'une gloire nationale», il essaye de mettre au point, pour éviter le miroitement des grandes surfaces peintes à l'huile, de nouveaux procédés de «peinture

mate» qui l'entraîneront vers la mort le 18 juin 1865 tandis qu'il murmure «Je veux vaincre Raphaël...». La mort de Wiertz fit grand effet. Le Conseil communal d'Ixelles offrit un caveau gratuit dans son cimetière alors que «le coeur de Wiertz, placé dans un sachet de gutta-percha noué d'un ruban rose et déposé dans un coffret de plomb, fut remis à la ville de Dinant qui le reçut solennellement le 28 juin, à l'hôtel de ville».

Plaque commémorative du premier conservateur du Musée Wiertz: Hendrik Conscience. (Photo: S. Capelluto).



S'il y abîme sa santé, il croit avoir réussi: le procédé qui devait «faire prendre en pitié les peintures à l'huile» qu'il tenta vainement de monnayer de son vivant et qu'il applique dès 1853 à de nouvelles compositions, des fresques qu'il veut amovibles sur fond de toile écrue. Dans *La Lutte Homérique*, le procédé s'avère après sa mort un réel désastre conduisant lentement mais irrémédiablement à la désintégration aussi bien du support que de la couche picturale.

Vers la fin de sa vie qu'il mena entièrement en porte-à-faux, Wiertz s'encombrera d'idées humanitaires, pacifistes, égalitaires ou chrétiennes. On retrouve sa foi dans le Progrès, ses critiques de la société moderne qu'il aperçoit à travers les faits-divers rapportés par son journal car il ne quitte pas son atelier. Dans *L'Enfant brûlé*, *Faim*, *Folie et Crime*, il stigmatise les méfaits des mauvaises lectures et du matérialisme athée.

Il avait cependant grande foi en l'Homme: «Dans dix mille ans, dans cent mille ans, dans un million d'années, dans cent millions d'années peut-être... L'homme aura oublié l'homme. L'homme aura lutté avec Dieu, surpris ses secrets, compris ses miracles, fait jouer seul ses machines. L'homme aura franchi les cieux, enjambé les espaces, les mondes, les soleils. L'homme, qui sait aura bouleversé toutes choses pour devenir à son tour créateur.

Quand on songe à cela... que devient, dans cet avenir sans limite, la borne, la petite borne de Quiévrain? «Visionnaire Wiertz?...

Wiertz sculpteur

Tout jeune, Wiertz sculptait. Il lui faudra toujours des mêlées, des gestes, des corps à corps, des attitudes. Comme statuaire, il se mesurera à Laocoon, le premier baroque de l'Histoire. Incapable d'échapper aux idéologies qu'il s'était données, il sera voué aux excès et aux délires. *Les quatre âges de l'humanité* témoignent dans le premier volet *Naissance des passions*- Adam et Eve enlacés comme étant deux dans une seule chair- du rendu de la troisième dimension qu'il a recherchée dans le tableau- allant jusqu'au trompe-l'oeil. Quant au *Triomphe de la Lumière*, le troisième volet, il semble fait d'un seul jet s'équilibrant puissamment sur une vaste base. Devant cette sculpture, on ne peut que penser à la *Liberté dominant le monde* du français Bartholdi.

Wiertz littéraire

«Ce qui dominait en Wiertz était une intarissable propension à la discussion, à la controverse, à la dispute d'idées, à la littérature d'artiste». Il y avait en lui autant de l'écrivain que de l'artiste. La littérature de Wiertz est copieuse.

Dans son *Eloge de Rubens*, mémoire couronné à Anvers en 1840, publié dans le vingtième fascicule de la *Revue Trimestrielle* et sous forme de brochure séparée, Wiertz dépeint Rubens comme «le grand peintre des convulsions de la nature et des passions humaines, le talent les plus fougueux, l'imagination la plus vaste, le génie le plus élevé des temps modernes, l'Homère de la peinture!». Surnommé à juste titre «le philosophe aux pinceaux», Wiertz possédait

l'art de manier avec intelligence une plume pensante». S'il répétait qu'en matière d'art il n'y a pas de jugement, il écrivait: «Nous croyons que la mission de l'art est de plaire aux yeux d'abord, pour plaire à l'esprit ensuite; nous pensons que la peinture est impuissante quand il s'agit d'instruire; que ce n'est pas là son affaire, qu'une page écrite en dit plus cent fois que quarante tableaux ensemble».

Voulant apporter une large contribution à l'Art avec une *Grammaire des peintres*, «un recueil d'observations sur les causes qui constituent le beau chez les plus grands maîtres», de cette grande préoccupation de sa vie, il n'écrivit que des fragments de ce qui devait être une théorie complète de la peinture car il tenait pour certain que le Beau idéal existait.

Musée Wiertz, rue Vautier, 62 à 1040 Bruxelles Tél.: 02/648.17.18. Ouvert du mardi au vendredi de 10 à 12h00 et de 13 à 17h00. Le week end, ouvert une fois sur deux. Fermé le lundi.

Le Bouton de Rose. (Photo: S. Capelluto).



Promenades à Genappe... à Bousval et Glabais

par Jean MEVISSE et Jean VERHULST

Château de Thy.
Thy est une très ancienne seigneurie, dont le château, endommagé durant les guerres du XVI^e s., fut reconstruit au XVII^e s. et aménagé en 1769 dans un style classique.
(Photo : F.T.P.B.W.).



Avec de vastes horizons champêtres, bordée de grands bois et traversée par la Dyle qui y prend sa source, telle est la commune de Genappe, sur la route Bruxelles-Charleroi, à 27 km de la capitale.

Le Syndicat d'Initiative et de Tourisme de Genappe et la Fédération Touristique du Brabant wallon vous y proposent deux circuits pédestres : **la promenade de la Baillerie** vous mènera entre Bousval et Thy, tantôt le long de la verdoyante vallée de la Dyle, tantôt sur la ligne de faite entre Dyle et Thyle;

la promenade des Bruyères commence au pied de l'église de Glabais, traverse les hameaux des «Bruyères» et «Les Flamandes» pour revenir à travers champs et bois au lieu de départ.

Promenade de la Baillerie (7,5 km)

L'église de Bousval sera notre point de départ. Remontons la place pour prendre à gauche la rue Haute, bien nommée, car elle surplombe la localité et la grosse ferme St-Martin. Redescendons la rue de la Croix et prenons à gauche la chaussée provinciale (avenue des Combattants).

Admirez le porche de la *ferme St-Martin*, la maison d'habitation de celle-ci, à étage, millésimée 1758, ainsi que la grange du XVIII^e s. dont la porte cochère est encadrée de pierre bleue.

Traversez l'avenue des Combattants en faisant très attention à la circulation : le tournant masque des véhicules arrivant à toute allure. Descendons la rue de la Forge, dont le nom évoque une entreprise industrielle aujourd'hui disparue (1798-1911) et qui occupa jusqu'à 60 ouvriers.

Nous arrivons à la *source St-Barthélémy*. Celle-ci était fréquentée par les maréchaux-ferrants et les charrons qui venaient y baigner leurs blessures ainsi que par les agriculteurs qui y amenaient soigner les pattes blessées de leurs chevaux. Ceci était dû à la qualité curative de l'eau. Celle-ci a été captée en 1909 et commercialisée jusqu'à ces dernières années, sous le nom de Sources de Bousval.

Prenons le chemin des Marais à droite des anciennes installations des sources; nous passons devant la chapelle St-Roch, en piteux état, et atteignons le hameau de Thy. Le mur du *château de Thy* se dresse bientôt

devant vous. Thy est une très ancienne seigneurie, dont le château, endommagé durant les guerres du XVI^e s., fut reconstruit au XVII^e s. et aménagé en 1769 dans un style classique.

Il est loisible aux amateurs de vieilles pierres de longer l'aile nord, dominée par deux tours carrées en briques et pierre bleue; ils tourneront à gauche jusqu'au passage à niveau en admirant d'un côté le vallon encaissé et de l'autre, à travers les vertes frondaisons, la façade de la belle aile sud du château, toute blanche. Revenons en arrière au hameau et tournons à gauche dans le chemin vers Bousval. Les habitations se raréfient et la vallée devient plus sauvage: pâturages, marécages et bois se succèdent. Nous nous retrouverons à Bousval à hauteur de l'ancien moulin Franquen; nous sommes rue du Château; attention, nous tournons à droite à angle aigu dans le chemin de la Taille Haquin qui remonte à travers bois et champs

Chapelle Try-au-Chêne. La chapelle, robuste construction en brique, a été érigée par le capitaine Thierry le Jeune, seigneur de la Baillerie. (Photo : J. Verhulst).

et nous mène à la *chapelle du Try au Chêne*.

La chapelle, robuste construction en briques, a été érigée par le capitaine Thierry le Jeune, seigneur de la Baillerie, comme le signale le cartouche dédicatoire sur la façade, daté de 1608, et que vous déchiffrez avec autant de difficulté que de délice. Le paysage est majestueux : nous surplombons la vallée de la Dyle au nord, celle de la Thyle au sud et, plus loin, les bois d'Hé derrière lesquels se blottit l'abbaye de Villers-la-Ville. Si vous êtes fatigués, empruntez la variante:

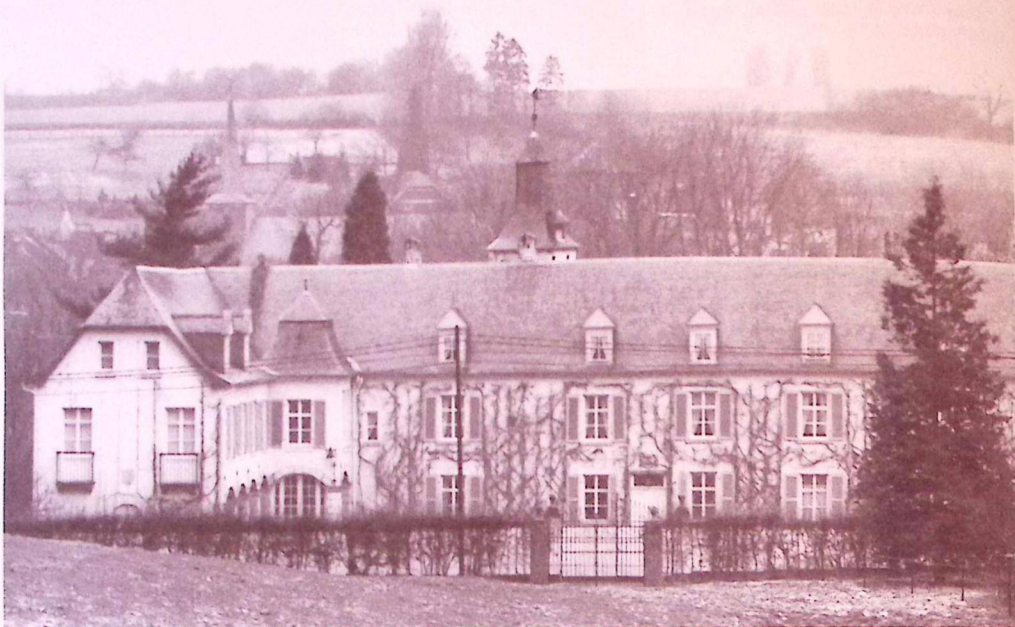
la rue du Try au Chêne peut vous mener directement au point de départ. Mais nous continuerons le chemin de crête en découvrant à droite et à gauche de nouvelles perspectives des deux vallées. Nous revenons par le chemin du Grand Arbre à flanc de coteau; il devient ensuite un pittoresque chemin creux, laissant à gauche les pâtures de la *ferme de la Baillerie*. Les bâtiments actuels n'offrent pas de particularité intéressante; ce fut autrefois le siège de la seigneurie du nom; celle-ci appartient en 1413 à Maillefer de la Baillerie qui la passa à Thierry le Jeune; elle passa à la famille Cupis de Camargo et fut enfin acquise en 1738 par le comte Philippe Norbert Vander Stegen, seigneur de Bousval. Au sortir du chemin creux, admirons le *château de Bousval*, siège de la principale seigneurie du village et qui donna, par ailleurs, son nom à la commune. La partie la plus ancienne du château est la tour circulaire dont la toiture se termine par une loge octogonale d'un guetteur, et pourrait dater de 1500 à 1525. Sur le toit de l'aile principale est indiquée la date de construction (1617). Cette propriété, ainsi que les droits de la seigneurie, furent acquis par Philippe Vander Stegen en 1626; cette famille deviendra par la suite titulaire de quatre des six seigneuries du territoire de l'ancienne commune de Bousval.



Continuons notre promenade par la rue du Grand Arbre qui nous ramènera à notre point de départ, l'*église St-Barthélémy*. L'extérieur est assez banal, mais le portail reprend les armoiries des Vander Stegen (1738). Le mobilier en chêne date du XVIII^e siècle. On y verra aussi le char de St-Barthélémy. Jadis, lors de la procession du dernier dimanche d'août, seuls les chevaux de la ferme de la Baillerie pouvaient le tirer. Il participe toujours à la procession mais, les chevaux viennent d'ailleurs.

Variante (6,3 km)

De la chapelle du Try-au-Chêne, descendre la rue du même nom, puis la rue du Grand Arbre. Contournant le château de Bousval, on rejoindra le point de départ. Signalons qu'il existe à Bousval d'autres circuits pédestres très pittoresques; ils ont fait l'objet d'un «guide des promenades à Bousval et environs» disponibles auprès du Syndicat d'Initiative.



Château de Bousval, siège de la principale seigneurie du village et qui donna, par ailleurs, son nom à la commune. (Photo : J. Verhulst).

**Promenade des Bruyères
(8,7 km)**

L'ancienne commune de Glabais est blottie entre Maransart, Vieux-Genappe et Ways.

Glabais de «Glad» et de «beck», signifie ruisseau rapide. En effet, ce village est arrosé par un petit ruisseau, la Cala, dont les méandres capricieux serpentent dans une vallée très pittoresque que nous vous proposons de découvrir.

Le point de départ de la promenade se situe devant l'église Saint-Pierre entourée de l'ancien cimetière et d'arbres. Elle a été rebâtie en 1760 aux frais de l'abbaye d'Affligem, mais les anciens transepts et le chœur du XVIIe siècle ont été conservés.

Sa façade caractéristique avec portail incurvé, style Louis XV, porte un large fronton triangulaire entre des pilastres en briques. Vue du chevet elle est très harmonieuse.

L'intérieur renferme un autel dédié à saint Jean-Baptiste, pourvu d'un très beau reliquaire du XVIIe siècle.

Ce saint était jadis l'objet d'un grand pèlerinage qui se déroulait le dernier

dimanche de juin.

Dans un jardin clos, près de l'église, la Cure, habitation à double corps, date de 1758, tandis que son portail en pierre bleue dont l'arc surbaissé s'abrite sous un petit paravent, porte la date 1759.

Nous jetons un coup d'oeil à l'entrée de la ferme voisine dont la cour est polygonale. Le corps de logis conserve une fenêtre à traverse du XVIIe siècle. L'ensemble est très harmonieux. Les petites maisons plantées à droite de l'église attireront aussi notre attention.

Descendons la rue des Croix de Feu, puis la rue Cala jusqu'à la rivière du même nom. Passons le petit pont de bois, empruntons le sentier du Moulin de la Cala qui suit la vallée; certains endroits sont difficiles mais le beau paysage vous récompensera de vos peines.

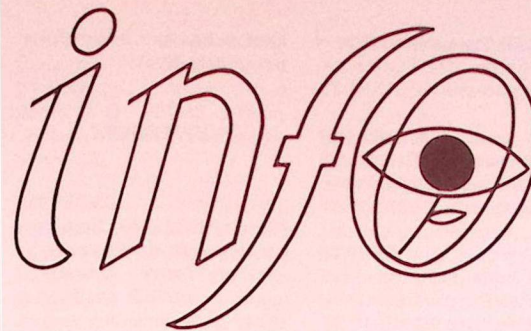
Après quelques centaines de mètres, le petit sentier, bordé d'arbres, remonte la prairie pour gagner la route Ways-La Hutte que nous empruntons vers la gauche. Admirez les grands bois qui abritent le château de Ruat.

Nous arrivons ainsi à la très vaste ferme Glabjoux. L'endroit est déjà cité en 1180, mais les bâtiments actuels datent de la fin du XVIIIe siècle. Admirez le large portail en arc en plein cintre surbaissé, le corps de logis bas, l'immense grange en «long», coiffée d'une bâtière à croupettes. La ferme abrite actuellement les installations du golf de l'Empereur.

Contournons la ferme et remontons le chemin public qui nous conduira, vers l'ouest, au hameau des Bruyères. Poursuivons la promenade par la chemin des Bruyères. Admirez sur notre gauche la jolie ferme du XVIIIe siècle, habilement restaurée, et prenons la rue Wilquet Werner que nous suivons jusqu'à l'ancien chemin de Wavre.

Arrêtons-nous pour contempler au passage les belles échappées vers les bois grâce à la succession de vallons de plus en plus accentués. La dernière bâtisse, nichée au creux des campagnes, s'appelle le «Château Turck» ou «Monplaisir» ou «Jolimom» (ferme rose).

C'était il y a deux siècles une maison



BRABANT
Wallon *tourisme*

Supplément à la revue
"Brabant wallon Tourisme"
N°4/95

Edité par :



Chaussée de Bourvelles, 218
1410 Waterloo

FEDERATION
TOURISTIQUE
DE LA PROVINCE
DU BRABANT
WALLON

Bureau de Dépôt
Waterloo 1

Expositions	>23/12	>31/12	>21/01
BRUXELLES	Bibliothèque Solvay (Parc Léopold) : «Le Monde des Instruments de Musique Mécanique», ouvert 7 jours sur 7 de 10h à 17h30 et le lundi de 14h30 à 22h. Tél : 02/280.16.13.	Palais des Beaux-Arts (rue Ravenstein, 23) : «Mode et Art des années 50 à nos jours». Ouvert tous les jours de 11h à 18h. Informations : tél : 02/507.82.00.	Goethe-Institut (rue Belliard, 58) : «Gerd Hanebeck - collages. Camiel Van Breedam - Installations, collages». Renseignements : 02/230.39.70.
	>17/12 Botanique : (rue Royale, 236) : «Henry Michaux - Oeuvres inédites de Michaux, artiste plasticien, écrivain et poète». Renseignements : 02/226.12.11.	>28/12 Musée d'Art Ancien : (rue de la Régence, 3) : «Le Tracé Royal». Ouvert tous les jours de 10h à 12h et de 13h à 17h fermé le lundi.	>21/01 Bibliothèque Royale Albert I (Bld. de l'Empereur, 4) : «Icônes du Mont Athos». Renseignements : 02/519.53.54.
	>17/12 Galerie de la KredietBank : (Grand Place, 19) : «Les jades chinois et les peintures sur rouleaux». Renseignements : 02/422.85.68.	>31/12 Inno (rue Neuve) : «Cadeau des Musées Européens». Renseignements : 02/211.25.52.	>21/01 Société des Expositions, Palais des Beaux-Arts (rue Ravenstein, 23) : «Bordering on fiction, D'est de Chantal Akerman». Renseignements : 02/507.84.68.
	19/12-17/03 Musée d'Art Ancien : (rue de la Régence, 3) : «Divertimento la Musique dans l'Art». Ouvert tous les jours de 10h à 12h et de 13h à 17h fermé le lundi.	>31/12 Tour Japonaise (Avenue Van Praet 44, Laeken) : «Samurai». Ouvert tous les jours de 10h à 16h45, fermé le lundi. Tél : 02/268.16.08.	>27/01 Maison du Spectacle - La Bellone (Rue de Frandres, 46) : «Kantor, homme de théâtre». Renseignements : 02/513.33.33.
	>20/12 Centre d'Art Contemporain : (avenue des Nerviens, 63) : «Phillipe de Gobert». Renseignements : 02/735.05.31.	>31/12 Interbrew : «Découverte de la brasserie Belle-vue». Ouvert le lundi 13h à 21h, le mercredi de 10h à 18h et le week-end sur rendez-vous. Renseignement : 016/24.72.11.	>28/01 Fondation pour l'Architecture (Rue de l'Ermitage, 55) : «L'éloge de la simplicité». Renseignements : 02/649.02.59.
	>21/12 Centre belge de la Bande dessinée : (rue des Sables, 20) : «The road to maus». Renseignements : 02/219.19.80.	>31/12 Musée du Cinquantenaire (parc du Cinquantenaire) : «Richesses de Velours de la Renaissance provenant de la collection Errera et créations actuelles». Entrée libre. Ouvert tous les jours, sauf le lundi, de 9h30 à 17h00, et de 10h à 17h le week-end et jours fériés.	29/01-11/02 Société des Expositions, Palais des Beaux-Arts (Rue Ravenstein, 23) : «Les Antiquaires». Renseignements : 02/507.84.68.
	>23/12 Centre belge de la Bande dessinée (rue des Sables, 20) : «The road to de Mausby art spiegelman». Ouvert tous les jours, sauf le lundi de 10 à 18h. Tél. : 02/219.19.80.	10/01-17/02 Goethe-Institut Brüssel (rue Belliard, 58) : «Georg Baselitz, gravures 1965-1992». Renseignements : 02/230.39.70.	02/02-avril Musées royaux d'Art et d'Histoire, Porte de Halle (boulevard du Midi) : «Le Mariage». Renseignements : 02/741.73.08.
		11/01-17/02 Centre d'Art Contemporain (avenue des Nerviens, 63) : «Parcours, jeunes artistes de la Communauté Française». Renseignements : 02/735.05.31.	
		12/01-25/02 Botanique : (rue Royale, 236) : «Rétrospective Marc Mendelson». Renseignements : 02/226.12.11.	

13/02-16/03
Maison du Spectacle - La Bellone
(rue de Flandres, 46) : «*Antoine
- Vitez, le jeu et la Raison*».
Renseignements : 02/513.33.33.

14/02-14/04
Galerie de la Kredietbank (Grand
Place, 19) : «*Le Courant animiste
dans la sculpture belge*».
Renseignements : 02/422.85.68.

16/02-16/03
Bibliothèque Royale Albert I (Bld
de l'Empereur, 4) : «*Mark
Severin*». Renseignements :
02/519.53.54.

16/02-30/04
Bibliothèque Royale Albert I (Bld
de l'Empereur, 4) : «*Les
Médailles de la présence Belge
en Afrique Centrale (1876-
1960)*». Renseignements :
02/519.53.54.

>18/02
Centre d'Art du Rouge-Cloître
(Rue du Rouge-Cloître, 4) :
«*Exposition sur le 24e salon
d'ensemble des peintres de
Rouge-Cloître et d'Auderghem*»
hommage à Alfred Bastien.
Ouvert tous les jours de 14h à
17h sauf le lundi et le vendredi
ainsi que du 24/12 au 01/01.
Tél.: 02/660.55.97.

20/02-24/04
Fondation pour l'Architecture
(rue de l'Ermittage, 55) : «*Ron
Arad*» designer et architecte
anglais contemporain.
Renseignements : 02/649.02.59.

22/02-02/06
Galerie de la CGER (rue de
Boiteux, 12) : «*Le Chocolat*».
Renseignements : 02/228.71.68.

De mars à avril
BBL (avenue Marnix, 24) : «*Les
Institutions et leurs Collections*».
Renseignements : 02/547.22.92.

01/03-12/05
Société des Expositions, Palais
des Beaux-Arts (rue Ravenstein,
23) : «*August Sander - Le Pont
Transbordeur*».
Renseignements : 02/507.84.68.

01/03-12/05
Société des Expositions, Palais
des Beaux-Arts (rue Ravenstein,
23) : «*Rétrospective Mel
Bochner - Thought made
visible*». Renseignements : 02/
507.84.68.

02-28/03
Centre d'Art du Rouge-Cloître
(rue du Rouge-Cloître, 4) : «*Le
Cercle d'Art d'Auderghem
présente Henri Logelain*».
Ouvert tous les jours de 14h à
17h sauf le lundi et le vendredi.
Tél. : 02/660.55.97.

07/03-20/04
Centre d'Art Contemporain
(avenue des Nerviens, 63) :
«*William Boyd, Paul Winstanley,
Philippe Dufour, Tania Mourad,
Jacques Charlier, Léo Copers*».
Renseignements : 02/735.05.31.

>10/03
Crédit communal - Passage 44
(rue du Jardin Botanique, 44) :
«*Les arts du vin*».
Renseignements : 02/222.45.05.

22/03-26/05
Botanique : (rue Royale, 236) :
«*Art Brut : photos, peintures,
dessins, sculptures*».
Renseignements : 02/226.12.11.

>24/03
Musées Royaux des Beaux-Arts,
Musée d'Art Ancien (rue de la
Régence, 3) : «*Tableaux anciens
avec instruments de musique*».
Renseignements : 02/508.32.11.

26/03-26/04
Bibliothèque Royale Albert I (Bld
de l'Empereur, 4) : «*Le Livre
insolite*». Renseignements : 02/
519.53.54.

26/03-16/06
Crédit communal - Passage 44
(rue du Jardin Botanique, 44) :
«*L'art abstrait*».
Renseignements : 02/222.45.05.

29/03-28/04
INNO (rue Neuve) : «*Portugal*»,
une exposition de «Azulejos» et
de l'Art Populaire portugais.
Renseignements : 02/211.25.52.

>07/04
Musée de la Porte de Hal
(Boulevard du Midi) : «*Mariage
vécu dans les diverses
communautés vivant en
Belgique*». Tél. : 02/741.72.15.

20/04-22/05
Centre d'Art du Rouge-Cloître
(Rue du Rouge-Cloître, 4) :
«*L'artiste-peintre*» de Fernand
Pire. Ouvert tous les jours de
14h à 17h sauf le lundi et le
vendredi. Tél. : 02/660.55.97.

24/04-08/06
Maison du Spectacle - La Bellone

(rue de Flandres, 46) : «*Aloise et
le théâtre de l'univers*».
Renseignements : 02/513.33.33.

De mai à juin
Goethe-Institut (rue Belliard, 58)
: «*Frank Thiel, photographies*».
Renseignements : 02/230.39.70.

03-19/05
Musée Horta (rue Américaine,
25) : «*Paul Dubois, sculptures*».
Renseignements : 02/537.16.92.

>19/05
Musée du Cinquantenaire (Parc
du Cinquantenaire, 10) : «*Quand
la pierre se fait précieuse*».
Pierres précieuses et fines
venant de Sibérie. Ouvert tous
les jours, sauf le lundi, de 10h00
à 17h00. Tél. : 02/741.72.15.

24/05-04/09
Fondation pour l'Architecture
(rue de l'Ermittage, 55) : «*Les
labyrinthes du désir*».
Renseignements : 02/649.02.59.

01-23/06
Centre d'Art du Rouge-Cloître
(Rue du Rouge-Cloître, 4) :
«*Aquarelles*» de P. Chariot.
Ouvert tous les jours de 14h à
17h sauf le lundi et le vendredi.
Tél. : 02/660.55.97.

07/06-08/09
Société des Expositions, Palais
des Beaux-Arts (rue Ravenstein,
23) : «*Ilya Kabakov - on the roof*».
Renseignements : 02/507.84.68.

07/06-08/09
Société des Expositions, Palais
des Beaux-Arts (rue Ravenstein,
23) : «*L'art en résistance -
Peintres Allemands de l'entre-
deux-guerres*».
Renseignements : 02/507.84.68.

>09/06
Musée du Cinquantenaire (Parc
du Cinquantenaire, 10) :
«*Richesses de velours - Velours
de la Renaissance à nos jours*».
Ouvert tous les jours, sauf le
lundi, de 10h00 à 17h00.

14/06-28/07
Botanique : (rue Royale, 236) :
«*Design de l'an 2000*».
Renseignements : 02/226.12.11.

01/09-31/11/1996
Musée d'Art Ancien (Forum, Rue
de la Régence 3) : «*Legat Louis
et Irène Scutenaire Hamoir*», de
Emile Claus. De 10h00 à 12h00
et de 13h00 à 17h00, fermé le

lundi, entrée libre. Informations :
tél. : 02/508.32.11.

ETTERBEEK

>03/03/1996

Musée royal des Sciences
Naturelles (ch. de Wavre, 260) :
«*Planète Terre*». Ouvert du
mardi au samedi de 9h30 à
16h45 et le dimanche jusqu'à
18h. Fermé les lundis, le 25/12
et 1/1. Tél. : 02/627.42.34.

GENVAL

>15/12

Musée de l'eau et de la fontaine
asbl (Avenue Hoover, 63) :
«*Fontaines de Belgique*», et
«distribution de l'eau». Ouvert
tous les week-ends et jours
ferriés de 10h à 18h. En semaine,
uniquement sur rendez-vous.
Tél. : 02/654.19.23.

IXELLES

>17/12

L'Espace photographique
Contretype (avenue de la
Jonction, 1) : «*Andreas Muller
Pohle*». Renseignements :
02/538.42.20.

De Janvier à Février

Espace Photographique
Contretype (avenue de la
Jonction, 1) : «*Bernard Plossu -
photos*». Renseignements :
02/538.42.20.

De mars à avril

Espace Photographique
Contretype (avenue de la
Jonction, 1) : «*Mar, Mater,
Materia*». Renseignements :
02/538.42.20.

D'avril à mai

Espace Photographique
Contretype (avenue de la
Jonction, 1) : «*Alain Janssens -
Christèle Lerisse, photos*».
Renseignements : 02/538.42.20.

De mai à juin

Espace Photographique
Contretype (avenue de la
Jonction, 1) : «*Propositions
d'artistes, photos*».
Renseignements : 02/538.42.20.

De juin à août
Espace Photographique
Contretype (avenue de la
Jonction, 1) : «*Sterck & Roza,
photos*». Renseignements : 02/
538.42.20.

2/06-17/06

Centre culturel Georges
Mundeleer (rue Mercelis, 13)
«*Salon de l'Ecole des Arts
d'Ixelles*».

JODOIGNE

>22/12

Galerie du Crabe (Rue St
Médard, 4) : «*Exposition de Anne
Gatin, Anais*», peintures à l'huile.
Du lundi au vendredi de 10h à
18h, les samedis et dimanches
de 14h à 18h. Renseignements :
010/81.40.50.

NIVELLES

04-08/02

Centre Culturel (bd du
Souverain, 183/185) à 15h30 et
20h30 : «*Feu la mère de
madame - On purge bébé de
feydeau*» par Pierre Richard et
Darry Cowl. Tél. : 02/660.03.03.

17/02

Centre Culturel (bd du
Souverain, 183/185) à 15h00 :
«*Une aspirine pour deux*»
comédie de Woody Allen. Tél. :
02/660.03.03.

05-07/03

Centre Culturel (bd du
Souverain, 183/185) à 20h30 :
«*Vacances de rêve de Francis
Joffo*» avec Marthe Mercadier et
Pierre Maguelon. Tél. :
02/660.03.03.

23/03

Centre Culturel (bd du
Souverain, 183/185) à 15h00 :
«*Interdit aux Messieurs*» de
Valmy et Haguet. Tél. :
02/660.03.03.

TERVUREN

De Janvier à Juin

Musée Royal de l'Afrique
Centrale, Musée de Tervuren
(Chaussée de Louvain, 13) :
«*Ethiopie*». Renseignements :
02/769.52.11.

De mars à Juillet

Musée Royal de l'Afrique
Centrale, Musée de Tervuren
(Chaussée de Louvain, 13) :
«*Sièges Africains*».
Renseignements : 02/769.52.11.

WOLUWE-SAINT-PIERRE

>30/12

Bibliotheca Wittockiana (Rue du
Bemel, 21) : «*Reliures française
de l'Epoque Romantique*». Tél. :
02/770.53.33.

t du mardi au vendredi, de 10 à
17h. Fermé les jours fériés.

Spectacles - Théâtre

AUDERGHEM

14-18/01

Centre Culturel (bd du
Souverain, 183/185) à 15h30 :
«*L'école des femmes de
Molière*» par Michel Galabru.
Tél. : 02/660.03.03.

04-08/02

Centre Culturel (bd du
Souverain, 183/185) à 15h30 et
20h30 : «*Feu la mère de
madame - On purge bébé de
feydeau*» par Pierre Richard et
Darry Cowl. Tél. : 02/660.03.03.

17/02

Centre Culturel (bd du
Souverain, 183/185) à 15h00 :
«*Une aspirine pour deux*»
comédie de Woody Allen. Tél. :
02/660.03.03.

05-07/03

Centre Culturel (bd du
Souverain, 183/185) à 20h30 :
«*Vacances de rêve de Francis
Joffo*» avec Marthe Mercadier et
Pierre Maguelon. Tél. :
02/660.03.03.

23/03

Centre Culturel (bd du
Souverain, 183/185) à 15h00 :
«*Interdit aux Messieurs*» de
Valmy et Haguet. Tél. :
02/660.03.03.

BRAINE-L'ALLEUD

27/01

Centre Culturel (rue Jules Hans,
4) à 20h30 : «*Les Supplantes
d'Eschyle*» par Praxis Théâtre.
Tél. : 02/384.59.62.

02/02

Centre Culturel (rue Jules Hans,
4) à 20h30 : «*L'Homme de Spa*»

par Max Vandervorst. Tél. :
02/384.59.62.

09/03

Centre Culturel (rue Jules Hans,
4) à 20h30 : «*Ballade des
Bigorneaux*» par la Cie Dorante
Moretus. Tél. : 02/384.59.62.

22/03

Centre Culturel (rue Jules Hans,
4) à 20h30 : «*Kodt Pave Shagns*»
par le Hart Machin Group. Tél. :
02/384.59.62.

26/04

Centre Culturel (rue Jules Hans,
4) à 20h30 : «*Les Frères
Taloche*». Tél. : 02/384.59.62.

03/05

Centre Culturel (rue Jules Hans,
4) à 20h30 : «*Antigone de
Sophocle*» par la Cie des sept
Mers. Tél. : 02/384.59.62.

BRUXELLES

>16/12

La Samaritaine (rue de la
Samaritaine, 16) : «*Coviscope,
Les Allumés du Plat Pays*».
Renseignements : 02/511.33.95.

17/12

Chapelle des Brigitines (Rue
des Visitandines) à 20h30 : «*Le
Conférencier*» d'après Anton
Tchékov, mise en scène de
Denis Bernard. Tél. :
02/511.99.66.

19/12-14/01

Rideau de Bruxelles (Palais des
Beaux-Arts, Rue Ravenstein 23)
au Studio à 20h15 : «*Voyages
avec ma Tante*» de Giles
Havergal et d'après Graham
Greene, mise en scène de Adrian
Brine. Le dimanche à 15h. Tél. :
02/507.83.60.

20-30/12

La Samaritaine (rue de la
Samaritaine, 16) : «*Ici et là-bas
de Wasaburo Fuduka*».
Renseignements : 02/511.33.95.

21/12-06/01

Palais des Beaux-Arts (rue
Ravenstein, 23) : «*La Framboise
frivole de Peter Hens et Rudy
Minnaert*». Renseignements :
02/218.27.35.

22-24/12

Théâtre de TOONE (impasse
Schuddeveld, 6) à 16h : «*La*

Nativité» d'Henri Conscience. Tél. :
02/511.71.37.

22/12-24/02

Théâtre de l'Inédit, Hôtel Palace
(rue Gineste, 3) : «*Chambre à
louer la nuit, de Wespin et par
Michel Gervais*».
Renseignements : 02/673.38.99.

>23/12

Théâtre de la Vie (Rue
Traversière, 45) : «*Ma cour
d'honneur*» de et par Philippe
Avron. Renseignements et
réservations au : 02/218.79.35.

23/12

Palais des Beaux-Arts (rue
Ravenstein, 23) : «*L'ecclésiaste
de Sammy Frey*».
Renseignements : 02/218.27.35.

26-30/12

Théâtre de la Vie (Rue
Traversière, 45) : «*La Foire en
Chansons*» de G. Knoops et M.
Gelders - Café-théâtre.
Renseignements et réservations
au : 02/218.79.35.

30/12

Théâtre de TOONE (impasse
Schuddeveld, 6) à 15h : «*La
Nativité*» d'Henri Conscience.
Tél. : 02/511.71.37.

>31/12

Comédie Claude Volter
(98, avenue des Frères Legrain)
Bureau de location ouvert de
11h à 18h tous les jours, même
le lundi, le samedi de 11h à 16h
: «*Une Folie*» de Sacha Guitry,
Du mardi au samedi à 20h15.
Tél. : 02/762.09.63

>31/12

Le Public (rue Braemt, 64-70) :
«*Café concert et Boulingrin,
Courteline*» par Jacques
Delcuvelierie, Luc Brumagne et
Joëlle Ledent. Renseignements :
0800/944.44.

>31/12

Palais des Beaux-Arts (rue
Ravenstein, 23) : «*Bruno
Coppens fait son petit théâtre,
où cours-je ?*».
Renseignements : 02/218.27.35.

>31/12

Théâtre de Quat'sous (rue de la
Violette, 34) : «*Ay Carmela de
Jose Sanchez Sinisterra*» par la
compagnie Roland Ravez.
Renseignements : 02/512.10.22.

>31/12

Auditorium 44 (Bd du Jardin

Botanique, 44) : «*Chez Willy*» de Bernard Cogniaux, Michel de Warzee et M. Kartchevsky. Renseignements: 02/218.27.35.

>31/12

Théâtre Molière (square du Bastion, 5) : «*Etudes en rires majeurs*» de Christian Labeau. Renseignements: 02/512.04.07.

>31/12

Botanique (rue Royale, 238) : «*La Chute finale, de E. de Staercke, J.L. Leclercq, P. Van Steen et J. Viola*». Renseignements: 02/226.12.11.

05/01-13/01

Rideau de Bruxelles (Palais des Beaux-Arts, Rue Ravenstein 23) au Petit Théâtre à 20h15 : «*Oleanna*» de David Mamet, mise en scène de Adrian Brine. Le dimanche à 15h. Tél. : 02/507.83.60.

>07/01

Théâtre royal du Parc (rue de la Loi, 3) Bureau de location ouvert de 11h à 18h : «*Silence en coulisses*» de Michael Frayn. Tél. : 02/511.41.47 ou 512.23.39.

>07/01

Cirque Royale (rue de l'Enseignement, 1) : «*Le Cirque de Moscou*». Renseignements : 02/218.27.35.

10-28/01

Théâtre Molière (square du Bastion, 5) : «*Madame Colette ou les soleils et les glaces*» de Jacques Joël. Renseignements: 02/512.04.07.

10-27/01

La Samaritaine (rue de la Samaritaine, 16) : «*Marion De Roose*» de Guesquière. Renseignements: 02/511.33.95.

12-17/01

Théâtre National (centre Rogier) dans la grande salle : «*Ubu Roi - Titus Andronicus*» de Alfred Jarry. Tous les jours à 20h15, le mercredi à 19h30 et le dimanche 14/01 à 15h00. Fermé le lundi. Tél. : 02/203.53.03.

17-30/01

Rideau de Bruxelles (Palais des Beaux-Arts, Rue Ravenstein 23) au Petit Théâtre : «*Moi, Jean-Joseph Charlier - dit jambe de bois, héros de la révolution belge*» de Paul Emond, mise en scène de Jules-Henri Marchant.

Renseignements et réservation : tél. : 02/507.83.60.

18/01-17/02

Théâtre du Parc (rue de la Loi, 3) Bureau de location ouvert de 11h à 18h : «*Volpone*» de Ben Jonson. Tél. : 02/511.41.47 ou 512.23.39.

23/01-18/02

Comédie Claude Volter (98, avenue des Frères Legrain) Bureau de location ouvert de 11h à 18h tous les jours, même le lundi, le samedi de 11h à 16h : «*Une Case de Vide*» de Jacques Martin, Du mardi au samedi à 20h15. Tél. : 02/762.09.63

26/01-02/03

Théâtre de Quat'sous (rue de la Viollette, 34) : «*L'Autorisation de Pierre Bourgeois*» par la compagnie Roland Ravez. Renseignements: 02/512.10.22.

27-29/01

Palais des Beaux-Arts (Rue Ravenstein, 23) : «*Raymond Devos*». Renseignements : 02/218.27.35.

30/01-04/02

Cirque Royale (rue de l'Enseignement, 1) : «*Black & Blues*» par le Minskoff Theatre Broadway. Renseignements : 02/218.20.15.

30/01-11/02

Théâtre Molière (square du Bastion, 5) : «*Monsieur Cloporte*» de Stéphane Custers. Renseignements: 02/512.04.07.

30/01-17/02

Théâtre National (centre Rogier) dans la petite salle : «*Par les villages*» de Peter Handke Tous les jours à 20h30, le mercredi à 19h30 et le dimanche 04/02 à 15h00. Fermé le lundi. Tél. : 02/203.53.03.

31/01-02/03

Rideau de Bruxelles (Palais des Beaux-Arts, Rue Ravenstein 23) au Studio à 20h15 : «*L'Odyssée*» de Homère, mise en scène de Jules-Henri Marchant. Le dimanche à 15h. Tél. : 02/507.83.60.

06-10/02

Théâtre royal des Galeries (Galerie des Princes) : «*Art de Yasmina Reza*» par Jean-Louis Trintignant, Pierre Arditi et Pierre

Vaneck. Renseignements : 02/218.27.35.

12/02

Théâtre de la Vie (Rue Traversière, 45) : «*Une Rencontre dialoguée*» avec le public. Renseignements et réservations au : 02/218.79.35.

14/02-09/03

La Samaritaine (rue de la Samaritaine, 16) : «*Paolo Doss*» par Ken N'Daye, Joëlle Ribant et Nicole De Keghel. Renseignements: 02/511.33.95.

14/02-13/04

Le Public (rue Braemt, 64-70) : «*La Provinciale de Tourgueniev*» par Philippe Sireuil, Isqabelle Flamant et Olivier Gourmet. Renseignements: 0800/944.44.

20-25/02

Théâtre Molière (square du Bastion, 5) : «*Quelques traces*» de Bernard Cogniaux. Renseignements: 02/512.04.07.

24/02

Cirque Royale (rue de l'Enseignement, 1) : «*The Best of Broadway*» par le Broadway Musical Company. Renseignements: 02/218.20.15.

27/02-02/03

Auditorium 44 (Bd du Jardin Botanique, 44) : «*Diner de cons*» de Jacques Villeret et Michel Roux. Renseignements : 02/218.27.35.

27/02-09/03

Théâtre National (centre Rogier) dans la grande salle : «*Weisman et Copperface*» de George Tabori Tous les jours à 20h15, le mercredi à 19h30 et le dimanche 03/03 à 15h00. Fermé le lundi. Tél. : 02/203.53.03.

27/02-16/03

Théâtre de la Vie (Rue Traversière, 45) : «*La Balle perdue*» de Nicolas Lyelh et par le Théâtre Espace Acteur de Paris. Renseignements et réservations au : 02/218.79.35.

28-29/02

Cirque Royale (rue de l'Enseignement, 1) : «*Les années Twist*». Renseignements: 02/218.20.15.

28/02-24/03

Théâtre royal des Galeries (Galerie des Princes) : «*L'école*

des Femmes de Molière» par la Compagnie des Galeries. Renseignements: 02/512.04.07.

29/02-17/03

Théâtre Molière (square du Bastion, 5) : «*Délires d'André Baillon*» par la Compagnie des Galeries. Renseignements : 02/512.04.07.

29/02-30/03

Théâtre du Parc (rue de la Loi, 3) Bureau de location ouvert de 11h à 18h : «*En attendant les boeufs*» de Christian Dob. Tél. : 02/511.41.47 ou 512.23.39.

05-10/03

Théâtre National (centre Rogier) dans la petite salle : «*Le neveu de Rameau*» de Denis Diderot Tous les jours à 20h30, le mercredi à 19h30 et le dimanche à 15h00. Fermé le lundi. Tél. : 02/203.53.03.

06/03-04/04

Rideau de Bruxelles (Palais des Beaux-Arts, Rue Ravenstein 23) au Petit Théâtre à 20h15 : «*Trois grandes femmes*» de Edward Albemise en scène de Roumen Tchakarov. Le dimanche à 15h. Tél. : 02/507.83.60.

08-30/03

Rideau de Bruxelles (Palais des Beaux-Arts, Rue Ravenstein 23) au Petit Théâtre : «*Le Prince*» de William Clif, mise en scène de Frédéric Dusenne. Renseignements et réservation: tél. : 02/507.83.60.

12-17/03

Théâtre National (centre Rogier) dans la grande salle : «*Fantasio*» de Alfred de Musset Tous les jours à 20h15, le mercredi à 19h30 et le dimanche à 15h00. Fermé le lundi. Tél. : 02/203.53.03.

14/03-07/04

Comédie Claude Volter (98, avenue des Frères Legrain) Bureau de location ouvert de 11h à 18h tous les jours, même le lundi, le samedi de 11h à 16h : «*Madame Sans-Gêne*» de Victorien Sardou, Du mardi au samedi à 20h15. Tél. : 02/762.09.63

21/03-05/04

Théâtre National (centre Rogier) dans la grande salle : «*Franziska*» de Frank Wedekind Tous les jours à 20h15, le

mercredi à 19h30 et le dimanche à 15h00. Fermé le lundi. Tél. : 02/203.53.03.

26/03-04/04

Théâtre de la Vie (Rue Traversière, 45) : «*Alleluia érotique*» par le Théâtre de la Vie. Renseignements et réservations au : 02/218.79.35.

24/04-24/05

Rideau de Bruxelles (Palais des Beaux-Arts, Rue Ravenstein 23) au Petit Théâtre à 20h15 : «*Molly Sweeney*» de Brian Friel, mise en scène de Adrian Brine. Le dimanche à 15h. Tél. : 02/507.83.60.

25/04-25/05

Théâtre du Parc (rue de la Loi, 3) Bureau de location ouvert de 11h à 18h : «*Louis II de Bavière, fou*» de Bernard Renan. Tél. : 02/511.41.47 ou 512.23.39.

02-21/05

Théâtre National (centre Rogier) dans la petite salle : «*Un ennemi du peuple*» de Henrik Ibsen Tous les jours à 20h30, le mercredi à 19h30 et le dimanche à 15h00. Fermé le lundi. Tél. : 02/203.53.03.

08-31/05

Rideau de Bruxelles (Palais des Beaux-Arts, Rue Ravenstein 23) au Studio : «*La chute des aveugles*» de Gert Hofmann - adaptation de Michel Wright, mise en scène de Luc Van G r u n d e r b e e c k . Renseignements et réservations: tél. : 02/507.83.60.

ETTERBEEK

>16/12

Théâtre 140 (Av. Eugène Plasky, 140) : «*Bernard Haller*». Renseignements: 02/733.97.08.

>23/12

Théâtre Varia (rue du Sceptre, 78) à 20h30 : «*On ne badine pas avec l'amour*». Le mercredi à 19h30. Tél. : 02/640.82.58.

11/01-03/02

Théâtre Varia (rue du Sceptre, 78) à 20h30 : «*Edmond de David Mamet*» par Marcel Delval. Renseignements: 02/640.82.58.

06/02-10/02

Théâtre 140 (Av. Eugène Plasky,

140) : «*Le journal de Vaslav Nijinsky de Redjap Mitrovista*». Renseignements: 02/733.97.08.

13-24/02

Théâtre Varia (rue du Sceptre, 78) à 20h30 : «*La Cruche cassée d'Heinrich von Kleist*» par Janine Godinas. Renseignements : 02/640.82.58.

05-16/03

Théâtre Varia (rue du Sceptre, 78) à 20h30 : «*Peter Gynt*». Le mercredi à 19h30. Tél. : 02/640.82.58.

IXELLES

>16/12

Théâtre de Poche (chemin du Gymnase, 1a) : «*Le Grand retour de Boris Spielman*» par Gilles Segal et Serge Kribus. Renseignements: 02/649.17.27.

>16/12

Théâtre de Poche (chemin du Gymnase, 1a) : «*L'art d'aimer d'Ovide*» par Roland Mahauden et Michel de Warzee. Renseignements: 02/649.17.27.

LOUVAIN-LA-NEUVE

12-31/12

Théâtre de Jean Vilar (Centre Urbain) : «*Le Malade Imaginaire*» de Molière. Tél. : 010/45.04.00.

04-10/12

Théâtre de Jean Vilar (Centre Urbain) : «*Ma cour d'honneur*» one-manshow de et par Philippe Avron Tél. : 010/45.04.00.

23/01-14/02/96

Théâtre de Jean Vilar (Centre Urbain) : «*Silence en coulisses*» comédie de Michael Frayn Tél. : 010/45.04.00.

20/02-31/03/96

Théâtre Blocry (Centre du Blocry) : «*Mémoires de deux jeunes mariées*» de Patricia Houyoux, d'après Honoré de Balzac Tél. : 010/45.04.00.

07-12/05

Théâtre de Jean Vilar (Centre Urbain) : «*Indépendance*» de Lee Blessing Tél. : 010/45.04.00.

NIVELLES

17/12

Waux-Hall (Place Lambert Schiffelers, 2) salle de spectacles : «*Habotte*» par la Compagnie dialectale des tréteaux à 15h. Renseignements: 067/21.54.13.

Concerts - Ballets - Jazz

JODOIGNE

02/03

Salle des Calèches (Château Pastur) à 20h00. «*La famille Bach - Ricercar Consort*». Interprété Philippe Pierlot, viole; Guy Penson, clavecin; Marc Hantai, flûte et Danielle Etienne, flûte. Renseignements et réservations au : 010/81.35.01.

04/05

Salle des Calèches (Château Pastur) à 20h00. «*Récital de piano*». Interprété par Luiz De Moura Castro. Renseignements et réservations au : 010/81.35.01.

NIVELLES

19/12

Waux-Hall (Place Lambert Schiffelers, 2) salle des spectacles : «*Concert créatif par l'Académie de Nivelles*» à 17h.

20/03

Collégiale Sainte-Gertrude de Nivelles : «*Jean Sébastien Bach - Messe en si*». Orchestre, solistes et chœur des Minimes, direction : Jacques Van Herentals. Renseignements : 067/84.08.64 ou 067/88.22.75.

23/03

Collégiale Sainte-Gertrude de Nivelles : «*Jean Haydn - Les sept dernières paroles du Christ*». Les musiciens de Strasbourg, récitant : Michaël Lonsdale. Renseignements : 067/84.08.64 ou 067/88.22.75.

PERWEZ

27/01/1996

Foyer culturel de Perwez à

20h00 : «*Rosamunde Quartett*» : Interprété par Jean-François Chamberlan, violon; Pascal Crismer, violon; Anne Pinggen, alto et Bernard Delire, violoncelle. Renseignements et réservations au : 081/65.61.04.

VILLERS-LA-VILLE

24/08/1996

Abbaye de Villers-la-Ville (Eglise Romane) à 17h : «*Festival de Wallonie*» chant grégorien. Tél. : 071/87.95.55.

Conférences - Visites commentées

BRUXELLES

05/12

La Fonderie - Parcours de valorisation de l'entreprise bruxelloise (Rue Ransfort, 27 - 1080 Bruxelles) à 05h45 : «*Abattoirs et marchés d'Anderlecht*» . Réservation obligatoire au 02/410.99.50.

05/12

La Fonderie - Parcours de valorisation de l'entreprise bruxelloise (Rue Ransfort, 27 - 1080 Bruxelles) à 09h30 : «*Mécanique Vanderperren - Boulangerie Van De Kerchove*» . Réservation obligatoire au 02/410.99.50.

07/12

La Fonderie - Parcours de valorisation de l'entreprise bruxelloise (Rue Ransfort, 27 - 1080 Bruxelles) à 05h00 : «*Marché matinale de Mabru - Centre Européen des fruits et légumes*» . Réservation obligatoire au 02/410.99.50.

08/12

La Fonderie - Parcours de valorisation de l'entreprise bruxelloise (Rue Ransfort, 27 - 1080 Bruxelles) à 09h30 : «*Frappe de médailles Fibru - Sterop-Pharmacobel*» . Réservation obligatoire au 02/410.99.50.

08/12

La Fonderie - Parcours de valorisation de l'entreprise bruxelloise (Rue Ransfort, 27 - 1080 Bruxelles) à 09h30 :

«Gaufres Pegi - Néons Degavre» . Réserve obligatoire au 02/410.99.50.

11/12

La Fonderie - Parcours de valorisation de l'entreprise bruxelloise (Rue Ransfort, 27 - 1080 Bruxelles) à 09h30 : «Charcuterie Blancke - Torrefaction Santos Palace» . Réserve obligatoire au 02/410.99.50.

12/12

La Fonderie - Parcours de valorisation de l'entreprise bruxelloise (Rue Ransfort, 27 - 1080 Bruxelles) à 09h00 : «Quai Monnoyer - Ferrailage Techramo - bétons Ready mix - récupérations des métaux Goerge» . Réserve obligatoire au 02/410.99.50.

13/12

La Fonderie - Parcours de valorisation de l'entreprise bruxelloise (Rue Ransfort, 27 - 1080 Bruxelles) à 09h30 : «Tannerie Thompson - Brasserie Belle-Vue» . Réserve obligatoire au 02/410.99.50.

13/12

La Fonderie - Parcours de valorisation de l'entreprise bruxelloise (Rue Ransfort, 27 - 1080 Bruxelles) à 19h30 à 00h30 : «Workside by Night - Tri Postal - Imprimerie Nevada-Nimifi» . Réserve obligatoire au 02/410.99.50.

14/12

La Fonderie - Parcours de valorisation de l'entreprise bruxelloise (Rue Ransfort, 27 - 1080 Bruxelles) à 09h30 : «Chocolaterie Manon - L'Emallierie belge» . Réserve obligatoire au 02/410.99.50.

02-20/12

Palais des Beaux Arts (Rue du Ravenstein 23) : «Océan Indien, Maurice, Madagascar, Réunion» , de Claude Pavard.. Renseignements au 02/507.82.00.

09/12

Auditorium 44 (Bd du Jardin Botanique 44) à 15h00 : «Océan Indien, Maurice, Madagascar, Réunion» , de Claude Pavard. Renseignements au 02/507.82.00.

22/12

Palais des Congrès (Coudenberg, 3) à 14h30, 16h30 et 19h45 «Les 7 merveilles du monde antique» film de V. Zamarovzky commenté par J. Topart. Renseignements 02/735.56.93.

>31/12

Musée bruxellois de la gueuze : «Visites guidées de brasserie artisanale». Ouvert tous les samedis à 11h, 14h et 15h30. Tél : 02/520.28.91.

08/01

Palais des Congrès (Coudenberg, 3) à 14h30, 16h30 et 19h45 «Le Charme des Dolomites» Cinéconférence de F. Thomas. Renseignements 02/735.56.93.

13/01

Cinéma UGC (place Debrouckère) à 9h45 «Les 7 merveilles du monde antique» film de V. Zamarovzky commenté par J. Topart. Renseignements 02/735.56.93.

12/02

Palais des Congrès (Coudenberg, 3) à 14h30, 16h30 et 19h45 «La Turquie en Route vers l'an 2000» film de V. Zamarovzky commenté par J. Topart. Renseignements 02/735.56.93.

03/03

Palais des Congrès (Coudenberg, 3) à 14h30, 16h30 et 19h45 «Les 7 merveilles du monde antique» cinéconférence C. Renglet et G. Duat. Renseignements 02/735.56.93.

05/04

Palais des Congrès (Coudenberg, 3) à 14h30, 16h30 et 19h45 «Le Burundi» Cinéconférence par M.-D. Massol. Renseignements 02/735.56.93.

LOUVAIN-LA-NEUVE

12/02

Auditoire Montesquieu 01 (Place Montesquieu) : «Egyptologie par Paul J. Frandsen» à 20h. Renseignements : 071/88.88.99.

26/02

Auditoire Montesquieu 01 (Place Montesquieu) : «Disrapaanui 270. Une mission d'archéologie subaquatique à l'île de Pâques.»

par Thierry Vermeeren à 20h. Renseignements : 071/88.88.99.

11/03

Auditoire Montesquieu 01 (Place Montesquieu) : «La géométrie dans l'Egypte ancienne» par Doris Rampelberg à 20h. Renseignements : 071/88.88.99.

25/03

Auditoire Montesquieu 01 (Place Montesquieu) : «Diodore de Sicile et le Tombeau d'Osymandyas» par Claude Obsomer à 20h. Renseignements : 071/88.88.99.

10-12/04

Auditoire Doyen 31 (Louvain-la-Neuve) : Colloque «Villers une Abbaye revisitée» les 10, 11 et 12 avril. Renseignements : 071/87.95.55.

NIVELLES

22/12

Waux-Hall (Place Lambert Schiffelers, 2) salle de spectacles : «Australie terre d'avenir» par Jacques Villemot. Renseignements : 067/21.31.00.

WATERLOO

08/01

Maison Communale (rue Fr. Libert, 28) à 14h00, et 20h15 «Le Charme des Dolomites» Cinéconférence de F. Thomas. Renseignements 02/735.56.93.

13/02

Maison Communale (rue Fr. Libert, 28) à 14h00, et 20h15 «La Grèce éternelle» Cinéconférence de J-J Lafrechoux et P. Bresson. Renseignements 02/735.56.93.

12/03

Maison Communale (rue Fr. Libert, 28) à 14h00, et 20h15 «La Turquie en Route vers l'An 2000» Cinéconférence de C. Renglet et G. Douat. Renseignements 02/735.56.93.

16/04

Maison Communale (rue Fr. Libert, 28) à 14h00 et 20h15 «Le Burundi» Cinéconférence par M.-D. Massol. Renseignements 02/735.56.93.

18/04

Maison Communale (rue Fr. Libert, 28) à 14h00 «Le Burundi» Cinéconférence par M.-D. Massol. Renseignements 02/735.56.93.

29/04

Centre Culturel (av. des Combattants, 41) à 20h00 «Le Burundi» Cinéconférence par M.-D. Massol. Renseignements 02/735.56.93.

VILLERS-LA-VILLE

Evénements

18/02

Carnaval de Villers-la-Ville. Renseignements : 071/87.73.10. ou 071/87.66.79.

BRUXELLES

08-10/12

Grand Sablon : «Marché Européen des traditions de Noël». Renseignements : 02/513.39.72.

08/04

Pâques à l'Abbaye : traditionnelle découverte ludique et familiale de l'Abbaye, lundi de Pâques. Du 1er au 5 avril, spécial scolaire et groupes. Renseignements : 071/87.95.55.

GREZ-DOICEAU

03/12

Fête locale à Wez. Renseignements : Administration communale de Grez-Doiceau 010/84.01.79.

21/01

Fête locale à Pérot. Renseignements : Administration communale de Grez-Doiceau 010/84.01.79.

JODOIGNE

08-11/03

Carnaval, fête foraine et cortège le dimanche. Renseignements : 010/81.34.73. après 20h.

NEERHEYLISSSEM

16-17/03

Carnaval à 14h, dans le hameau d'Ardevoor. Renseignements : 019/65.52.26. ou 019/65.61.11.

NIVELLES

16-18/12

Marché de Noël et concours de crèches.

OTTIGNIES

26/03

Le Grand Feu de la Saint-Grégoire à 20h. Renseignements : 02/241.47.92. ou 010/41.54.66.

VILLERS-LA-VILLE

06-10/12

Bal masqué des enfants. Renseignements : 071/87.73.10. ou 071/87.66.79.

17-28/01

Parc des Expositions de Bruxelles (Heysel) : «Auto» (halls 1-2-3-4-5-6-7-8, patio 9-10-11-12). Salon International de l'Automobile, de Motos et de Cycles Organisation : 02/778.64.00.

03-04/02

Parc des Expositions de Bruxelles (Heysel) : «Mariage» (hall 1). Salon de rêve pour le mariage. Organisation : 09/369.38.42.

LA HULPE

16/12

Grand marché de Noël, autour de l'Eglise St Nicolas. Inauguration d'une crèche vivante avec des chants de Noël ainsi que la participation des sonneurs de trompes de St Hubert à l'Eglise St Nicolas. Renseignements : S.I. 02/354.73.02.

11-18/02

Parc des Expositions de Bruxelles (Heysel) : «Agribex» (halls 1-3-4-5-6-7-8, patio 9-11-12). Salon de l'agriculture, horticulture, jardinage. Organisation : 02/7262.04.02.

29/02-10/03

Parc des Expositions de Bruxelles (Heysel) : «Batibouw» (halls 1-2-3-4-5-6-7-8, patio 9-10-11-12). Salon International du Bâtiment, de la Rénovation et de la Décoration. Organisation : 02/660.47.13.

NIVELLES

15-17/12

Marchés de Noël et Concours de Crèches. Renseignements : 067/21.54.13. ou 067/84.08.64.

22-31/03

Parc des Expositions de Bruxelles (Heysel) : «Eurantica» (halls 1). Salon International de l'Antiquité. Organisation : 041/84.50.52.

WAVRE

03-04/01

Nuit des soldes. Renseignements : Administration communale de Wavre : 010/24.39.59.

16/03

Carnaval des enfants à l'Hôtel de Ville. Renseignements : Comité des géants 010/23.03.52.

17/03

Carnaval. Renseignements : Comité des géants 010/23.03.52.

26/03

Carnaval de Wavre. Renseignements : 010/23.03.52.

Salons - Foires - Marchés

BRUXELLES

27-30/03

Parc des Expositions de Bruxelles (Heysel) : «Salon Europeen de l'Etudiant» (halls 11-12). Universités et écoles supérieures de toute l'Europe. Organisation : 02/514.10.11.

29/06-08/07

Grande foire d'été, place Bosch, place Cardinal Mercier, parking des Fontaines. Renseignements : 010/23.03.03.

20-23/04

Fête foraine, place Albert I à Limal. Renseignements : 010/23.03.03.

16-25/03

Fête foraine «La Laetare», place Bosch. Renseignements : 010/23.03.03.

Marché de Noël, artisanat et village expo limal. Renseignements : Mme Leloup 010/41.73.66.

<p>ARLON</p> <p>02/03 15h: Intronisation du Prince Carnaval à l'Hôtel de ville. En soirée: soirée des Princes. Rens.: 063/22.02.56 - fax: 063/22.18.72.</p> <p>09-10/3 Carnaval. Le 9 à 14h30: bal costumé des enfants. Le 10 à 14h30: 18ème grande cavalcade carnavalesque. Rens.: 063/22.02.56 - fax: 063/22.18.72.</p> <p>BATTINCOURT</p> <p>24/02 20h: grand feu. Brûlage de la sorcière hiver qui annonce l'arrivée prochaine des premiers beaux jours de printemps Rens.: 063/38.68.47.</p> <p>BÉRISMENIL</p> <p>16/12 11h: marché de Noël avec le concours d'une trentaine d'artisans. 18h30: concert de Noël. P.A.F.: 50Bef. Rens. 084/44.40.12</p> <p>BOUILLON</p> <p>16-17/12 10h: marché de Noël. Vente de produit artisanaux et régionaux. Animations. Rens.: 061/46.62.57 - fax: 061/46.82.85</p> <p>CHAMPIONS (TENNEVILLE)</p> <p>18/12-02/01 Concours de crèches des différents quartiers du village. Rens.: 084/45.51.55. - fax: 084/45.59.22.</p> <p>CORBION</p> <p>24/12 23H30: messe de minuit avec crèche vivante réalisée par les enfants du village. Rens.: 061/46.66.30- fax idem.</p> <p>DURBUY</p> <p>17/12 De 11 à 19h: marché de Noël. Rens.: 086/21.24.28 - fax: 086/21.36.81</p> <p>24/12 Vers 23h: féerie des mille bougies. Illuminations de la ville.</p>	<p>Ambiance particulière. Rens.: 086/21.24.28 - fax: 086/21.36.81</p> <p>31/12 Vers 23h: féerie des mille bougies. Illumination de la ville. Ambiance particulière. Rens.: 086/21.24.28 - fax: 086/21.36.81</p> <p>FLORENVILLE</p> <p>16-17/12 Marché de Noël sur la place Albert 1er de 10 à 19h. Artisans divers. Rens.: 061/31.12.29 - fax: 061/31.32.12</p> <p>23/12 20h30: concert de Noël à l'église. Chants de Noël d'origines diverses. P.A.F.: A.: 200Bef. - E.: 100Bef. Rens.: 061/31.12.29-31 - fax: 061/31.32.12</p> <p>24/12 Marché de Noël. De 10 à 18h: vente de produits de bouche, animations, stands philanthropiques. Rens.: 061/31.12.29-31.10.03 - fax: 061/31.32.12</p> <p>16-17/02 Carnaval. Samedi: remise des clés de la cité au Prince. Camaval, Sous chapiteau (après-midi): animations pour enfants. Dimanche: 14h: cavalcade (défilé de chars et groupes). Vers 18h: grand feu et bataille de confettis. P.A.F.: A.: 100F. Rens.: 061/31.18.43.</p> <p>FORRIÈRES</p> <p>23/12 Concert de Noël à l'église (Schola C. Jacquemin). Rens.: 084/21.49.08.</p> <p>24/12 Veillée de Noël + messe de minuit. Rens.: 084/21.49.08.</p> <p>GIVRY (BERTOGNE)</p> <p>17/12 De 10 à 20h: salle «La Croiselle»: concours de crèches. Concours ouvert aux particuliers, écoles et associations de la commune de Bertogne + seconds résidents. Nombreuses récompenses. Mini marchés de Noël, animation, restauration de circonstance. P.A.F.: concours: 50Bef. - enfant: gratuit. Rens. 061/21.29.73 - fax: 061/21.14.11</p>	<p>HALANZY</p> <p>17/12 A partir de 14h: marché de Noël. Artisans divers et défilé du Père Noël dans les rues et distribution de friandises pour enfants. Rens.: 063/67.50.50. - fax: 063/67.53.52.</p> <p>HONDELANGE</p> <p>23/12 Visite du Père Noël et soirée enfantine. Rens.: 063/21.68.43 - 22.45.84</p> <p>MARCHE-EN-FAMENNE</p> <p>24/12 23h30: messe de minuit précédée d'une veillée de Noël avec la participation de la chorale de Mache. Rens.: 084/31.21.35</p> <p>du 26/12 au 7/01 «Noël au théâtre» à la maison de la culture Famenne Ardenne. Rens.: 084/31.46.89</p> <p>17, 18 et 20/02 Carnaval de la Grosse Biesse. Samedi 17 à 16h: intronisation du Grand Mautché, animation pour enfants. 20h: spectacle «Mautchi mi tchi qu'ti». Dimanche 18 à 14h30: défilé carnavalesque. Mardi 20: journée du mardi gras, sortie Gugusse et Gilles. P.A.F.: A. 50f. - gratuit pour les petits. Rens. 084/31.13.76</p> <p>10-14/03 De 13 à 19h30: Horecatel. Salon professionnel pour hôtels, restaurants, cafés, brasseries, boulangeries, boucheries... P.A.F.: 450Bef. Rens.: 084/31.46.20 - fax: 084/31.65.12</p> <p>MARTELANGE</p> <p>23/12 Fête autour du sapin. 20h: chants de Noël avec les enfants, distribution de friandises par le Père Noël, animation musicale dans la grand'rue. Petite restauration. Rens. 063/60.08.60 - 063/60.04.01</p> <p>NASSOGNE</p> <p>17/02 19H30: grand feu de la chéraude. Feu allumé par les derniers mariés. Animation musicale et distribution de confettis aux enfants. Barbecue. Rens. 084/21.06.24 - 21.03.57 - 21.38.34</p>	<p>RENDEUX-HAUT</p> <p>17/12 13h: place de l'église: marché de Noël. Artisanat, cadeaux, alimentation, dégustation, animations pour enfants. Rens.: 084/47.75.82. - fax: 084/41.12.18.</p> <p>SAINT-HUBERT</p> <p>>31/12 Exposition - vente d'artisanat d'art. Peinture sur soie, sérigraphie, bougies, bois tourné, poterie, sculpture, reliure, jouets en bois, fleurs séchées, dentelles, confitures, ... Entrée. Ouvert tout les jours sauf le jour de Noël. Renseignements : 084/43.32.20.</p> <p>24/12 Père Noël dans les rues de Saint-Hubert et dans les villages de l'entité. Rens.: 061/61.21.35. - 61.30.10.</p> <p>TORGNY</p> <p>16-17/12 Marché de Noël: exposition et vente des objets fabriqués par les artistes et artisans de la commune de Rouvroly. Rens.: 063/57.83.81 - 57.18.92.</p> <p>VIRTON</p> <p>17/12 Noël du coeur. Collecte de vêtements, jouets, ... et ventes diverses au profit du relais de première urgence + Croix Rouge + St-Vincent de Paul. Rens.: 063/57.72.24.</p> <p>26/12 Foire aux amoureux à partir de 10h. Animation dans les rues, cafés et restaurants. Cortège des jeunes mariés de l'année accompagnés de la fanfare et des géants. Concours du plus grand mangeur de pâté gaumais. Rens.: 063/57.89.14. - 063/57.06.90.</p> <p>WARNACH (LES FRENES)</p> <p>16/12 Eglise: 20h veillée avec chants et spectacle de Noël. Rens.: 063/60.12.13.</p> <p>16-17/12 Marché de Noël: artisanat, confiseries, cadeaux, ... Le samedi de 14 à 24h et le dimanche de 12 à 20h. Petite restauration, musique de Noël. Rens.: 063/60.12.13.</p>
--	--	--	--

de campagne qui fut habitée quelque temps par les religieuses d'Aywières après leur expulsion de leur monastère en 1796 et avant leur installation à Ittre. Elle devint ensuite la résidence de l'avocat Pierre de Turck, drossard de Grimbergen. Arrivés au chemin de Wavre, asphalté, prenons à gauche vers le carrefour.

Là, droit devant nous, suivons le chemin de terre entre les talus. Ce vieux chemin était déjà utilisé avant notre ère.

Arrivés à un petit chemin macadamisé, nous continuons tout droit par le chemin de terre puis nous prenons à droite.

Au loin se profile le village de Plancenot. Nous arrivons au hameau «Les Flamandes». Près de la jolie ferme rose, prendre légèrement à gauche.

A cet endroit on peut prendre une variante de la promenade, dite «du Chantelet».

Nous voyons sur notre droite la plaine qui fut le théâtre d'affrontements sanglants en juin 1815 et à l'horizon la butte du Lion de Waterloo.

Devant nous, le bâtiment de la ferme de Passavant (ancienne grosse propriété de l'abbaye d'Afflighem). Après environ 350 mètres, prendre à gauche le chemin qui nous conduira jusqu'au lieu dit «Les quatre chemins».

Dans ce petit havre de paix et de calme absolu, un banc, dans un cadre de verdure, nous permettra un temps de repos et de méditation sur la nature que nous avons traversée et dont le sous-sol abonde, en certains endroits, de charbon ou de minerai de fer.

Nous apercevons déjà au loin le bourg de Glabais, duquel émerge un petit clocher tandis que sur notre droite, nous distinguons les toits de l'ancienne auberge du «Gras Fromage».

Empruntons le chemin de gauche pour rejoindre le village par le chemin dit «la Froide Vallée».

Arrivés en face du centre du village, nous voyons les façades ouest de la cure et de la ferme bâties sur un promontoire. Suivant beaucoup d'indices trouvés sur place, il est très probable que ce lieu fut habité à l'époque gallo-romaine.

Nous débouchons sur la route qui conduit de Glabais à la Bonne Ferme juste en face des étangs Saint-Antoine (très poissonneux).

Par la gauche, nous remontons vers l'église et par la petite rue du Moulin Delay nous rejoignons notre point de départ.

Variante (+ 3 km)

Au hameau «Les Flamandes» continuer tout droit et rejoindre deux cents mètres plus bas la route pavée fléchée «Promenade 1815», la traverser et emprunter le sentier à travers champs qui nous mènera à la belle ferme du Chantelet (ou Chanteleu). Cette dernière est flanquée d'une grande chapelle, joyau de notre architecture du XVIIe siècle. Après la chapelle, prendre le chemin pavé blanc, jusqu'à la route de pavés bleus que nous empruntons sur la gauche pour rejoindre le chemin du Baty de Chanteleu qui nous fera rejoindre l'itinéraire précédent.

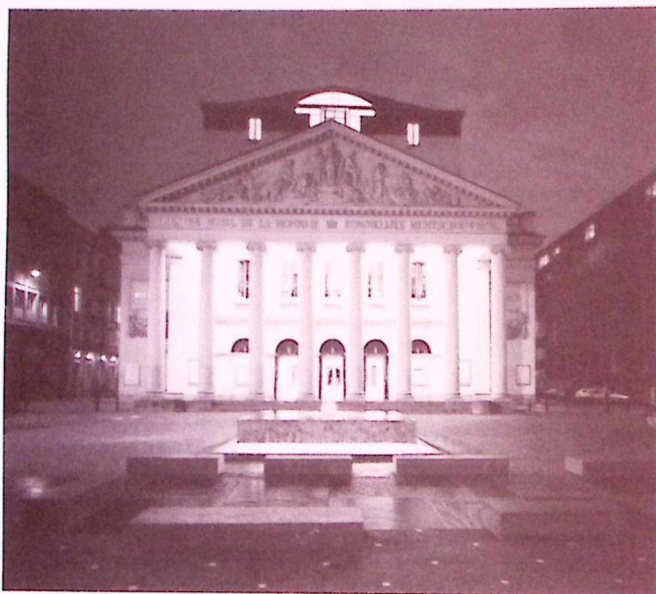


Eglise Saint-Pierre, entourée de l'ancien cimetière et d'arbres, est le point de départ de la promenade des Bruyères. (Photo : F.T.P.B.W.)

Prestigieuses demeures du Brabant (16)

Le Théâtre Royal de la Monnaie

par Josée GEORIS



Prestigieuse demeure que le Théâtre Royal de la Monnaie. Son rehaussement, très discret, très sobre a permis de créer des salles de répétitions pour les musiciens, les choristes et danseurs de la maison. (Photo: la Monnaie Johan Jacobs).

Notre série d'évocations des prestigieuses demeures du Brabant se poursuit par la présentation, à nouveau, d'une bâtisse superbe: le Théâtre Royal de la Monnaie.

Demeure toute empreinte de prestige musical ayant, depuis longtemps, franchi nos frontières. Demeure qui a un passé architectural des plus intéressants. Demeure enfin, baignée d'Histoire. Chacun sait que s'est lors de la représentation de «La Muette de Portici» le 25 août 1830 au Théâtre de la Monnaie, que nos aïeux - bouleversés et émus- sortirent de la salle bien décidés d'agir.

Le Théâtre Royal de la Monnaie fête cette année ses 300 ans d'existence. Bénéficiant d'une très bonne réputation internationale, le T.R.M.

sous la direction de Bernard Focroule a été mieux connu dans notre pays: c'était là une des priorités du nouveau directeur. 300 ans! Cet événement important valait bien un article de notre part.

Introduction de l'opéra et du théâtre

C'est à l'Italie et à la France -pays de grande culture de l'esprit- que l'on doit l'introduction du théâtre régulier et de l'Opéra dans la capitale des Anciens Pays-Bas Espagnols. Des compositeurs de renom nous ont légué des oeuvres superbes. Parmi ceux-ci, Lulli dont le rayonnement de ses grandes compositions -et de la musique italienne en général- imposa

la façon d'interpréter cette musique si agréable à entendre. La perfection fut atteinte par les formes prises par cet art musical.

C'est donc tout naturellement qu'un italien se soit trouvé à l'origine de la première scène lyrique de Bruxelles: Gio-Paolo Bombarda. Financier, diplomate, homme d'affaires habitué à voir les choses en grand, possédant les moyens mais également l'influence nécessaire pour concrétiser ce vaste projet: la construction d'un théâtre. Il eut l'habileté d'y intéresser -et surtout de convaincre- son maître, le grand Maximilien-Emmanuel, Electeur de Bavière qui fut le dernier Gouverneur Général au nom du Roy Très Catholique, que les Pays-Bas aient eu avant d'être soumis au régime autrichien.

Le Grand Initiateur: Gio-Paolo Bombarda

Trois raisons impératives ont prévalu à l'édification d'un théâtre à Bruxelles. La volonté d'un prince très conscient de l'utilité d'un théâtre, l'effort constant et assidu d'un de ses courtisans et surtout aussi par un besoin qui en rendait l'existence indispensable dans une grande ville de cour telle que Bruxelles. Ainsi naquit à l'aube du XVIIIe siècle le «Grand Théâtre sur la Monnaie» ainsi appelé parce qu'il fut construit à l'emplacement d'un atelier où l'on frappait monnaie.

D'origine romaine, G.-P. Bombarda occupa auprès de S.A.R. Maximilien-Emmanuel, les charges importantes de Trésorier particulier, charges qui n'étaient pas faciles car son maître, éternel obsédé d'argent, possédait des cassettes toujours vides! Bombarda lui, connaissait la valeur de l'argent, en bon trésorier! C'est le 21 août 1693 que Bombarda épouse à Amsterdam -en secondes



Que de têtes couronnées ont franchi le majestueux escalier d'honneur donnant sur le superbe hall réalisé par Sol Le Witt pour le dallage, Daniel Buren pour les colonnes et Sam Francis pour le plafond. (Photo: la Monnaie Benoît Roland).

noces- Gertrude Marie Cloots issue d'une famille de banquiers anversois. La venue de Bombarda aux Pays-Bas remonte avant cette année. Ayant le sens des affaires, du commerce, très actif, il entreprend de nombreuses tractations et opérations avec des marchands de Gênes et de Venise. Riche, élégant, il aime le faste: l'époque s'y prête bien!

Une gravure de l'époque nous le montre possédant un visage de bon vivant, volontaire, avec un profil un peu bourbonien. Bombarda possède à Bruxelles plusieurs propriétés et, en 1697, il achète au prince de la Tour et Tassis, la seigneurie de Sainte Gertrude-Machelen. (Voir notre article n° 2 de juin 1991 «La maison Patricienne à Bruxelles»). Nous y invoquons l'instauration des Postes Européennes à Bruxelles, par cette célèbre famille dont le directeur des Postes habitait cette demeure au 10, rue du Chêne, devenue la «Maison Patricienne».

Bombarda possédait le goût du luxe mais surtout l'amour du théâtre. Aussi prit-il la décision, à son arrivée à Bruxelles de doter la ville d'une

grande et belle salle de spectacle. Il fut encouragé en cela par son maître Maximilien-Emmanuel à qui la mère avait donné -tout jeune- le goût des fêtes, des bals et des comédies. Le prince était du reste tenu régulièrement au courant de ce qui se passait à Paris par sa soeur Anne-Marie-Christine, Dauphine de France.

Surtout pas d'improvisation !

Bombarda, homme posé, réfléchi, sait très bien qu'un théâtre ne s'improvise pas à la légère aussi veut-il prendre son temps. C'est ainsi que

le 18 novembre 1694, il loue une ancienne salle désaffectée, l'Opéra du Quai au Foin qui, vingt ans auparavant avait eu son heure de gloire. Le compositeur Pierre-Antoine Fiocco est placé à la tête d'une troupe d'Opéra très complète. L'année suivante, pour ses spectacles de comédie, il loue également le vieux théâtre construit au début du siècle, à la Montagne Sainte-Elisabeth aujourd'hui rue des Comédiens. Son arrière-pensée -très noble- était de déjà donner deux salles provisoires au public avide de spectacle, tout en se préparant un beau répertoire et une troupe de qualité, prêts pour le moment où aboutira son grand projet définitif. A cette époque le théâtre parlé et l'Opéra étaient en guerre!

Choix d'un emplacement

Bombarda le recherche aux abords du Palais afin d'en rendre l'accès aisé et agréable au Gouverneur Général et à sa suite. Il a déjà demandé l'autorisation de couper dans la Forêt de Soignes vingt-quatre chênes pour



La salle du Théâtre Royal de la Monnaie d'une sereine beauté. Que de chefs-d'oeuvre ont apporté à l'assistance éblouie, joies du coeur, de l'esprit, des yeux et des oreilles! (Photo: la Monnaie Benoît Roland).



Le Grand Foyer et ses merveilleuses dorures, son superbe plafond à caisson, ses miroirs, est le lieu où se tiennent concerts, conférences, etc. (Photo: la Monnaie Benoit Roland).

les poutres de la nouvelle bâtisse et acquis plusieurs immeubles, lorsque soudain surviennent les événements du mois d'août 1695. L'horrible bombardement que le Maréchal de Villeroi fit subir à la ville de Bruxelles durant plusieurs jours, alluma de violents incendies qui détruisirent la partie centrale de la cité. Un mémorialiste de l'époque note que «la vétusté des bâtiments, le grand nombre de constructions en bois, l'encassement des maisons dans des rues étroites, leur mauvais état, expliquent suffisamment l'étendue de ce désastre».

Le Prince Maximilien, affecté par ce spectacle désolant ayant fait de nombreuses victimes, résolut d'effacer rapidement les traces de ces ruines. Bombarda eut l'idée de déplacer son théâtre vers le centre de la cité. Son choix d'abord se fixa sur un terrain dans une rue reliant l'église Saint-Jean au Marais à la rue de la Madeleine. Craignant un voisinage aussi bruyant et... profane, les soeurs de Saint-Jean, firent échouer le projet! Bombarda décida alors de construire son théâtre sur l'emplacement des ruines des bâtiments détruits par les obus au Munte ou «Place de la Monnaie». Il faut savoir qu'à la fin du XVIIe siècle, elle n'avait pas son aspect actuel. Jadis s'élevait à cet endroit l'Hôtel d'Ostrevant qui servit, comme nous l'avons déjà signalé, d'atelier

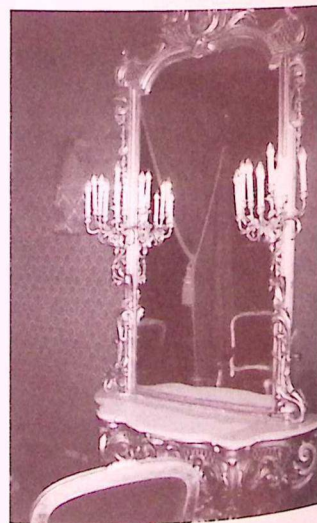
monétaire. Il était situé dans la rue de l'Ecuyer en face de la rue des Fripiers (appellations actuelles). Le fossé de l'ancienne enceinte formait à cet endroit un vaste étang: il fut comblé, en partie, pour permettre le passage vers la rue Neuve. Cette place n'était donc qu'une voie publique qui allait s'élargissant et sur laquelle se tenait le marché au bois et le dimanche et jours fériés, le marché aux pigeons et aux lapins.

Achats et tractations

La plupart des dépendances de l'Hôtel des Monnaies bordant la place avaient été atteintes par les boulets. Beaucoup de propriétaires, pour ne pas avoir à se préoccuper de la reconstruction des immeubles, préférèrent vendre les terrains avec les ruines. Bombarda acheta d'abord un terrain situé dans la Longue rue des Chevaliers (de l'Ecuyer), vers l'angle de la place, contre la maison de la confrérie de Saint-Eloi. L'achat eut lieu le 29 février 1696 moyennant la somme de dix-huit mille cinq cents florins et à charge de deux chapons et trente-huit sols artois par an à

La Loge Royale au très beau mobilier, au mur tendu de tissu sobre attend la présence de nos Souverains, précieux encouragement entre tous, pour l'art si noble qu'est l'Art Lyrique. (Photo: Josée Georis).

l'Abbaye d'Affligem. Tandis qu'il négociait ainsi l'achat des terrains nécessaires à son projet, Bombarda se préoccupait du choix d'un architecte. Ses compatriotes étaient passés maîtres en la matière: il entra donc en relation avec Tommaso Bezzi, architecte de Charles-François de Savoie, duc de Modène, qui le tenait en haute estime. N'ayant pas le temps d'entreprendre un tel travail, ce fut son frère Paolo Bezzi qui en fut chargé. Les premiers pourparlers datent de la fin août 1696. Le mois suivant, Bezzi reçoit les instructions et les fonds nécessaires pour venir à Bruxelles, car Bombarda, sans attendre les plans ni l'achat définitif des terrains, a déjà commencé à creuser les fondations! Le 1er octobre, Bombarda et Bezzi se lient par un contrat: l'architecte aura les fonctions d'ingénieur et de directeur général du bâtiment. Il n'aura d'ordres à recevoir que du trésorier particulier de S.A.R., mais pour le répertoire, la distribution des rôles et la mise en scène, il aura à se mettre d'accord avec «les maîtres de la musique, de la danse et les poètes». Le 15 février 1697, Bezzi



L'éclectisme Napoléon III trouvait dans le type d'édifice comme la Monnaie, un de ses meilleurs vecteurs. Actuellement, quelques espaces et salons très raffinés, répondent au goût du jour. (Photo: Josée Georis).

transmet à Bombarda qui est à Amsterdam, les plans définitifs: «Je vous avise, lui répond l'homme d'affaires, qu'aujourd'hui je vous renvoie le dessin du théâtre qui estant une preuve de votre capacité, je ne trouve rien à y redire estant de mon entière satisfaction». Bombarda, toujours à l'affût de terrains, acquit de l'Evêque de Bruges une grande parcelle située à côté de ce qu'il possédait déjà. C'est sur cette surface dans la patrie intérieure que fut construite le «Grand Théâtre». A front de la place s'éleva un vaste hôtel et, vers la rue, Bombarda se fit construire une belle demeure particulière, dont les greniers et les dépendances servirent pour le magasin à costumes et aux décors de l'Opéra. On s'en doute, cette demeure était somptueuse, très vaste et possédait toutes les commodités désirables. En décembre 1698, le bâtiment de l'Opéra était sous toit. Le gros oeuvre terminé, on aménagea l'intérieur de la salle. Malheureusement, Bombarda avait de sérieux démêlés, d'une part avec le Gouvernement parce qu'il ne versait que de petits acomptes, d'autre part avec son architecte qui s'était montré notoirement insuffisant dans cette importante entreprise. Il fallut en venir à un procès et ce fut Pedro Bezzi, le fils de Tommaso, qui acheva les travaux après avoir redressé les erreurs de son oncle. A la fin de décembre 1699, le Grand Opéra était

prêt pour son inauguration, qui eut lieu au début de l'année suivante. Aussitôt, Bombarda sollicita et obtint de S.A.R. un octroi exclusif pour la représentation de tous les spectacles à Bruxelles. La période active de l'exploitation allait commencer. Aucun document iconographique ne permet de se faire une idée précise de l'intérieur de Grand Théâtre. Nous savons seulement que la salle en était vaste, fort bien décorée et qu'elle passa longtemps pour l'une des plus belles de l'Europe. Ornée de cinq rangs de loges, elle était sans doute établie sur le modèle des théâtres italiens, les mieux conçus de ce temps, et qui possédaient la machinerie la plus perfectionnée. En 1700, il faisait l'admiration des Bruxellois.

Améliorations transformations et délabrement de la Monnaie

Au cours du XVIIIe siècle le Théâtre de la Monnaie reçut différentes améliorations et fut plusieurs fois transformé. Le bâtiment donnant sur la Munte changea d'attribution: il fut partagé entre un cabaret nommé «Le Chat Espagnol» et une salle d'exposition de tableaux appelée «Le Louvre». Mais à la longue, la mauvaise gestion de l'entreprise qui laissait peu d'argent pour l'entretien du théâtre, la qualité médiocre des matériaux employés par Bombarda, qui avait abusé du bois dans le gros oeuvre et enfin, la vétusté de la charpente firent tomber le théâtre, au cours de la seconde moitié du XVIIIe siècle, dans un état de délabrement tel qu'il faillit s'écrouler à différentes

Imposante cage d'escaliers où chaque détail a sa place. Les peintures sont dues à Emile Fabry, né à Verviers le 30 décembre 1865, décédé 99 ans plus tard à Woluwe-Saint-Pierre. Il est l'auteur des peintures des hôtels de Ville de Laeken, Saint-Josse et Saint-Gilles. (Photo: Josée Georis).

reprises. On assurait que le trésorier de S.A.R. le Grand Electeur y avait dépensé cent mille écus. Maximilien-Emmanuel, grand amateur de spectacles, voulant reconnaître un tel effort accompli pour le plus grand bien de la Ville, fit donc délivrer à Bombarda un octroi exclusif dont celui-ci espérait retirer de multiples avantages.

C'était pourtant en grandes pompes que se fit, dans le courant de cette année 1700, l'inauguration du «Grand Théâtre sur la Monnaie». Sans nul doute, y assistèrent S.A.R. le Grand Electeur de Bavière et la principale noblesse de la ville. Il y a tout lieu de croire que Bombarda choisit, par une délicate attention, comme pièce d'ouverture celle de Lulli que Louis XIV préférait à toutes les autres au point qu'on l'avait surnommée «L'Opéra du Roy». Et c'est probablement aux sons majestueux de l'ouverture d'«Atys» que s'ouvrit, pour la première fois, le rideau du Grand Théâtre. En tout cas, c'est bien «Atys» qui fut donné au premier gala de Cour, le 19 novembre 1700, pour célébrer la nouvelle de l'acceptation du testament de Charles II par Louis XIV.

Bombarda, sans aucun doute, songea d'abord à exploiter pour son compte l'entreprise théâtrale. Il avait choisi comme directeur artistique ce Pierre-Antoine Fiocco qui déjà avait été son



Sculptures très fines, d'une blancheur parfaite, aux belles proportions, trônent dans le nouveau salon situé à côté de la Loge Royale. (Photo: Josée Georis).

collaborateur lors de la première entreprise d'exploitation, d'ailleurs brillante, à l'Opéra du Quai au Foin. Mais les multiples occupations du Trésorier de Maximilien l'obligèrent bientôt à passer la main.

Vie mondaine de la capitale des Pays-Bas Espagnols

C'est à l'Opéra que Bombarda donna tous ses soins et c'est le genre qui remporta le plus de succès auprès du public bruxellois. Troupe et répertoire venaient de Paris. Bombarda avait là-bas un correspondant, Pierre Guyenet, futur directeur lui-même de l'Académie Royale de Musique, qui se chargeait d'engager les meilleurs éléments disposés à passer une saison dans la capitale des Pays-Bas Espagnols. Ils y trouvaient maints avantages, dont le moindre n'était pas la brillante vie mondaine que Maximilien-Emmanuel avait su créer à Bruxelles. C'était un prince ami du luxe et du plaisir: au milieu du désarroi financier, économique et politique de la fin du régime espagnol, il n'en rêvait pas moins de donner à sa Cour une splendeur qui évoquait celle de Versailles. Durant plus d'un demi-siècle, ce fut là l'ambition de tous les petits princes allemands qui se donnaient des allures de Grand Roy. La haute société bruxelloise vivait alors dans le luxe, à telle enseigne que l'Eglise réclama des lois somptuaires.

Des dirigeants très capables. D'autres moins!

A peine Maximilien a-t-il concédé, à la demande de Bombarda, l'autorisation d'exploiter l'octroi à tel entrepreneur de passage que la bataille de Ramillies substitue au gouvernement de S.A. Electorale celui de Milord Churchill et un entrepreneur nouveau à celui qui suit Maximilien dans sa retraite. Direc-

tions éphémères que celles de Joseph de Pestel en 1706, de Francesco d'Angelis en 1708, de Jean-Baptiste Grimberghs en 1711! Presque toujours elles se terminent par une faillite, jusqu'au jour où Bombarda étant mort en 1712, sa succession fut ouverte dans des conditions désastreuses pour ses héritiers. L'ancien trésorier de S.A. Electorale était ruiné ou à peu près. Il laissait des dettes, dont le total s'élevait à un chiffre considérable. Le Conseil de Brabant fit vendre la sei-

gnerie de Sainte-Gertrude Machelen, rachetée par le baron de Colins. Le 5 novembre 1717, le banquier bruxellois J.-B. Meeus acquit les bâtiments du Théâtre de la Monnaie et le 15 juin de l'année suivante, le grand bâtiment ayant façade sur la place. Après lui, ses filles les conservèrent jusqu'en 1763. Meeus a exploité lui-même le Grand Théâtre de 1718 à 1721. A partir de cette date, il dut se résoudre à louer la salle et son matériel à des entrepreneurs de passage, presque toujours français.



qui eurent à Bruxelles, des fortunes diverses. En 1721, Thomas-Louis Bourgeois, maître de musique de Monseigneur le Duc de Bourbon, permet à la petite bruxelloise (future Camargo) de se produire. En 1726, Mademoiselle Marie-Anne Dujardin, qui sut donner à la première scène de la capitale des Pays-Bas Autrichiens, un lustre qu'elle n'avait pas encore connu. De 1727 à 1730, trois brillantes saisons italiennes dirigées par Antoine-Marie Peruzzi puis par Joachimo Landi qui mit le spectacle sur un pied si grand que son renom s'étendit jusqu'à Paris où le prince de Carignan qui régentait les destinées de l'Académie Royale de Musique, invita les Italiens à venir à l'Opéra de Paris ce qu'ils firent en juin 1729. Puis ce furent à nouveau les habitués entrepreneurs français: Jean-Richard Durant, Joseph Bruseau de la Roche, dont l'exploitation fut désastreuse, François Moilin, Nicolas Huau, Pierre-Antoine Dugazon, Pierre-Jacques Ribou de Ricard et en 1745, Jean-Nicolas Servandoni d'Hannetaire qui devait jouer plus tard, un rôle dans l'histoire du Théâtre de la Monnaie.

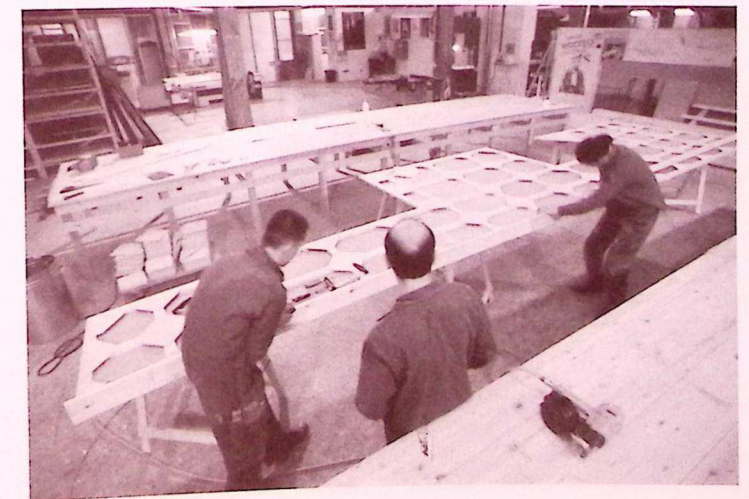
Mais, à peine en a-t-il loué la salle que le canon de Maurice de Saxe tonne sous les murs de Bruxelles. Cette entrée glorieuse du vainqueur de Fontenoy marque la fin des débuts du Grand Théâtre. Charles Favart et sa fringante troupe des «Comédiens aux Armées» occupa le Théâtre. Son épouse chante les alertes couplets de «Cythère Assiégée» pour le plus tendre et agréable plaisir de Maurice de Saxe, qui lui fait une cour à la hussarde. C'est le temps où Mademoiselle Navarre et Mademoiselle Gogo se disputent le cœur du Maréchal. C'est le temps où Favart annonce en chantant aux soldats de France qu'ils auront le lendemain une fois encore l'occasion de faire rimer «Gloire avec Victoire».

Les décors sont un des éléments importants de la réussite d'un spectacle. Des contrats ont été conclus avec d'autres pays d'Europe, afin de procéder à des échanges. D'où économies! (Photo: La Monnaie).

Le grand répertoire de la Monnaie

En général, le répertoire qui fut interprété à la Monnaie fut très varié. Tant par les entrepreneurs qui se succédèrent au cours du premier demi-siècle d'existence du Théâtre que par la suite. Certes, au début, on joue beaucoup Lulli à la Monnaie. Cela a même pesé sur l'opéra français! Puis surgit Rameau. Ensuite toute une génération intéressante de compositeurs français dont quelques-uns eurent plus que du talent. Génération intéressante, dont les œuvres sont curieuses plutôt que vraiment belles et qui, si elles manquent souvent de caractère personnel, ne manquent pas toujours de sensibilité, de finesse et d'un esprit mélodique aux trouvailles heureuses. Puis à côté de ce répertoire français, aliment constant du Grand Théâtre, apparaît à ses heures l'opéra italien qui rayonne, durant cette première moitié du XVIIIe siècle, sur toute l'Europe musicale. Nos Gouverneurs Généraux et nos Gouvernantes avaient connu à Vienne ces incomparables artistes qui enchantèrent la Cour des empereurs Léopold Ier, Joseph Ier et Charles VI. Peruzzi et Landi apportèrent donc à Bruxelles le souvenir des grandes représentations dirigées à Vienne par Fux et par Caldara. Bruxelles put

ainsi applaudir des pièces avant Paris. Bruxelles nous apparaît à cette époque comme un centre de rayonnement de l'influence franco-italienne. Tandis que Munich applaudissait Pietro Torri, futur maître de chapelle de nos Gouverneurs Généraux, et la Durastini, Dresde était le lieu d'élection des virtuoses italiens, cependant qu'à Londres, les représentations de Haendel remportaient leurs plus grands succès de 1720 à 1728. Entre ces villes, sans omettre Paris, circulait un courant continu et des échanges fréquents. Bruxelles participait à cette vie artistique. On soupçonne peu, en général, combien le milieu musical y fut riche et varié: opéras et concerts, musique de chambre et de la Chapelle Royale, troupes italiennes et chanteurs français, ce fut une efflorescence dont le «Grand Théâtre sur la Monnaie» activa, par sa réputation, l'épanouissement en envoyant à Paris ceux que Paris n'avait pas encore consacrés. Grâce à la protection du Maréchal de Saxe, la direction de Favart fut un intermède brillant et pittoresque qui dura jusqu'à la fin de l'occupation française, c'est-à-dire jusqu'en janvier 1749. Dans le désarroi qui suivit le départ de l'armée, d'Hannetaire tenta de conserver malgré tout un minimum de représentations de spectacles au Grand Théâtre. Mais ce ne fut que de courte





Les costumes, accessoires, maquillages, perruques retiennent tous les soins. Chaque détail a son importance. De plus, dans une ambiance survoltée lors des préparatifs du spectacle, il faut «raison garder». (Photo: La Monnaie).

durée et il fallut que trois seigneurs, le duc d'Arenberg, le duc d'Ursel et le marquis de Deynze, prissent à leur compte le bail du Théâtre, avec l'octroi exclusif qui y était attaché.

Intérêt de Charles de Lorraine pour le Théâtre

Charles de Lorraine, devenu Gouverneur Général au nom de l'Impératrice d'Autriche, eut l'occasion de témoigner de son goût pour le théâtre, qu'il protégea durant son séjour aux Pays-Bas. Dans maintes circonstances difficiles, il sauva les entrepreneurs, tantôt par des subsides sur sa cassette particulière tantôt par des mesures qui mettaient le loyer de la salle à charge du Gouvernement. En 1752, Jean-François Durancy reprit le bail passé par les trois grands seigneurs et reçut du Prince Charles, comme don d'heureux débuts, un subside de six mille florins par an. Trois ans plus tard, il fut remplacé par d'Hannetaire qui allait, pendant de longues années, faire la pluie et le beau temps dans le monde comique. Sa femme et ses deux filles, Eugénie et Angélique, étaient d'excellentes comédiennes. Les deux ingénues devaient jouer un rôle prépondérant à la scène comme elles en jouaient un à la ville, dans la vie du prince de Ligne et du marquis des Androuins. La noblesse, voulant

imiter le Prince, se piqua de protéger les comédiens. Chacun avait sa loge au spectacle et la décorait à sa manière. Les tapisseries comme les ameublements en étaient disparates et plus d'une fois, tournant le dos à la scène, on vit les grandes dames de la société bruxelloise recevoir dans leur loge et parler à haute voix, sans nul souci des artistes ni du public. Charles de Lorraine, en 1759, se montra enchanté de la troupe de Domenico de Amicis de passage au Théâtre. Ce n'étaient plus assurément les spectacles de grand opéra, mais d'aimables opéras-comiques. Mais il y avait l'attrait d'Anna-Lucia de Amicis, âgée alors de dix-neuf ans et qui fit à Bruxelles ses débuts. On sait combien elle allait susciter l'admiration de Mozart, qui parle d'elle longuement dans sa correspondance. Au cours des années suivantes, le succès de l'Opéra-Comique et du joyeux répertoire du Théâtre italien ne fit que se confirmer. La vie mondaine est brillante, les galas de cour se succèdent et comportent souvent une représentation au Grand Théâtre. Les bals publics qu'on y organise sont un des attraits de la saison. Des difficultés financières, à nouveau obligent le propriétaire du moment à céder son octroi à «L'Association des Comédiens Ordinaire de S.A.R. le Prince Charles de Lorraine». La troupe était composée de douze à

quinze comédiens à parts entières. Chacun était directeur à tour de rôle, ce qui ne tarda pas à amener les plus graves perturbations et le désordre dans la troupe.

La partie musicale du préparatoire est également très brillante, grâce à la direction éclairée du chef d'orchestre Ignace Vitzthumb. Il met en scène des oeuvres importantes si bien que des compositeurs en vogue comme Grétry ou Gossec mettent un point d'honneur de confier leurs oeuvres au Grand Théâtre de Bruxelles. Le ballet est mis sur un pied brillant. Mais tout cela entraîne des frais considérables et la gestion des comédiens n'est pas précisément économe, si bien qu'il fallut encore une fois passer la main au chef d'orchestre. Malheureusement, les charges vont croissant, car les comédiens associés se sont fait réserver une pension sur la recette. Certes le Prince Charles maintient aux entrepreneurs sa protection, il vient volontiers au théâtre et on dit même que les intrigues ne lui déplaisent pas. Vitzthumb se trouve entraîné dans une faillite lamentable, qui ouvre la voie aux directions fâcheuses et toujours mal comprises qui vont se succéder jusqu'au régime français.

Pendant toute la période autrichienne, la police et l'administration du spectacle sont sous le contrôle des pouvoirs publics. C'est le Tribunal Aulique qui en est chargé et comme la gent comique est de caractère susceptible, les incidents se multiplient. Aussi quand un sujet se montre par trop indiscipliné le Gouvernement n'hésite pas à recourir aux mesures fortes: on l'envoie pour quelque temps à la prison de la Porte de Laeken, qui joue le rôle de «Bastille des Comédiens». Il y a peu de choses à dire, même au point de vue artistique, des dernières directions de l'Ancien Régime, confiées tantôt

à trois ou quatre comédiens associés, tantôt aux deux frères Bultos. (Voir notre article n° 15: le Vauxhall de Bruxelles). La situation politique de plus en plus incertaine va détourner l'attention des pouvoirs publics de cette question secondaire qu'est le Théâtre.

Le Théâtre de la Monnaie et le régime français

Le 8 novembre 1782, la première entrée de Dumouriez à Bruxelles marque en réalité la fin du régime autrichien. L'histoire du théâtre bruxellois appartient désormais à la période révolutionnaire. On peut juger au répertoire médiocre et d'ailleurs d'inspiration presque essentiellement politique, du peu de valeur des théâtres à cette époque: aux «Comédiens Ordinaires de la Ville de Bruxelles» succèdent «Les Comédiens Ordinaires de Leurs Altesses Royales», au retour des Autrichiens. Puis viendront à peu d'intervalles, «Les Comédiens belges de la Ville de Bruxelles», suivis des «Comédiens Réunis des Républiques Française et Belgique». En 1795, ce furent «Les Comédiens de la République Française réunis aux Comédiens de la République Belgique». On n'applaudit sur la scène du Grand Théâtre qu'un répertoire révolutionnaire, presque exclusivement dramatique, venu de Paris. Les représentations fréquemment tumultueuses sont l'occasion de manifestations jacobines auxquelles les bourgeois de Bruxelles ne prennent guère part. Tout cela ne créait pas des circonstances favorables à une exploitation normale du théâtre. Aussi le régime français fut-il une période très difficile. Les Comédiens sont réunis de 1794 à 1799 sous la dénomination d'«Artistes Dramatiques».

Le fronton du T.R.M. dû à Eugène Simonis représente: l'harmonie, le remords, la discorde, la consolation, l'espérance, la volupté et l'amour. En somme, la vie de chacun résumée. (Photo: Josée Georis).

C'est à ce moment que furent institués la liberté des théâtres, le droit des pauvres et aussi la censure. Il est interdit de jouer des pièces réactionnaires et à chaque représentation il fallait chanter «Les Airs chéris de la République», c'est-à-dire la «Marseillaise», le «ça ira» et le «Chant du Départ». Aussi les faillites se succèdent; vainement de 1801 à 1818 des associations d'actionnaires s'efforceront-elles de garder à Bruxelles un spectacle ayant quelque dignité. On vit le Premier Consul et Joséphine assister à une représentation. En 1810 l'Empereur revint avec l'Impératrice Marie-Louise. Trouvant que le spectacle était bon mais que le théâtre se trouvait dans un état de complet délabrement, il promit une nouvelle salle, qui ne devait être construite que plus tard. La direction Dubus, pour essayer d'équilibrer un budget toujours précaire, loua la salle à des troupes foraines. On vit au Théâtre de la Monnaie, la troupe équestre de Franconi, des danseurs de corde et la fameuse Madame Saqui.

Le Théâtre Royal de la Monnaie et le régime Hollandais

La période qui commence en 1811 fut particulièrement troublée et les régisseurs du théâtre de l'époque connurent les pires difficultés, surtout au début du régime hollandais. Alors,

le répertoire fut uniquement néerlandais; à quelques galas on vit paraître le Roi des Pays-Bas, l'Empereur Alexandre de Russie, le Roi Guillaume de Prusse. Mais le Gouvernement Royal comprit qu'il fallait rétablir un spectacle répondant au goût du public et l'on revit les «Comédiens Français du Roi». Parmi les vedettes parisiennes venues se produire figure Marie Lesueur, d'une grande beauté. Elle servit de modèle à David pour la Vénus de son tableau «Mars et Vénus».

Le 25 mai 1819, fut inauguré un autre théâtre construit derrière l'ancienne salle. Une nouvelle période allait commencer, caractérisée par une stabilité relative dans les directions. Peu à peu, le répertoire dramatique, qui avait eu jusqu'alors large place à la Monnaie, céda devant le répertoire lyrique qui allait devenir exclusif à partir de 1850. Le drame et la comédie passèrent au Théâtre du Parc, mais en même temps on vit surgir la concurrence de nouvelles scènes, notamment celle des Galeries, celle des Nouveautés et celle du Cirque, devenu l'Alhambra. A partir de 1820, on put applaudir à la Monnaie tous les grands succès étrangers, notamment le répertoire de Rossini donné dans des traductions faites spécialement, ce qui permettait d'échapper en partie au paiement des droits d'auteurs! Lorsque approcha la fin du régime hollandais les troubles politiques



Bernard Focroulle, directeur du T.R.M., entend bien mettre l'Art Lyrique à la portée d'un plus grand nombre de personnes, les jeunes entre-autres. C'est une des ses priorités. Pour les trois siècles d'existence du célèbre Théâtre, il envisage un programme vaste pour l'an 2000. Rendez-vous donc pour les amateurs de Bel Canto. (Photo: La Monnaie).

croissants et les préoccupations populaires détournèrent le public du théâtre.

1830. Indépendance de la Belgique

Les troubles de 1830, ne se calmèrent pas de sitôt et le théâtre s'en ressentit. Réunis en société, les artistes continuèrent tant bien que mal l'exploitation. En 1832, on installa l'éclairage au gaz, avec un grand lustre de cristal qui était, disait-on aussi beau que celui de l'Opéra de Paris. On fait venir des artistes étrangers, on renouvelle l'affiche soit avec des créations, soit avec des adaptations inédites d'oeuvres italiennes. On donne des soins particuliers aux ballets. A cette époque, et dans le but de réduire la concurrence, les trois théâtres royaux de la Monnaie, des Galeries et du Parc sont réunis sous une même direction. C'est sur la scène de la Monnaie que seront créés en français et avant Paris des Opéra italiens comme «La Norma» de Bellini (1842), «Ermani» de Verdi (1845) sous le titre «Le Proscrit» et en 1843 deux oeuvres de Donizetti: «Bélisaire» et «Don Pasquale», «Fidélío» de Beethoven (1847) etc.

La reconstruction du théâtre par Poelaert

Depuis la fin du XVIIIe siècle on était d'avis que la vieille salle ne répondait plus aux nécessités et l'architecte français Wailly avait établi des plans, qu'il remania à plusieurs reprises. Les études définitives furent faites par l'architecte Damesne. La Ville assura le financement à l'aide d'un emprunt et l'on considéra bientôt que le Théâtre de Bruxelles était un des plus beaux d'Europe. Inauguré



le 25 mai 1819, il fut détruit par un incendie le 21 janvier 1855. La troupe émigra au Théâtre du Cirque tandis que la Ville confiait à l'architecte Poelaert, auteur des plans du Palais de Justice, le soin de relever et de transformer le bâtiment, qui devint le théâtre actuel de la Monnaie. Il fut inauguré le 24 mars 1856. Poelaert garda les murs de la façade restés debout, mais créa un intérieur de génie, superbe. Les travaux avaient coûté 1.285.000F. De style néo-classique, il possède un superbe fronton dû à Simonis.

Le Théâtre Royal de la Monnaie. Une ruche

La Monnaie occupe 450 personnes! Chaque équipe a son importance ici. Soixante choristes, d'excellents musiciens, des metteurs en scène réputés, des décorateurs inspirés, des techniciens consciencieux, des ouvriers et ouvrières capables. Ajoutons à cela, des solistes de réputation internationale dont notre José Van Dam, dont nous sommes si fiers. Le tableau ne serait pas complet sans l'évocation du grand Chef qu'est Antonio Pappano. D'origine modeste, Pappano apprend le piano dès l'âge de 6 ans avec son père. Son parcours est merveilleux: c'est grâce à son

courage et à son obstination qu'il est arrivé à un tel niveau. Il n'a jamais fait de Conservatoire! Il partage son temps entre Bruxelles et quelques grandes scènes mondiales de l'Opéra.

Les décors ne sont plus détruits: des accords ont été conclus avec d'autres théâtres. Dans les ateliers de Bruxelles, plusieurs corps de métiers s'activent: 25 personnes y travaillent. Ferronniers, menuisiers, peintres, tapissiers, décorateurs, électriciens. La lumière et les décors sont les deux éléments importants du succès. Pendant plusieurs siècles, l'éclairage s'est fait par des lampes à huile, à pétrole, des bougies, le gaz puis enfin l'électricité. Les lampes bordaient la scène: c'est Richard Wagner qui, au XIXe siècle inclut la lumière dans le spectacle. Tous les chanteurs tenant un premier rôle, ont un costume sur mesure: ils doivent se sentir bien. L'atelier de couture occupe 35 personnes: tailleurs, modistes, chausseurs, maroquinier, etc. Le rôle des maquilleurs, perruquier et accessoiristes est très important. La prise de son, les modulations, les effets de lumière, le jeu scénique, l'acoustique, rien n'est laissé au hasard. Le service administratif, l'accueil, le service de presse et de relations publiques occupent égale-

ment de nombreuses personnes. Des employés prospectent les antiquaires, les brocanteurs à la recherche d'objets qui seront nécessaires à tel ou tel opéra. Des milliers d'objets sont précieusement conservés au théâtre pour les productions futures.

Le Théâtre Royal de la Monnaie en bonnes mains

Directeur de la Monnaie depuis janvier 1992, Bernard Focroulle n'a pas eu la tâche facile. Il a relevé le défi de succéder au directeur de l'Opéra qui ne laissait pas indifférent Gérard Mortier, actuel directeur du Festival de Salzbourg.

Bernard Focroulle a prouvé qu'il était tout à fait capable de poursuivre et d'améliorer le gigantesque travail accompli par son prédécesseur. De plus, s'étant entouré d'efficaces collaborateurs, il a réussi à redresser une situation financière catastrophique et cela sans nuire à la qualité artistique dont jouit le T.R.M. En trois saisons, des productions lyriques marquantes ont été saluées en Belgique et dans toute l'Europe qui reconnaît la qualité et l'originalité des oeuvres programmées chez nous.

Organiste, claveciniste au sein du Ricercar Consort, ancien directeur des Jeunesses Musicales de la Communauté Française, Bernard Focroulle est un ardent défenseur de l'Art. Il a du respect pour les mises en scène, les décors, les costumes qui prévalaient lors de la création d'une oeuvre lyrique ou d'un ballet mais, en même temps il essaye d'être à l'avant-garde. Le domaine théâtral, musical, de la danse, le domaine lyrique changent. Focroulle veut décentraliser les lieux de représentations afin de permettre à

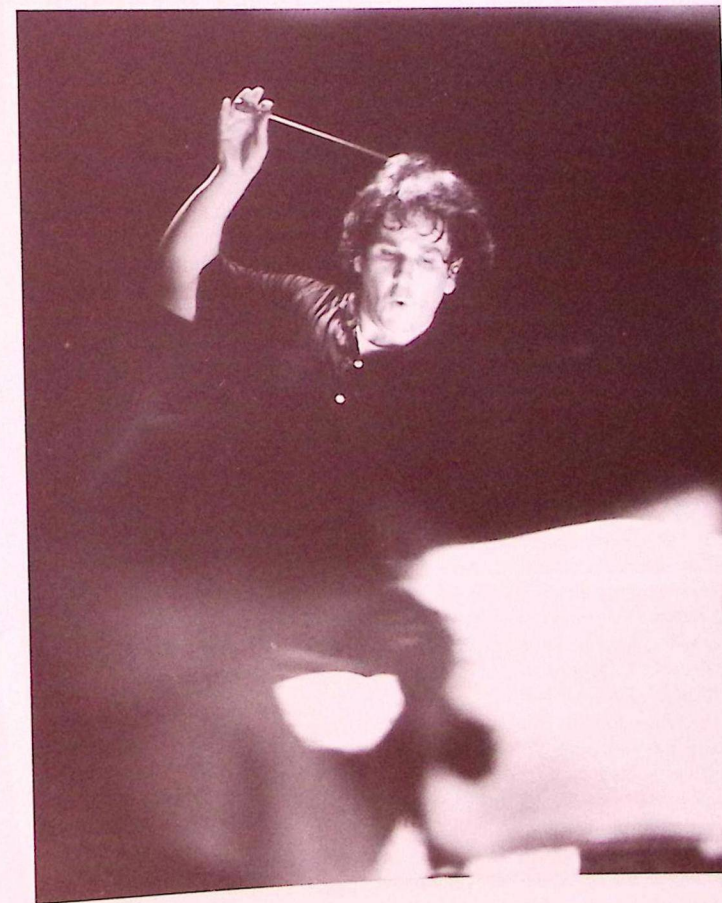
Le Chef d'Orchestre Antonio Pappano, directeur musical de la Monnaie, est un homme heureux. Son «italianité», sa formation musicale allemande, son dynamisme se conjuguent dans une programmation éblouissante. (Photo: La Monnaie).

un plus grand nombre de personnes d'assister aux spectacles. Par exemple La Luna, le Théâtre de la Place, le Cirque Royal qui donneraient des productions plus légères mais aussi de qualité. Focroulle développe également le principe des doubles distributions, qui permet d'augmenter le nombre de représentations.

Activités du Théâtre Royal de la Monnaie

Le T.R.M. a ses propres productions mais présente au public des productions invitées. En collaboration avec la Société Philharmonique il organise également en ses murs des concerts, des récitals. Le Ballet «Rosas» de Anne Teresa De

Keersmaecker, ballet en résidence, y donne de merveilleux spectacles. Autre personne en résidence au T.R.M., le compositeur Philippe Boesmans connaît le grand bonheur d'entendre ses oeuvres jouées dans ce prestigieux décor. Le T.R.M. a mis sur pied un Service Educatif Jeunesse afin de permettre aux jeunes de connaître l'institution: concerts, ballets, conférences, concerts du vendredi midi dans le Grand Foyer etc. Les Jeunes Amis de l'Opéra, sous la présidence de José Van Dam, invitent les jeunes de moins de 28 ans, une initiation au théâtre de l'Opéra. Renseignements: 6 rue Léopold à 1000 Bruxelles. Tél.: 02/229.13.66. Permanence le samedi entre 11 et 13h.



La chaîne «Logis de Belgique» est née

par Gilbert MENNE



Tous les Belges parcourant la France connaissent la chaîne Logis de France, dont la célèbre enseigne verte frappée d'une cheminée jaune orne le fronton d'établissements renommés pour leur qualité et leur bon accueil.

Vous verrez aussi désormais cette enseigne chez nous: l'association Logis de Belgique a été présentée officiellement le 10 octobre dernier à La Roche où 110 hôteliers ont reçu leur panneau officiel.

C'est l'aboutissement de trois années de travail entre Logis de France d'une part et, d'autre part, la Ligue hôtelière de Wallonie, Horeca Wallonie, le Centre d'Action Touristique des Provinces Wallonnes, l'Office de Promotion du Tourisme Wallonie-Bruxelles et l'Office du Tourisme des Cantons de l'Est qui en sont les associations constituantes. On pourrait croire, à voir les membres fondateurs, que cette nouvelle chaîne ne comprend que des membres francophones. Il n'en est rien, car les

hôtels se répartissent de manière égale des deux côtés de la frontière linguistique. Il faut croire que l'image de marque «Logis» est bien attirante pour avoir incité les établissements flamands à la rejoindre, malgré l'absence d'encouragement des autorités touristiques de Flandre.

Quels sont les buts des Logis?

L'objectif de base de la création des Logis de France après la Seconde Guerre mondiale était d'aider les indépendants à moderniser leurs hôtels tout en maintenant une hôtellerie à visage humain. Cet objectif n'est pas très éloigné de celui des fondateurs de la chaîne Logis de Belgique aujourd'hui, à l'heure de la crise économique actuelle où les hôteliers doivent s'unir pour commercialiser un produit comparable tout en gardant le charme de l'hôtellerie familiale associée à la promotion des produits du terroir. Les points forts des signataires de la

Charte sont les suivants :

- gestion de l'entreprise dans un cadre familial;
 - offrir aux hôtes un accueil personnalisé, y compris une documentation sur la région;
 - inscrire l'ensemble de la décoration et de l'ameublement de l'hôtel en harmonie avec la région et son terroir;
 - assurer la tranquillité de ses clients;
 - respecter les critères généraux de la Charte précisés dans une grille de classement, matérialisée par un classement en cheminées et reprise dans un guide;
 - accueillir ses clients dans leur langue si possible;
 - offrir un bon niveau de confort et de propreté;
 - assurer un excellent rapport confort/qualité/prix;
 - favoriser l'accueil des enfants : menu enfant, aire de jeux,...
- L'ensemble de ces critères, d'ailleurs proches de ceux du Commissariat Général du Tourisme, forment un label de qualité qui connaît le succès

que l'on sait. Le classement des membres est attribué par le conseil d'administration des Logis sur base du rapport d'inspection remis par l'animateur de la Fédération touristique provinciale concernée après sa visite complète de chaque hôtel.

Les Logis en Brabant wallon et à Bruxelles

La grande majorité des hôtels du Brabant wallon et de Bruxelles ne sont pas des entreprises familiales et font partie de groupes hôteliers, ce qui les exclut d'office de la nouvelle chaîne. De plus, il est indispensable pour les candidats de disposer d'un restaurant.

Ils sont néanmoins déjà trois en Brabant wallon et deux à Bruxelles à avoir été agréés par les Logis: A obtenu trois cheminées:
- Hôtel Le Lido
rue de Limalart, 2F à 1330 Rixensart
- Tél. 02/654.05.05. - Fax. 02/654.06.55.

Ont obtenu deux cheminées :
- Hôtel Le Domaine des Champs
chemins des Charrons, 14 à 1300 Wavre - Tél. 010/22.75.25. - Fax. 010/24.17.31.
- Hostellerie La Falise
rue Falise, 7 à 1470 Baisy-Thy - Tél. 067/77.35.11. - Fax. 067/79.04.94.
- Hostellerie Les Trois Tilleuls
Berensheide, 8 à 1170 Bruxelles - Tél. 02/672.30.14. - Fax. 02/673.65.52.
- Hôtel Le Prince de Liège

chaussée de Ninove, 664 à 1080 Bruxelles - Tél. 02/522.16.00. - Fax. 02/520.81.85.

Des projets de développement

Les Logis de France ont créé une chaîne internationale «Eurologis» qui comprend déjà la Grande-Bretagne, l'Irlande, l'Italie et tout récemment la Belgique, sur une structure nationale. L'association veut également participer aux foires et salons touristiques et créer des produits d'accueils «Logis de Belgique». Nous ne doutons pas que le guide 1997 comprendra bien plus que les 110 membres actuels!

Informations : rue de l'Eglise, 15-6980 La Roche, tél. 084/41.10.40., fax. 084/41.11.42.

M. et Mme Van der Perre (Les Trois Tilleuls) et M. de Hennin (Le Domaine des Champs) entourent l'animateur et M. Bosa de la Chaîne Logis de France. (Photo: Nelly Fiévet).



«Un jour sans ciel» à Bruxelles ... ou ... «une histoire d'égouts»

par Dominique DETREVES



Entrée du Musée des Egouts, porte d'Anderlecht. - A l'avant-plan, pierre de voûte d'un ancien collecteur contenant, dans un cylindre en cuivre, des pièces de monnaie de l'époque (1870). La Couronne royale et le monogramme «L» de Léopold II y sont très apparents. (Photo: Musée des Egouts).

sous ses pieds ou attentif à la qualité de son environnement, le «Service des égouts de la ville de Bruxelles» a eu l'excellente idée de se doter d'un outil de vulgarisation des plus complets et des plus édifiants, le «Musée des égouts».

Magistralement aidé en cette action par le service des archives de la ville, mais encore bénéficiant de la collaboration de l'U.L.B. et de différentes écoles techniques, qui se sont entendues pour étudier ces archives et dresser chronologiquement, au départ de ces informations, des panneaux explicatifs, illustrés par des cartes topographiques, des plans, tableaux, collections de photos anciennes, qui témoignent de l'évolution sanitaire de la ville, liée tout naturellement à celle d'un mode de vie... Un itinéraire particulier que le visiteur découvre à l'approche de la première salle, et qui l'emmène, à partir de l'époque médiévale déjà, du... «tout-à-la-rue» au «tout-à-l'égout»...

Celui-ci est bordé de nombreux étangs qui, en cas d'orage ou de crue, servent de bassins de retenues des eaux, lesquelles s'écoulent ensuite par le ruisseau, en débit plus régulier. Typique, une carte indique les endroits où l'on peut faire provisions d'eau (l'eau courante n'existe pas encore). Ce sont des fontaines ou des «poëls», genre de puits creusés à la main, qui recueillent les eaux de pluie et de drainage du sol.

Un musée insolite

Afin de mieux informer un public curieux de savoir ce qui se passe...

Connaissez-vous le musée des égouts?

A cette question, l'interlocuteur scrute votre visage, d'un air stupéfait, sceptique même.

- Cela existe-t-il, ce genre de musée? - Eh oui! Depuis mai 1988 encore bien!

Et tous les curieux qui s'y sont rendus ils sont près de 35.000 déjà-en sont sortis ébahis, heureux d'avoir appris, d'avoir compris et, en définitive, de vivre à l'époque qui est la nôtre... Car... peut-on imaginer!

Un monde peu connu

Qu'en connaît-on, des égouts, sinon les avaloirs, repérés dans les caniveaux, surtout lorsque, bouchés, ils débordent ou... que des clés y sont malencontreusement tombées, au travers du grillage...

Ily a encore les margelles, ces lourdes plaques de fer qui pèsent quelque

nonante kilos et coiffent les descentes vers les souterrains.

On les compte par centaines, ces seules parties visibles d'une gigantesque ramification de mystérieuses galeries. Une ramification qui, sur le seul territoire de Bruxelles, comporte quelque 350 km d'égouts + 30 km de collecteurs. On peut ajouter à ce véritable labyrinthe les nombreuses installations annexes, indispensables à une évacuation efficace des eaux usées.

Toute l'histoire s'est amorcée lorsqu'en 1871, à l'instigation royale, s'entament, par le voûtement de la Senne et du Maalbeek, les premiers travaux d'assainissement de la capitale.

Bien entendu, les égouts ne sont pas encore connus, et les eaux usées-ménagères, d'hygiène et encore des hôpitaux-sont carrément jetées à la rue, au long des trottoirs,-d'où l'expression «céder le «haut» du trottoir» aux personnes... de qualité!! La formule vaut encore aujourd'hui et signifie la place de choix à octroyer. Véritable égout à ciel ouvert, la Senne recueille également toutes les eaux usées.

A la moindre crue, les caves sont inondées, où traînent des dépôts nauséabonds. Régal des rats qui, en guise de remerciement pour cette sorte de festin, s'improvisent vecteurs de germes d'épidémies, telle que la peste notamment.

Une des premières initiatives des autorités consiste à faire creuser des tranchées au milieu des rues, pour tenter de canaliser ces eaux et de les diriger vers des ruisseaux de Bruxelles: le Zavelbeek, le Coverbeek, le Ruysbroeck...

En 1425 déjà, une ordonnance interdit d'y jeter les dépouilles d'animaux et autres débris du même acabit... Ces tranchées sont recouvertes de planches qui, aussitôt placées, disparaissent... chez les particuliers.

La ville imagine alors une autre méthode: elle fait construire les premiers égouts «enterrés».

Ainsi les nombreux écrits des habitants (lettres calligraphiées par des scribes de métier), qui se plaignent des odeurs pestilentielles subies à longeur d'année, vont-ils voir leur rythme s'estomper peu à peu...

Du temps de l'«octroi»...

Le musée des égouts est aménagé dans l'un des sept pavillons d'octroi-celui d'Anderlecht-qui étaient situés aux points stratégiques de l'enceinte qui entourait la ville.

Subsiste encore le souvenir de ceux des portes de Hal, de Namur et de Ninove.

C'est par ces bâtiments d'octroi que les marchands venus des campagnes environnantes devaient transiter, pour acquitter un droit d'entrée, variable selon la nature des produits qu'ils avaient à vendre.

Lors de la construction du deuxième voûtement de la Senne, les pavillons d'octroi d'Anderlecht sont démontés, pierre par pierre, et celles-ci numérotées afin que l'édifice soit reconstitué de manière à dégager un passage conforme aux nécessités de la circulation.

Pour rappel, les bâtiments d'octroi de

la porte de Namur ont été «déplacés» à l'entrée du Bois de la Cambre, à l'extrémité de l'avenue Louise.

De grands travaux utiles

Un panneau didactique décrit la réalisation du premier voûtement de la Senne: une percée rectiligne depuis le Midi jusqu'à la place de Brouckère (empruntée aujourd'hui par les tramways de la STIB qui déservent le centre-ville).

On y voit des quartiers de maisons entièrement abattues, qui donneront place aux actuels boulevards du Centre.

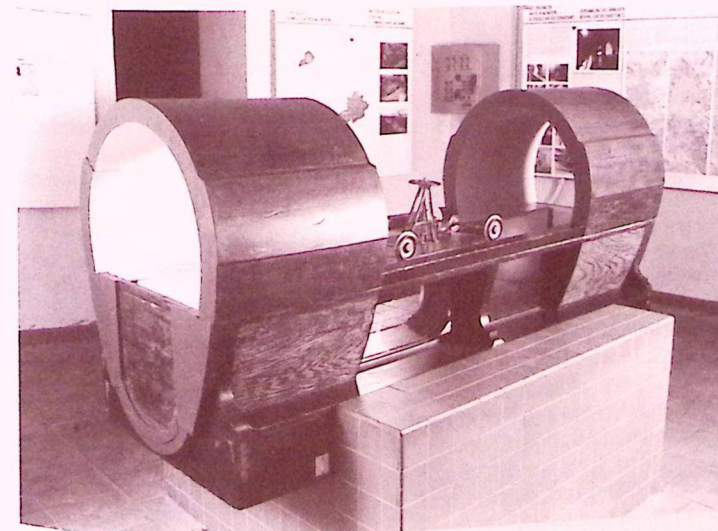
À l'époque, Bruxelles était composée d'un enchevêtrement de rues et de ruelles, s'entrelaçant autour de différents bras de la Senne.

Le voûtement comprend deux pertuis (ouvertures), dans lesquels coule la rivière, et, de chaque côté, un collecteur est destiné à recueillir les eaux usées.

L'ensemble de la construction exige 60.000 briques par mètre...

Des documents montrent la mise en route de ce travail de titan, puis encore la construction de la Bourse et

Maquette d'un collecteur avec wagon-vanne. (Photo: Musée des Egouts).



Le wagon-vanne en action. (Photo: Musée des Egouts).





l'aménagement de la place de Bruckère, où se trouvait le Couvent des Augustins, que la Senne contournait.

La deuxième voûtement, d'une longueur de quelque 7 km, n'a été inauguré qu'en mai 1955.

Il part de la rue des Vétérinaires, passe sous la rue de France, l'avenue Paul-Henri Spaak et le boulevard du Midi, longe le canal, suit l'allée Verte, passe sous le marché matinal et se termine au pont Van Praet, à hauteur de la rue du Rupel.

Salle après salle

Après la première salle, essentiellement didactique, où tout est présenté de manière à faciliter la compréhension par le visiteur-encore que, dans l'imposant lot des écoles qui viennent visiter ce lieu, les trop jeunes enfants doivent difficilement assimiler tout l'ensemble du système, les aspects techniques et contemporains du réseau d'égouts publics bruxellois sont exposés dans les trois salles du sous-sol du Musée.

Pour situer le plus concrètement les choses, l'aspect extérieur des égouts est présent: dans une portion de rue fidèlement reconstituée, avec pavage, trottoirs, parcmètres, etc.

Ainsi l'avaloir, de même que la margelle, sont-ils bien mis en évidence.

L'avaloir, apprend-on, fonctionne suivant le principe des siphons. Il est rempli d'eau jusqu'à une certaine hauteur, ce qui empêche les odeurs de remonter et... d'empester les rues. Par ailleurs, si le courage ne manque pas d'y plonger la main... jusqu'au coude, on peut, le cas échéant, récupérer quelque objet qui serait passé au travers du grillage de protection. Autant essayer, pour ne rien regretter...

A Bruxelles, le réseau d'égouts est du type unitaire, c'est-à-dire que les eaux de pluie et ménagères sont recueillies ensemble, contrairement à ce qui se passe, par exemple à Paris, où les réseaux sont du type séparatif, solution moins onéreuse s'il faut installer une station d'épuration, la quantité d'eau étant plus restreinte.

La brique, généralement plus résistante à la corrosion que le béton, est choisie pour la construction des égouts, bien que le travail soit alors plus long et plus coûteux.

La forme «carrée» des premiers égouts s'efface au profit de la forme dite «chapelle», c'est-à-dire avec le sommet arrondi, la forme ovoïde étant à présent retenue vu qu'elle permet un meilleur auto-curage. Et pour un débit minimal, il n'y subsiste aucun dépôt de boue. Les crues y sont également absorbées.

Une des deux vannes de la Porte d'Anderlecht. (Photo: Musée des Egouts).

Leur surface diffère également: la longueur étant généralement égale aux deux tiers de la hauteur. Il en est de 90X60 cm, 20X80 cm, 150X100 cm, les plus grands faisant 200X133 cm.

Au domaine des égoutiers

Deux mannequins, représentant des ouvriers égoutiers, permettent d'établir la comparaison entre leurs équipements: l'ancien et l'actuel. Des bottes de caoutchouc, trop glissantes, ont été remplacées par des bottes de cuir cloutées, confectionnées sur mesure pour chacun des travailleurs.

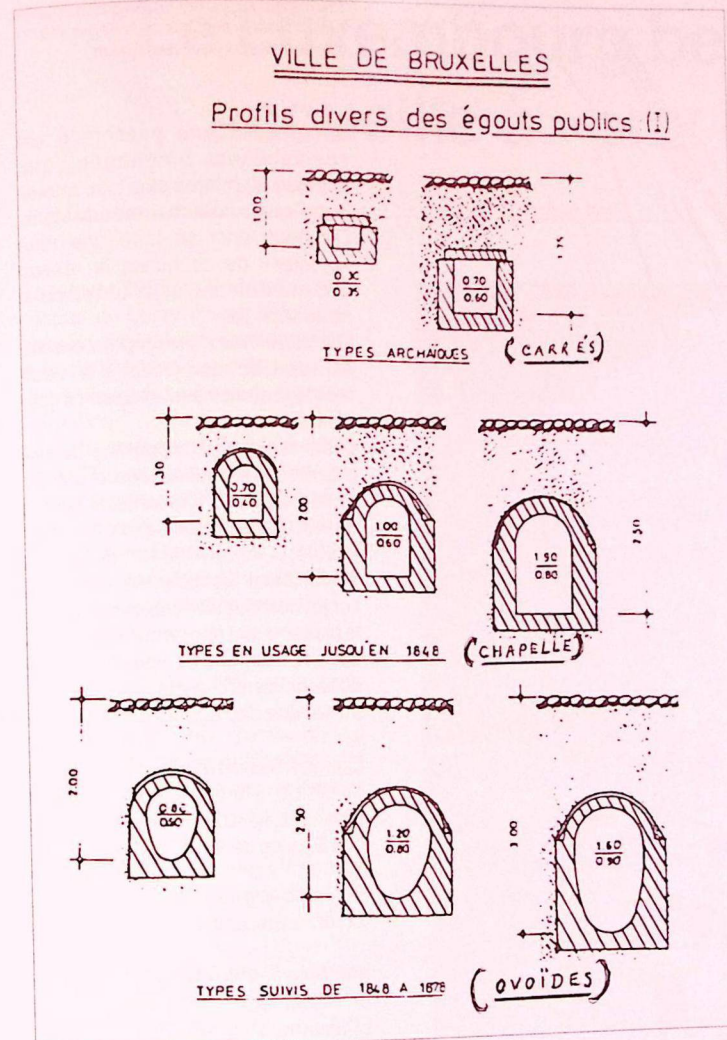
Les lampes à acétylène ou à carbure font place, bien qu'il leur soit concédé certains avantages, à la lampe électrique.

Les premières diffusaient, en effet, un éclairage à rayonnement et lorsqu'à la suite d'un orage, l'eau montait dans les égouts, se créait un courant d'air entraînant un vacillement de la flamme. La lampe émettait alors un léger sifflement, prévenant ainsi l'égoutier que le moment était venu de regagner la surface.

La lampe électrique, quant à elle, ne donne qu'un seul rayon de lumière. Sur certaines sections avérées plus dangereuses, un homme de garde reste en surface lorsque le ciel menace, sentinelle chargée d'avertir ses compagnons, le cas échéant, d'un danger imminent.

Antérieurement, les égouts se nettoyaient à la lance et l'on peut imaginer l'inconfort des travailleurs occupés à cette tâche dans un souterrain de 90 cm de hauteur et pataugeant dans 30 cm de boue!

Une compensation, bien minime, était d'y découvrir parfois des pièces de monnaie ou l'un ou l'autre bijou! Si la lance continue à être utilisée pour les égouts de 2 mètres, un procédé actuel de nettoyage consiste à avoir recours au camion «cureur-éboueur». Le tout est admirablement détaillé et



concrétisé grâce à des maquettes, comme encore celle d'un wagon-vanne qui explique le fonctionnement du curage opéré pour un collecteur à rails.

Le service des égouts prévoit en permanence un certain nombre d'équipes qui, plusieurs fois par an, parcourent et inspectent les collecteurs de Bruxelles et en assurent l'entretien.

Il en extrait chaque fois plus de 2.400 mètres cubes de dépôt de gravats, sable, etc.

Un plan situe les égouts, leur accès, leur profondeur par rapport au niveau de la rue...

Si l'on totalise l'eau des bains, des machines à laver, des lave-vaisselle, des chasses, etc... la moyenne consommée par jour et par chaque habitant de Bruxelles approche les 150 litres.

La traversée, sur quelque 10 mètres, d'un tronçon d'égout spécialement construit par le Musée, permet de découvrir les différents types de raccords privés.

Il serait impossible de visiter ce musée sans la présence permanente et

Parfaitement équipés, les égoutiers assurent le service d'inspection régulière. (Photo: Musée des Egouts).

Divers profils d'égouts publics. (Document Musée des Egouts).

l'assistance d'un guide, dont l'expérience et... la patience permettent à chacun de se faire une idée assez concrète sur les conditions de cette vie souterraine, conçue et sans cesse améliorée pour la sécurité et le bien-être des citoyens.

A propos des rats d'égout

Cette race n'existe pas, du moins telle qu'on se l'imagine.

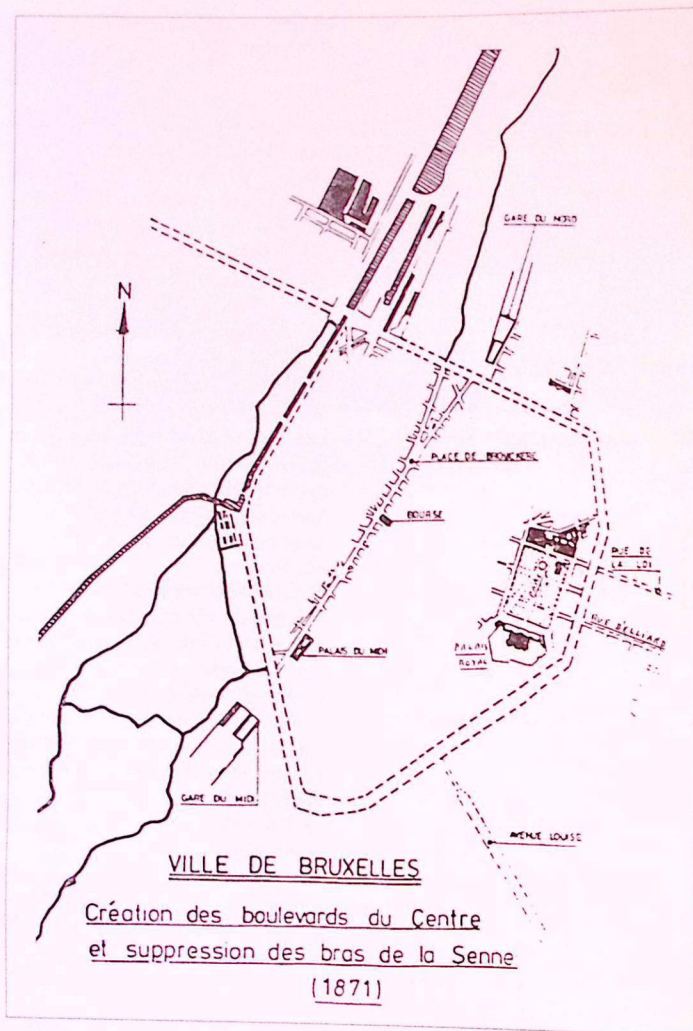
Les rats s'installent dans des réseaux privés, sous des habitations, choisissant toutefois les endroits qui leur sont les plus favorables, par exemple sous les restaurants, les abattoirs, etc.

Ils ne peuvent nidifier dans les égouts, emportés qu'ils seraient, à chaque crue, mais on les voit sortir ou rentrer d'un raccordement à l'autre.

La ville procède régulièrement à des campagnes de dératation, soit par anticoagulants ou par stérilisants.

En effet, animal, paraît-il, intelligent et méfiant, le rat ne touchera jamais à un nourriture qui a empoisonné et exterminé un de ses congénères.





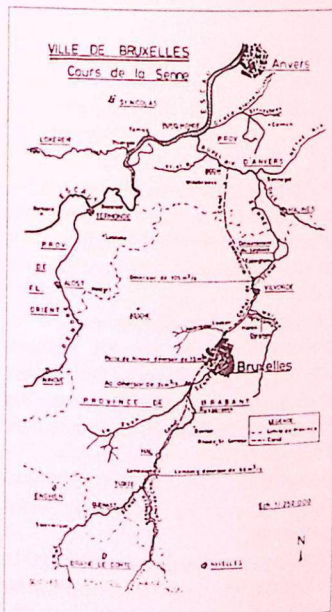
Plan de la création des boulevards du Centre et suppression des bras de la Senne (1871). (Document du Musée des Egouts).

A cette fin, une passerelle est spécialement aménagée, qui, quelque 50 mètres plus loin, aboutit au collecteur de la chaussée de Mons. On peut ainsi se faire une idée «précise» de ce qu'est le réseau d'évacuation des eaux usées dans notre capitale.

La clôture de la visite proprement dite est suivie de la projection d'un court montage audiovisuel intitulé: «Un jour sans ciel».

Outre les étapes rappelées de ces gigantesques réalisations, si utiles à toute heure aux habitants de la cité, en vue d'une hygiène et d'un confort requis, l'accent est mis sur la surveillance quotidienne dont font l'objet ces installations sur le travail, le plus souvent non dénué de risques, accompli par une équipe de quelque 60 techniciens compétents, attachée au service des égouts de la ville.

Contact: Musée des Egouts - Pavillon du centre - Porte d'Anderlecht, 1000 Bruxelles. Tél. 02/513.85.87. (Service des Egouts de la ville de Bruxelles).



portes à clapet-bref, tout un vocabulaire adapté à chaque chose, à chaque raison d'être.

Fort utiles, les détails foisonnent, ponctués d'anecdotes qui ont jalonné ces nombreuses décennies durant lesquelles les techniques et les moeurs ont bien évolué.

En apothéose, et pour autant que le niveau des eaux l'autorise, les visiteurs du musée sont gratifiés d'une descente dans un des pertuis de l'actuel voûtement de la Senne, qui coule sous le Musée.

Cours de la Senne à Bruxelles. (Document du Musée des Egouts).

Les installations particulières

Une salle encore entièrement consacrée à l'explication du fonctionnement des installations particulières; un accès à la vanne mobile du pertuis «rive gauche» de la Senne permet de se rendre compte de visu de l'importance d'une installation en usage.

Il y est tout dit sur les taques, égouts, collecteurs émissaires, bassins d'épargne et autres pompes et vannes...

Le public peut se familiariser avec les niveaux de banquettes, pertuis et flotteurs, les évacuateurs de crues,

Le Luxembourg belge vous accueille à «prix d'ami»

par José FIEVET et Christiane DUJARDIN

En janvier 1995, la Fédération touristique du Luxembourg belge prenait une originale et heureuse initiative en lançant l'opération «Prix d'ami» issue des assises du tourisme à Bouillon.

Le but de cette campagne orchestrée par la FTLB et à laquelle participaient différents prestataires de services était de proposer aux touristes disponibles des conditions financières spéciales à une période de l'année où d'habitude il fait beaucoup plus calme.

Prix d'ami

Cette année, «Prix d'ami» en est donc à sa deuxième édition et il a été tenu compte des remarques émises par les participants à la première tentative.

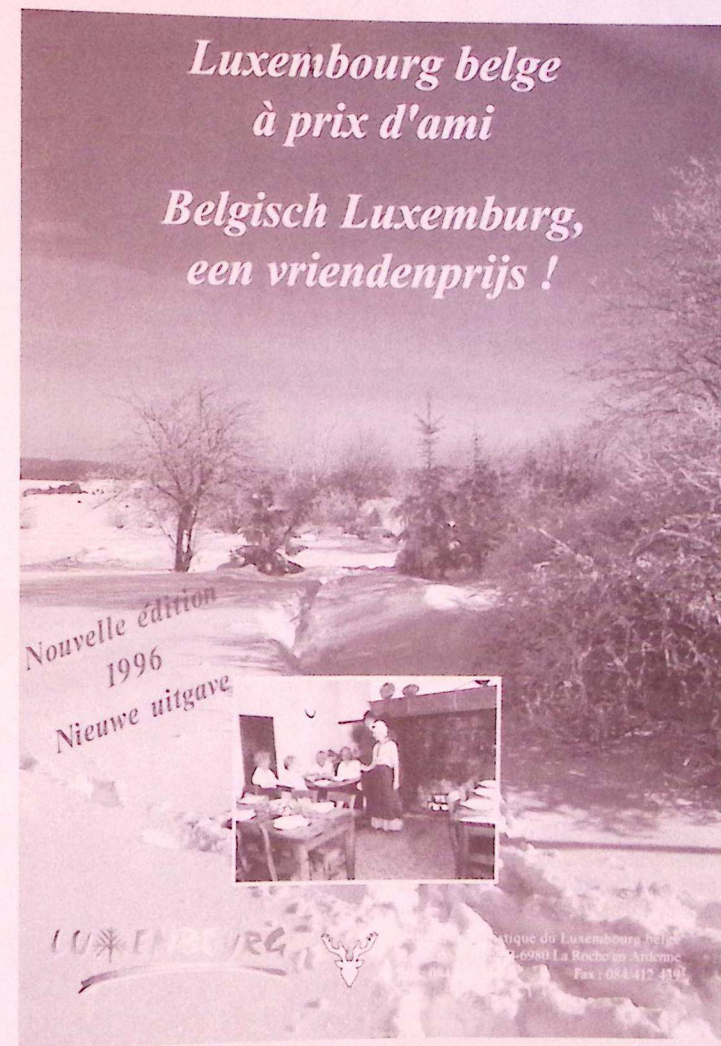
La période de validité des offres a été prolongée, passant en gros d'un mois à un trimestre, soit du 8 janvier au 28 mars 1996.

Sont toutefois exclues de cette période quelques «pointes»: la semaine du congé de carnaval, le week-end de la Saint-Valentin...

S'il est vrai que «Prix d'ami 1995» était déjà une aubaine pour ceux qui peuvent choisir leurs périodes de vacances, cela sera d'autant plus intéressant cette année puisque, vu la durée de l'offre, une clientèle beaucoup plus vaste pourra être sensibilisée.

Un autre souhait était que la promotion de cette opération débute plus tôt. C'est chose faite puisque la brochure d'invitation est sortie de presse en octobre.

La FTLB vous présente de l'ordre de 150 offres. Plus de la moitié en locations, chambres d'hôtes ou villages de vacances... le reste en séjours hôteliers.



Quarante-quatre hôtels ont répondu «présent», une dizaine de restaurants proposent également des réductions. Pour ce qui concerne la qualité des offres, jugez-en vous-même: en lo-

gation, les propriétaires ont consenti généralement de 15 à 25% de réduction sur le prix habituel mais certains sont même allés jusqu'à vous offrir leur logement pour 50% du prix pratiqué en cette saison.



En hôtellerie, les offres sont tout aussi attractives et certaines atteignent aussi la barre des 50%. Quant à certains restaurateurs, ils diminuent leurs prix de 20%, ce qui vous en conviendrez, est toujours bon à prendre.

Activités - manifestations

Si le premier trimestre est par définition une période plus calme, vous pourrez toutefois profiter de votre temps libre pour découvrir ou redécouvrir quelques attractions ou musées qui le plus souvent accordent aux touristes individuels le tarif réduit habituellement réservé aux groupes. Le calme de cette période vous invitera aussi à vous adonner, en toute quiétude, à la promenade pédestre ou à la randonnée VTT, ou encore, si la neige est au rendez-vous, aux plaisirs des sports de glisse. Le début de l'année nous ramène encore les carnivals organisés un peu partout dans la province, citons par exemple: Marche-en-Famenne, Arlon, Florenville, La Roche-en-Ardenne... N'oublions pas non plus les grands feux qui illuminent la plupart de nos petits villages. Pour en savoir plus, consultez la rubrique «Chez nos amis du Luxembourg belge» en pages centrales de la revue.

Carte postale de l'Office du Tourisme de Durby représentant des jeunes mariés avant le "oui".

Carnaval de la Roche. (Photo: Fédération Touristique du Luxembourg)



Saint-Valentin

Si vous souhaitez plus d'intimité, pensez tout particulièrement aux formules spéciales concoctées par bon nombre d'hôteliers et de restaurateurs à l'occasion de la Saint-Valentin. Demandez à ce sujet la brochure proposée par la F.T.L.B. Il est peut-être utile aussi de rappeler que pour vos séjours hôteliers ou autres, *Relobel*, le service de réservation gratuit de la F.T.L.B. est à votre service pour vous aider à trouver la formule la mieux adaptée à vos souhaits et... à votre budget.

Ne tardez pas, contactez par écrit la Fédération touristique du Luxembourg belge, quai de l'Ourthe, 9 à 6980 La Roche-en-Ardenne Tél.: 084/41.10.11 - fax: 084/41.24.39. (Joindre 3 timbres poste à 16F. pour couvrir les frais d'envoi). La brochure «Prix d'ami 1996» vous sera envoyée par retour du courrier, ne tardez pas non plus à réserver. Comme toujours les premiers profiteront du choix le plus vaste.

Les carrosseries Brabançonnaises ont plus de 150 ans

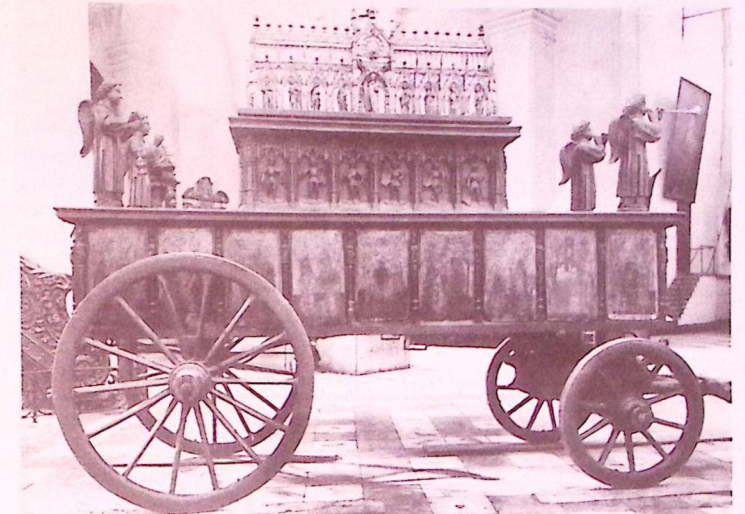
Le char de Sainte Gertrude (1402)

par HP HENRI-JASPAR

Archéologue Hippologue,
Conservateur du Musée du Cheval belge

La collégiale romane de Nivelles fêtera bientôt ses 900 ans. Pour nous, parmi ses trésors, elle contient un char processionnel, le plus ancien de Belgique, servant lors de la procession annuelle à la sortie de la châsse de sainte Gertrude. La procession se tient, de temps immémorial le 29 septembre mais parfois elle a été déplacée pour des raisons fortuites, épidémies, insécurité de troupes de passage, récoltes menacées ou simplement passage d'un personnage important. Dans ce dernier cas, la procession démontrait le prestige de Nivelles et son lieu principal de culte. A ses débuts, la procession faisait un tour «intramuros». Dans les archives centennaires de la fabrique d'église on a retrouvé un itinéraire venant des alioirs du cloître, passant par les lieux du chargement du char, par la porte du cimetière et rentrant par l'ouest c'est à dire par l'avant-corps pour être présenté au clergé. Le cortège défile ensuite sur la place.

Aujourd'hui le Tour Ste Gertrude débute à 6h30 du matin. La veille, la châsse a été descendue de son socle à l'heure des vêpres et déposée à la croisée du transept oriental de la nef. C'est l'occasion d'une messe musicale superbe. La châsse est hissée sur le char et six chevaux brabançons emmènent cet attelage par la campagne nivelloise, parfois à travers champs au son des sonnailles de cuivre et des encouragements de chaque meneur qui les tiennent par le montant du mors. Parfois, le lourd cheval de trait belge est simplement mené à la voix ou comme chez nous au cordeau. Une autre caractéristique: chacun tient un bâton béni à la main, aux armes de l'ancien «Noble et Vénéral Châpitre de Madame



Etat de l'ensemble en 1961 avec la nouvelle châsse de sainte Gertrude. (Photo: Institut Royal du Patrimoine Artistique).

sainte Gertrude» sur lequel une entaille par an indique la fidélité des pèlerins. Au retour un cortège plus folklorique attend le char pour traverser la ville et rendre la châsse à la collégiale.

Un char vénérable

Mais, venons-en au char proprement dit qui constitue la tradition des charrons et carrossiers brabançons. Construit en chêne vers 1401 à la requête du Chapitre Noble de Nivelles, c'est l'un des chars processionnaires du Brabant même d'Europe occidentale dont on a le mieux gardé l'histoire. Les documents écrits et méticuleusement gardés racontent la création et la conservation pratiquement au mois le mois.

Bien des historiens en conviennent, dès lors quel magnifique maillon ce char représente pour l'histoire mondiale de la traction chevaline. L'admirable brochure illustrée publiée en 1987 par Messieurs Cheron, Collet, et Patriarche ne fait cependant pas mention de la technique employée par les charrons, charpentiers, ferronniers et carrossiers ruraux, créateurs de ce char. C'est cependant un côté historique et technique d'un intérêt certain pour l'artisanat ancestral du Brabant wallon, nous essaierons d'apporter ce petit chaînon à l'histoire de l'attelage, en ne décrivant que le résultat actuel. Ce char à quatre roues de chariot reste un des monuments uniques de l'époque médiévale.

Formé de deux caissons rectangulaires superposés et reposant sur un châssis (bâti) de chêne. Le caisson supérieur est articulé sur l'inférieur par une suspension qui lui donne la souplesse nécessaire exigée lors des déplacements. Le caisson inférieur mesure 4 x 1,26m et se compose de vingt quatre panneaux de chêne, nus glissés entre vingt huit montants à section carrée.

Par contre le caisson supérieur ne comporte que seize panneaux de chêne, sculptés eux, et glissés dans vingt montants rainurés et sculptés eux aussi.

Une corniche finit le tout. Un feuillage stylisé en forme de tige à rameaux de feuilles de chêne court sur toute la longueur de ce larmier.

Sur ce caisson des plus solides vient se reposer au troisième étage la châsse des reliques de sainte Gertrude reconstruite après la des-

truction incomplète du bombardement de 1940.

Le caisson supérieur

A propos des sculptures du caisson supérieur, il est important de noter que les anges des angles jouaient de la trompette et que celles-ci en bois depuis le début du XIXe siècle, viennent d'être remplacées, par du cuivre. Ces trompettes diffusaient la musique d'un orgue mécanique, jouée dans le caisson inférieur dès le début du XVe siècle.

Ces anges sont aux quatre coins du caisson supérieur. Probablement doré en 1460 par Jacob Sourdiaus, ce caisson est rythmé par sept colonnettes séparant huit niches abritant chacune un personnage en armes. Il semble que ces sculptures en plein bois aient été réalisées par une main différente de celle qui réa-

lisa les autres sculptures du char. Ce caisson est articulé sur sa base par un système de lames de ressort, enchâssé et greffé sur une structure de madriers servant de contre-poids et permettant d'amortir les secousses. Cependant cette suspension était de cuir à l'origine. Le système actuel est donc récent. Les frottements mécaniques actuels, probablement mis en place par «économie» ou manque de savoir-faire créent un préjudice à l'ensemble. Il est à remarquer que lors d'une récente inspection, Monsieur Christian Patriarche, ébéniste de la restauration du mobilier de la Collégiale, a remarqué la présence de peinture sous la corniche de ce caisson. Ce qui laisse supposer que cette pièce n'est pas contemporaine de sa base!

Le caisson inférieur

Celui-ci forme un parallélépipède rythmé par dix colonnettes séparant neuf panneaux de chêne par côté. Chaque colonnette représente un personnage civil porteur d'un parchemin représentant des jurés de la ville au Moyen-Age. Un pinacle triangulaire et ajouré recouvre le tout. Entre chacune de ces petites colonnes, au nombre de vingt huit, se trouve un panneau de chêne réalisé en 1855 lors de la restauration qui visait à mettre à l'abri les panneaux originaux peints à la détrempe en 1464 par Jacob Sourdiaus. Ces originaux restaurés par l'I.R.P.A. sont conservés avec le Trésor de la Collégiale.

Dans une étude remarquable, malheureusement trop peu connue, Louisa Verhasselt décrit ces admirables panneaux un à un du moins pour ceux qui subsistent (au nombre de vingt et un sur vingt quatre). Ils constituent une oeuvre d'art de valeur du XVe siècle, et représentent des scènes et des miracles en rapport avec sainte Gertrude.

Les décrire un à un demanderait un

Dessin du Tour sainte Gertrude. (Nivelles, Musée Communal).



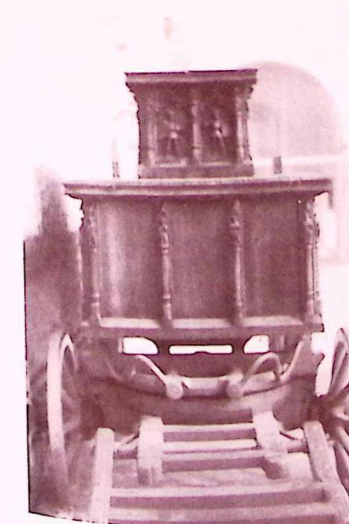
Etat actuel du char. (Photo: H.P. Henri-Jaspar).

volume spécialement attiré. Ces peintures sont gravement dégradées, le char ayant été promené dans la Tour de Sainte Gertrude sous la pluie et par orage parfois pendant plusieurs siècles.

Le style de ces panneaux renvoie très clairement au peintre bruxellois Roger de la Pasture, maître probable de J. Sourdiaus. Les vêtements des héros sont ceux portés vers 1460. De même que les harnais des cavaliers de l'épisode de la légende du chevalier qui vendit son âme au diable (panneau 1) ou le cheval haut le pied du chevalier de Maaseik (panneau 2).

Le train de roues et la limonière

Les essieux ne sont pas très anciens mais cependant tournés à la main et encore avec des boîtes à graisse. Les roues ont été refaites il y a une vingtaine d'années et sont du modèle chariot brabançon, larges, cerclées de fer à dix rayons devant et à quatorze à l'arrière avec un empâtement de 290 centimètres. La voie avant à 1,56m et arrière 1,44m. Ce qui est un inconvénient pour la traction chevaline. Le moulin est classique des chariots du Brabant: la partie supérieure fixée au châssis



Le moulin vu de face. (Photo: H.P. Henri-Jaspar).

est maintenue par une grosse cheville ouvrière sur la partie inférieure, elle-même reliée aux brancards constitués en limonière. La largeur de cette limonière est de 1,10m c'est-à-dire conçue pour un cheval de gros trait belge. Les brancards ont 3,15m de long, et deux barres de torsion évitent la lourdeur excessive. Il est à noter que le très célèbre char Montois, le *Car d'Or*, ne date que du XVIIIe siècle.

La traction animale actuelle doit se faire avec six chevaux attelés en collier et en flèche, traits sur trait. Il faut savoir qu'un cheval tire trois fois son poids quand la charge est sur roues. C'est un spectacle merveilleux que de voir l'effort consenti par ces admirables et forts chevaux de chez nous menant leurs larges pieds dans la glèbe de nos chemins de terre et chemins encaissés de notre Brabant wallon.

Il est donc vrai que nos artisans d'antan sont encore très présents dans nos trésors actuels et qu'il faut admirer leur travail et leurs chefs-d'oeuvre là où l'on est parvenu à les préserver. Entre les pères et les fils, il manque une génération dans le savoir-faire. Que les grands-pères

éduquent leurs petits-fils Mon plus cher désir pour que ne meure pas l'artisanat et l'habileté du savoir-faire.

Bibliographie:

- 1° Le char de sainte Gertrude, M. Cheron - E. Collet - C. Patriarche, 1987
- 2° Trésor de Nivelles - ACL 25.710, Hocser, Crisp
- 3° Archives Musée communal de Nivelles-liasse restauration du char de sainte Gertrude, Devis et Cahier des Charges.
- 4° Description des panneaux peints L. Verhasselt, Université de Bruxelles - Les panneaux peints du «char» de sainte Gertrude à Nivelles.
- 5° Le Tour Sainte Gertrude, Claudine Donnay-Rocmans.
- 6° Le Tour Sainte Gertrude à Nivelles - le Folklore Brabançon 31-32 de 1926, p. 119-204.
- 7° Notice sur le Tour Sainte Gertrude par H. Binnet Asans 1895.
- 8° Sainte Gertrude de Nivelles, Culte-Histoire-Tradition, Emmanuel Collet 1985.

Orp-Jauche

par Emile POUMON

Président de l'Association royale des Ecrivains wallons



Folox-les-Caves - grottes Racourt. (Photo: F.T.P.B.W.).

Très tôt, Joseph Boly est sensibilisé par la situation actuelle de la Wallonie et par celle de la langue française et de son rayonnement dans le monde. C'est ainsi qu'en 1971 paraît «La Wallonie dans le monde français» et en 1974 «Armand Godoy, poète cubain de langue française». Il s'intéressera de plus en plus aux littératures françaises d'Afrique noire. En 1987 il signe «Le journal d'un mutant de l'île de Gorée», préfacé par Senghor. Il défendra aussi la pureté de la langue française et publie «Chasse aux anglicismes» en 1974 et «Chasse au français» en 1979. Il se passionne aussi pour l'oeuvre de Paul Claudel et devient le président fondateur de la «Société Paul Claudel en Belgique» qui édite un bulletin. Il publie «Mélanges Claudéliens» en 1981 et «Teilhard et Claudel ou le

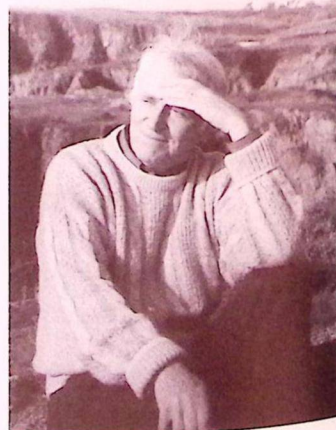
De la vallée de la Dyle nous passons à celle de la Gette, sous-affluent du Rupel par le Démer.

Dans la région de Jodoigne, **Jauche** est un bourg joliet et accueillant. C'est aussi le nom d'une ancienne famille noble qui joua un rôle dès le moyen âge. Elle profitera même de la position très particulière de sa seigneurie tout au bout du duché pour prendre toujours une certaine liberté vis-à-vis du duc de Brabant.

A Jauche, qui fut «franche ville», exista un important château fortifié dont l'état en 1694 nous est connu par la gravure de J. Le Roy «Castella et pratoria nobilium Brabantiae». Il a totalement disparu sauf un long bâtiment de six travées marqué en son milieu par un portail à bossages en pierre bleue surmonté d'un fronton triangulaire. Cette longue façade s'appuie de chaque côté sur une tour polygonale coiffée d'un bulbe au gable inattendu. Chose curieuse, quatre tours semblables occupent les angles du

château de Kruishoutem dans la région d'Audenaerde. Il fut construit entre 1575 et 1617 par les de Jauche de Mastaing. Philippe de Jauche devint comte de Kruishoutem en 1670. En 1735 Claude de Jauche très âgé et sans hoirs cède ses biens aux Vander Meere que nous retrouvons à Jauche à la fin du XVIIIe siècle donnant son aspect actuel à ce qui subsiste du château. Le château, l'église, la Grand-Place, les fêtes villageoises ont marqué la jeunesse de *Joseph Boly* qui les évoque dans son récent ouvrage «Le salut par l'écriture». Né à Jauche le 17 janvier 1926, romaniste formé à l'U.C.L. il s'orienta vers la prêtrise et entra dans l'ordre des Croisiers, le seul ordre religieux fondé en Wallonie. Il sera professeur puis dirigera leur important collège de Hannut.

Louis Daubier. (Photo: collection privée).



Eglise S.S. Martin et Adèle: vue de la crypte. (Photo: F.T.P.B.W.).

che surmonté d'un colombier. Une école des filles est datée de 1863. L'église Saint-Martin est un édifice de style classique du XVIIIe siècle de plan basilical précédé d'un clocher carré. D'un plus grand intérêt est l'église Sainte-Adèle d'**Orp-le-Grand**, une basilique romane mosane bien restaurée à la suite de l'incendie par les bombardements du 15 mai 1940. Remarquables sont l'avant-corps à deux tours (a méridionale détruite par un ouragan en 1674) et la crypte sous le choeur, divisée en 12 travées par des colonnes.

C'est une église de pèlerinage à sainte Adèle (morte vers 670). Quant à l'église Notre-Dame d'**Orp-le-Petit**, de style néogothique, son choeur gothique de la fin du XIIIe siècle est classée.

A Orp, est né le 14 mars 1924 l'écrivain **Louis Daubier**. Il a fait une brillante carrière de professeur de français, présida longtemps la Société belge des professeurs de français, puis les Midis de la Poésie de Bruxelles. Dans

rendez-vous manqué» en 1994. Il s'intéresse à la soeur de Claudel, le sculpteur et l'amie de Rodin et ce sera «Camille Claudel» (1989).

Il sera fasciné par la personnalité de Charles De Gaulle et publie «Charles De Gaulle écrivain» (1990). Joseph Boly est aussi poète, par exemple dans «Chaleur du Sénégal» qui commence ainsi:

*Chaleur noire des rivages
Dans l'éclat des cocotiers
Moiteur humide de l'air
Dans le vent des alizés
Fraicheur mouvante de l'eau
Dans l'infini azuré
Grande chère aux baobabs
Sur le sable dénudé
Vigueur mâle des tam-tams
Dans le silence rythmé
Douceur frêle des koras
Dans l'air du soir ventilé
Couleur claire des vendeurs
Sur la scène improvisée*

Nous sommes toujours à Jauche, où plusieurs constructions intéressantes sont à signaler, par exemple l'ancien presbytère, classé en 1973, enclos auquel on accède par un por-

Joseph Boly (à gauche sur la photo) en congrès des critiques littéraires avec un écrivain polonais à Varsovie en 1988. (Photo: E. Poumon).



le domaine de l'enseignement il a publié «De l'analyse grammaticale à l'analyse littéraire» qui a connu plusieurs éditions. Dans le domaine littéraire, il est surtout poète. Il nous dit:

*Quand dormiront
Sous les saisons
Tous les désirs
Quand dormiront
Tous les oiseaux
Les jeux les rires
Quand dormiront
Quand s'éteindront
Sous les saisons
Les feux d'amour
Quand s'éteindront
Alors la neige
Aux blancs dictames
Servante calme
Pourra venir.*

On lui doit de nombreux poèmes dont certains ont été réunis en recueils: «Rêver d'une eau si pure» (1961) - «La nuit veille» (1966) - «Patience-Connivence» (1972) - «Qui tait la

vaste parole» (1976) - «Bêtes à bon Dieu» (1982) - «Lumière sans visage» (1984). Un choix de textes de Daulier avec photographies de Christine Lontie a été publié à Paris en 1978 sous le titre «Il était une fois deux».

Analysant le recueil «La nuit veille» Jean-Luc Wauthier écrit: «l'écriture plus elliptique traduit un souci évident d'une réflexion métaphysique à la fois grave, complexe et essentielle. Les poèmes y sont appelés face aux gouffres de la nuit intérieure». Surgit aussi au milieu du recueil: la neige, image de la permanence naturelle face à l'écoulement des jours humains. Dans un autre recueil, il parlera de sa «pureté native». Image à dun «amour immobile et glacé». L'entité d'Orp-Jauche réunit les anciennes communes d'Enines, Folx-les-Caves, Jandrain, Jandrenouille, Jauche, Marilles, Noduwez et Orp. Outre le passionnant Musée d'archéologie régionale à Orp-le-Grand, on y trouve d'intéressants clochers romans du XIIe siècle à plan barlong

à Saint-Pierre de Folx-les-Caves, à Saint-Pierre de Jandrain, à Saint-Georges de Noduwez, cet à Saint-Martin de Marilles où se trouvent des gisants gothiques du XIVe siècle. Les vastes grottes de Folx-les-Caves, creusées par l'homme, transformées en champignonnières, classées en 1993, méritent une visite attentive. Les fermes anciennes du XVIIIe siècle y sont vastes et intéressantes. La région fut le théâtre de combats entre les troupes de France, en partie coloniales, et celles d'Allemagne, version nazies. On trouvera des souvenirs et des témoignages aux Musées de la 1ère Armée française à Cortil-Noirmont et de la Cavalerie française à Jandrain-Jandrenouille. L'ensemble de ces attraits permettront aux touristes de passer une journée distrayante et instructive dans cette charmante localité hesbignonne.

Château d'Orp-Jauche. (Photo: R. Caussin).



Jodoigne, porte du Brabant wallon

par Jean-Paul CREVECOEUR



Jodoigne. — Hôtel de Ville.

Carte postale de l'ancien Hôtel de Ville de Jodoigne, sur la Grand-Place. (Carte de J.P. Crèvecoeur).

A quelque distance, la croix latine de l'église Saint-Médard, flanquée d'une tour carrée, domine Jodoigne. Quoique le vaisseau soit ogival, le chevet (fin du XIIe siècle) constitue un joyau de l'art roman rhénan et est la partie la plus remarquable du monument. Le caractère composé de l'ouvrage ne nuit pas à son harmonie et mérite l'admiration. Depuis l'esplanade arborée qui entoure l'édifice, le promeneur jouit d'un beau point de vue.

Outre-Gette, à flanc de coteau, le quartier Saint-Lambert est une ancienne terre franche dont les habitants actuels aiment rappeler l'esprit indépendant et volontiers frondeur de leurs ancêtres.

Étalée sur les rives de la Gette, dans une boucle où le versant du plateau hesbignon s'écarte de la rivière, Jodoigne est une ville qui s'enorgueillit d'un passé riche en péripéties tumultueuses. Ancienne place forte des confins brabançons, la cité est aussi le marché d'une zone agricole et de la charnière de deux régions géographiques. Deux mille ans d'histoire militaire et économique lui ont conservé un charme que ne détruit pas son expansion commerciale, et qui ne manque jamais d'impressionner le visiteur.

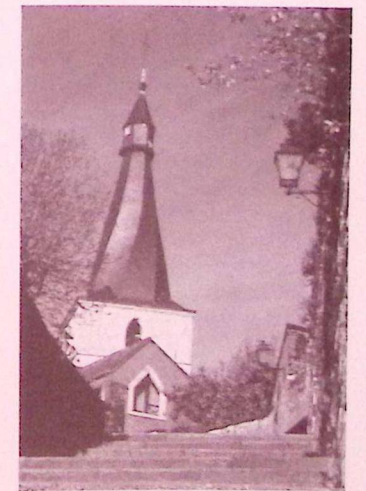
Jodoigne, centre d'art et d'histoire

Ceinturant des places publiques aux formes curieusement trapézoïdales et en bordure de rues dont quelques-unes, encaissées, demeurent pleines de pittoresque, des maisons bourgeoises y dressent leurs façades édifiées en pierre de Gobertange et plusieurs monuments ont traversé les âges sans cesser de retenir l'attention à cause de leurs qualités artistiques et architecturales.

Construit sur un éperon rocheux qui surplombe le confluent de la rivière et du ruisseau Saint-Jean (aujourd'hui voué), le Château Pastur (anciennement appelé château de la Comté) dont les bâtiments actuels (1730) sont l'oeuvre de l'architecte Verreucken, occupe l'emplacement de la vieille forteresse. Au coeur de la ville moderne, ce bel édifice de style Renaissance accroche le regard du touriste. Il est le siège de l'Administration communale.

Sur la Grand-Place, l'Arbre de la Liberté, planté au lendemain de la révolution de 1830, ombrage l'Hôtel de Ville (1733), remarquable par la belle ordonnance de sa façade. La Chapelle Notre Dame du Marché, monument ogival en pierre du pays, y profile un clocher hélicoïdal tandis que le château Pastur, orné d'une tourelle, meuble le fond du décor.

La Chapelle Notre Dame du Marché, monument ogival en pierre du pays, y profile un clocher hélicoïdal. Vue de la "Gadale". (Photo: FTPBW).



Jodoigne, centre culturel et scolaire

Berceau d'écrivains patoisants (E. Etienne, P. Moureau, P. Stienlet, A. Dewelle,...), Jodoigne dont l'existence multiséculaire a tenté maints historiens (A. Bouvier, O. Duchesne, R. Hanon de Louvet,...) est dotée d'un réseau scolaire dont l'importance est considérable. L'enseignement gardien, primaire, moyen, supérieur, normal et artistique y est dispensé dans des établissements communaux, libres, provinciaux et de la Communauté française que fréquentent plus de quatre mille élèves. La qualité de l'enseignement local entretient la renommée de la ville et il exerce à son bénéfice, un effet attractif en constante expansion.

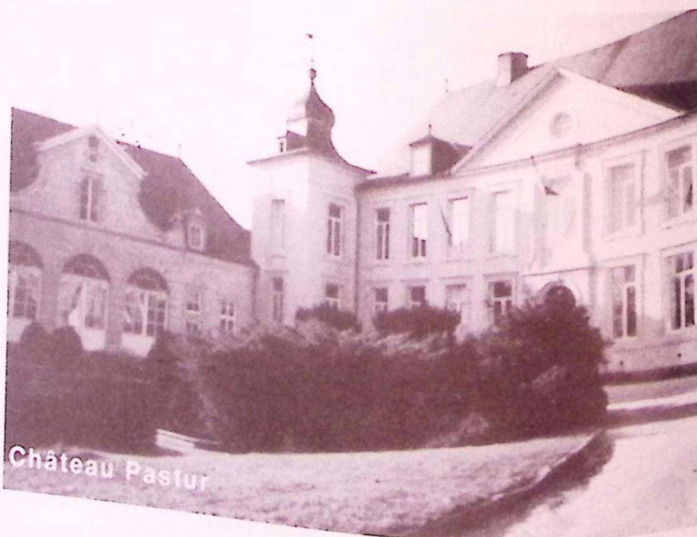
Jodoigne, centre folklorique

Depuis toujours, les légendes et les contes peuplent le folklore jodoignois. La source sacrée du Modron où la ville aurait pris naissance, la mort affreuse de la Gadale, sorcière et vaudoise, la délicieuse tradition de Notre Dame l'Arède et du tilleul au tronc creux, restent vivaces. Les quatre géants qui animent le quartier des «Dorlodos» maintiennent quant à eux le succès des traditions populaires.

Jodoigne, centre commercial et agricole

Jodoigne-le-Marché, ainsi qu'elle s'appela aux XVIe et XVIIe siècles, est toujours le centre d'une contrée agricole dont les opulentes cultures garantissent la prospérité. Si le développement des moyens de transport n'a pas conservé à la ville le monopole de l'écoulement de la production régionale, les tractations nées de ce secteur de l'économie y sont demeurées multiples.

Château Pastur anciennement appelé Château de la Comté dont les bâtiments actuels accueillent la maison communale de Jodoigne. (Photo: M. Crèvecoeur).



La notoriété acquise sur le plan international par la *race porcine pie-noire*, dite «de Piétrain», dont la création est due aux travaux des éleveurs de l'endroit, a provoqué les grands concours qui, le jeudi de l'Ascension, rassemblent à Jodoigne des milliers d'amateurs et de curieux. Le commerce, moins spécialisé que jadis, est éclectique. Il est organisé en fonction des exigences d'une clientèle au sein de laquelle les «résidents, les villégiateurs et les touristes sont sans cesse plus nombreux

Jodoigne, centre sportif

En sus des installations qui permettent des jeux d'équipe (football, basket-ball,...) la ville est dotée d'un centre sportif et d'une infrastructure importante pour la pratique du tennis, de l'équitation, du badminton, des arts martiaux,... Une piste de santé aménagée dans un cadre de verdure donne l'occasion aux promeneurs d'une parfaite remise en forme.

Jodoigne, centre d'une région agreste

Dans la campagne jodoignoise, le promeneur découvre avec

ravissement des sentiers rustiques (les Rendanges au pied des vieux remparts, le Bombard), des bosquets (Bois Delande, Bois de Chebais), des fermes cossues de type hesbignon (Le Stocquoey) et le merveilleux Château des Glymes qui furent les seigneurs de ces lieux enchanteurs.

Même les gastronomes qui apprécient le goût épicé du boudin vert et la saveur de la «Blanche doreye», la tarte au fromage blanc, éprouvent la joie de vivre lorsqu'ils séjournent, ne serait-ce que quelques heures, dans une ville qui a défié la rigueur des siècles pour offrir aujourd'hui la sérénité de son accueil, la quiétude de ses vieux murs et le confort d'une ville moderne.

La Gobertange - une pierre de lumière

En se promenant dans les rues de Jodoigne, ou en visitant les villages qui l'entourent, le touriste attentif est frappé par la luminosité de la pierre blanche qui tient son nom de Gobertange, hameau de Mélin. Cette appellation «pierre de Gobertange» pourrait sembler incorrecte puisque le banc s'étend seulement sur le territoire de Mélin



(noyau central) mais également à Lathuy, Saint-Rémy-Geest et Jodoigne.

Depuis des siècles, des artisans l'ont arrachée du sol, l'ont caressée, l'ont aimée pour lui donner des formes multiples qui sont parvenues pratiquement intactes jusqu'à nous en déifiant les attaques de la pollution. La netteté que gardent ses arêtes prouve la qualité de cette pierre calcaire largement utilisée dans la région limitrophe à sa naissance, ainsi que dans diverses villes belges (Louvain, Malines, Bruxelles, ...) et même aux Pays-Bas car elle résiste parfaitement à l'air salin.

Le bloc brut extrait du sol possède des dimensions réduites, il se présente en général dans les dimensions 120 cm X 22 cm. Dans certaines constructions, on remarque

que l'artisan a placé le bloc façonné en «délit» afin de contourner cette absence d'épaisseur. Dans cette position, différente de celle occupée dans le sol où elle se trouve «en lit», la pierre résiste moins bien aux attaques du temps et s'effrite en fines lamelles.

Extraction

La manière d'extraire la pierre a peu évolué au cours de sa longue histoire. On creusait un puits d'un diamètre d'environ 125 cm et d'une profondeur d'une quinzaine de mètres. Suivant la configuration du sol, le mineur atteignait les premiers bancs vers les dix mètres. Généralement, il ignorait

Les outils du tailleur de pierres. (Photo: M. Crèvecoeur).

Gobertange, un hameau de Mélin (une commune fusionnée avec Jodoigne), a donné son nom à une belle pierre blanche exploitée sur une grande échelle depuis l'époque romaine jusqu'au siècle dernier. La pierre de Gobertange fut notamment utilisée dans la construction de la cathédrale Saint-Rombaut de Malines, de la cathédrale Saint-Michel à Bruxelles, des halles de Louvain et Ypres et des hôtels de ville de Bruxelles, Louvain et Léau. (Photo: J.J. Rousseau).

le premier banc, soit pour sa mauvaise qualité soit pour sa coloration par des oxydes de fer.

On le nommait le «rodje banc» (banc rouge) et le dernier le «nwêr banc» (banc noir) où la pierre y était noircie par un excès d'eau.

Du puits central ou bure, les galeries partaient en étoile en suivant les bancs d'où le mineur détachait les blocs de leur enveloppe (bousin ou roche friable) à l'aide du pic ou d'une longue barre de fer. Travail pénible et dangereux vu la faible épaisseur des bancs. Les pierres étaient remontées à la surface à l'aide du treuil à main disposé au-dessus du puits. Il y a un siècle, on comptait 50 puits à Mélin, 25 à Lathuy, 15 à Saint-Rémy-Geest et 4 à Jodoigne.

Depuis plusieurs années, l'extraction se réalise à ciel ouvert à l'aide d'engins puissants qui creusent un immense cratère pour atteindre les bancs à plus de 28m de profondeur.



Outils du tailleur



Saint-Médard

Eglise Saint-Médard magnifique édifice en pierres de Gobertange, construit à l'initiative des Hospitaliers de Jérusalem. (Photo: M. Crèvecoeur).

Façonnage

Les tailleurs exécutaient généralement leur travail au bord de la bure dans des abris rudimentaires ou dans des chantiers disséminés dans le village.

Les pierres extraites étaient protégées des intempéries et plus spécialement du gel par une couche de sable (bousin). Le maillet en bois de pommier et la pointe permettaient d'aplanir grossièrement la surface à tailler.

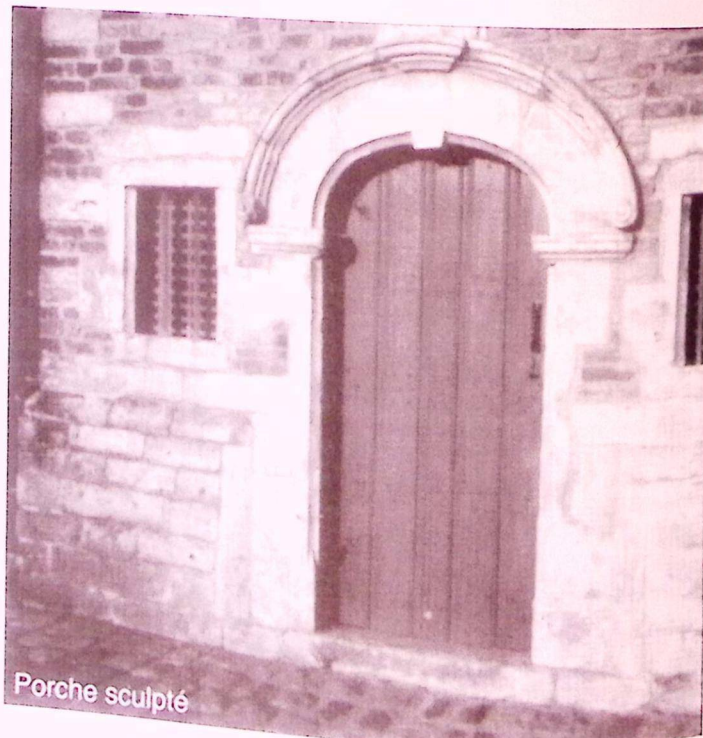
Ensuite, les aspérités étaient éliminées à l'aide de la boucharde avant le travail au burin qui donne à la pierre son aspect fini où apparaissent les ciselures.

Parfois la pierre est utilisée sous forme de moëllons (bloc taillé simplement à la pointe).

Rien n'était perdu dans l'extraction de la Gobertange puisque les blocs de mauvaise qualité, nommés hourdons, entraient dans les fondations des maisons ou la construction des murs de clôture.

Notons également que plusieurs chemins de la campagne jodognoise furent réalisés à l'aide de pavés en Gobertange.

La mécanisation a profondément modifié le travail des artisans. La scie à lame diamantée découpe les blocs qui recevront la taille fine au burin et au maillet en polyester. La polisseuse mécanique permet la réalisation de



Porche sculpté

dalles utilisées pour le recouvrement des sols et des façades.

La sculpture de cette pierre dure aux dimensions modestes a souvent découragé les artistes qui craignent de trouver dans le bloc pendant leur travail méticuleux un trou de sable ou autre fossile (coquillage, dent de mammifère...).

Depuis des années, le sculpteur Pierrot Bernard a relevé avec brio ce défi et accueille avec simplicité et enthousiasme les visiteurs dans son atelier de Gobertange. Il reprend ainsi la longue tradition des constructeurs de cathédrales. Il reçoit volontiers dans son atelier. Adresse: 3, rue Hussompont à 1370 Mélin. Tél.: 010/81.04.29.

Pour toute information sur la ville de Jodoigne et ses environs, contacter le Syndicat d'Initiative, Ancien hôtel de ville, Grand-Place. Tél.: 010/81.15.15.

Porche sculpté en pierre de Gobertange. (Photo: M. Crèvecoeur).

AVIS ECHOS AVIS ECHOS

Bonne année 1996 à nos lectrices et à nos lecteurs !

Le Président et les membres du Conseil d'Administration de la Fédération Touristique de la Province du Brabant wallon et la Rédaction de la revue vous présentent leurs meilleurs voeux de prospérité et de bonheur pour l'année nouvelle.

L'Université Libre de Bruxelles inaugure une licence en tourisme

L'Université Libre de Bruxelles inaugure avec la présente année académique un enseignement de second cycle en tourisme, le premier dispensé dans une université francophone belge. Elle couvre ainsi un créneau d'enseignement déjà développé dans de nombreuses universités étrangères, ainsi que dans des universités flamandes.

Cette initiative vient à une heure où le secteur tertiaire en général et le tourisme en particulier jouent un rôle de plus en plus moteur dans le développement économique. Elle rencontre un besoin de formation de haut niveau qui avait été exprimé récemment dans le livre blanc publié par les Assises du tourisme de la Région de Bruxelles-Capitale.

Cet enseignement du tourisme à l'université se fera non pas en concurrence, mais bien en complémentarité avec celui déjà dispensé au niveau des graduats dans l'enseignement supérieur de type court, puisqu'il a été organisé en collaboration avec l'Institut Arthur Haulot des industries alimentaires et du tourisme (ex-CERIA). Soulignons au passage qu'il y a plus de vingt ans déjà qu'Arthur Haulot avait mis en évidence les valeurs humanistes d'un tourisme intelligent et plaidé pour son enseignement à l'université.

La licence, d'une durée de deux ans, sera donc accessible aux gradués des écoles de tourisme ou de gestion

hôtelière, tout autant qu'aux candidats ou licenciés des institutions de niveau universitaire. La formation dispensée à chaque étudiant sera adaptée en fonction des études antérieurement suivies. Accompagnée de stages et clôturée par la défense d'un mémoire de licence, elle exigera également la maîtrise suffisante de deux langues étrangères.

Le programme des cours a été conçu de manière à couvrir quatre champs d'objectifs, avec les compétences qui doivent y être associées:

- former à la pratique commerciale du tourisme et à sa promotion;
- former à la bonne insertion du tourisme dans l'environnement et l'aménagement du territoire;
- former à l'utilisation du tourisme comme outil de développement régional;
- former à la réflexion scientifique sur le tourisme.

Le licencié en tourisme devrait donc être apte non seulement à vendre un produit, mais aussi à en valoriser les dimensions culturelles et environnementales, à l'insérer dans un processus de développement durable. Le tourisme, en Wallonie comme ailleurs, doit s'appuyer sur la reconversion urbaine, tout autant qu'il peut la favoriser. Il peut aussi valoriser le monde rural au moment où celui-ci doit se diversifier tout en gardant son identité, surtout dans les régions agricoles marginales, les plus touchées par les effets attendus de la politique agricole commune. Un tourisme de qualité exige un enseignement de qualité.

Pour toute information: Institut de Gestion de l'Environnement et d'Aménagement du Territoire de U.L.B. (I.G.E.A.T.), Directeur: Christian Vandermotten
Courrier: av. F.D. Roosevelt, 50 CP. 130/02, 1050 Bruxelles. Tél.: 02/650.43.23. Secrétariat: av. Depage, 13 à 1050 Bruxelles

L'association Horeca-Brabant wallon s'est fondée

C'est le 20 septembre dernier à Nivelles que s'est tenue l'assemblée générale constitutive de l'asbl Horeca-Brabant wallon. La nouvelle association est parrainée par Horeca-Namur qui comptait dans ses rangs 140 membres originaires du Brabant wallon mais qui très logiquement a attendu la naissance de la nouvelle province du Brabant wallon pour passer le relais. Il s'agit d'un événement très important et fort attendu pour notre province, car son secteur Horeca était en fait réparti très inégalement à la fois sur les provinces de Namur, Hainaut et Liège ainsi que sur Bruxelles.

Le Président de notre Fédération, Monsieur Jacky Marchal, Député permanent, a tenu à être présent à cette constitution, manifestant ainsi le soutien de celle-ci à ce secteur économique promis à un grand développement.

Siège provisoire de l'association: M. Pierre Jadin, rue du Centre, 42 à 1402 Bornival. Tél.: 067/21.88.88.

Vient de paraître



A la Porte de Hal à Bruxelles, «Il était une fois... Contes d'Antan»

Jadis, les contes se transmettaient oralement de génération en génération et leur transcription fut l'oeuvre de folkloristes. Dans les «Contes de la mère l'Oye», Charles Perrault a rassemblé les contes populaires qui circulaient en France dans le courant du XVIIe siècle. Au début du XIXe siècle, les frères Grimm ont publié les contes et légendes germaniques, tandis qu'à la fin du siècle, ce sont les contes flamands qui furent édités. D'autres écrivains ont créé des contes qui se déroulent dans le même univers fantastique, comme le danois Andersen. Toutes ces belles histoires ont fait l'objet de représentations, d'abord sous forme de dessins à la plume dans les livres les plus anciens, plus tard par l'impression d'images populaires en couleurs grâce au développement des techniques d'imprimerie.

Les héros de ces récits ont ainsi acquis un visage. La lanterne magique a joué également son rôle de vulgarisation en permettant à plusieurs de regarder les illustrations en même temps, devenant ainsi l'ancêtre des bandes dessinées et des dessins animés. Le but des

organisateurs de cette féerique exposition qui se déroule pendant les fêtes de fin d'année est de raconter les origines des personnages des films vidéos actuels présentés aux enfants. Douze contes parmi les plus célèbres seront illustrés pour petits et grands avec des gravures (Brepols et Epinal), des plaques lumineuses de lanterne magique, des marionnettes et des costumes: nous

en laissons la surprise aux amateurs.

Informations pratiques :

L'exposition est ouverte jusqu'au 28 janvier 1996 de 10 à 17 heures. Fermeture les lundis, 25 décembre et 1er janvier. Porte de Hal à Bruxelles. Prix: 120 - 80 - 50 F.

Renseignement:

Tél. : 02/534.15.18 - 534.25.52.

Image populaire «Le Monstre Noir», H.D. Liège-Paris.

